

MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE  
UNIVERSITE EL HADJ LAKHDAR BATNA



FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES  
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

Mémoire présenté pour l'obtention du diplôme de Magister  
Option : Langue et littérature

# L'ASPECT DE L'ENFANCE DANS LA LITTERATURE ALGERIENNE D'EXPRESSION FRANÇAISE

ETUDE DE CAS : « LE FILS DU PAUVRE » DE MOULOU D FERAOUN

Sous la direction de :

**DR. BENSALAH BACHIR**



Présenté et soutenu par :

**ATHMANI NOUA**

Membres du jury :

Président :

**Dr KHADRAOUI SAID**

Université de Batna

Rapporteur :

**Dr BENSALAH Bachir**

Université de Biskra

Examineur :

**Dr METATHA M<sup>ed</sup> KAMEL**

Université de Batna

Examineur :

**Dr DEKHIA ABDELOUAHEB**

Université de Biskra

Année Universitaire : 2006-2007

La mise en relief de faits sociaux et d'une production littéraire est établie dans cette étude ayant pour objet, l'aspect de l'enfance dans le roman intitulé "*Le Fils du pauvre*" de l'écrivain algérien Mouloud Feraoun.

Il s'agit d'une étude portant sur la théorie de la littérature comme reflet d'une réalité sociale. L'enfance du protagoniste du roman qui n'est que celle de l'auteur, est la surface réfléchissante des faits sociaux. Ainsi cette enfance tresse une relation très étroite entre chaque aspect et chaque composante d'une enfance kabyle et le vécu des enfants durant le colonialisme.

En effet, une descente dans les profondeurs de la société algérienne à travers cette enfance a permis de déceler une existence algérienne accablée, d'une part, par la misère et les conditions de vie pénibles, d'autre part, par l'amalgame de traditions surannées, de pensées périmées et de croyances sociales irraisonnables. Le tout fusionné dans un espace colonial oppressif, ce qui a généré une société décadente sur tous les plans.

تحديد العلاقة التي تربط الإنتاج الأدبي بالمعطيات الاجتماعية هو هدف هذه الدراسة وذلك اعتمادا على معيار الطفولة في رواية "ابن الفقير" للكاتب الجزائري مولود فرعون.

بنيت هذه الدراسة على نظرية الانعكاس التي تعتبر الأدب مرآة عاكسة للظواهر الاجتماعية. حيث أن طفولة بطل الرواية ما هي في الحقيقة إلا طفولة الكاتب نفسه وهي تمثل السطح العاكس لهذه الظواهر. وبذلك نحاول انطلاقا من هذه الطفولة نسج علاقة وطيدة بين كل عناصرها ومركباتها من جهة والحالة الاجتماعية للأطفال الجزائريين في ظل المعطيات الخاصة بالحقبة الاستعمارية من جهة أخرى.

ومنه فإن الغوص في أعماق المجتمع الجزائري من خلال هذه الطفولة سمح بالوقوف على وجود جزائري معوق بسبب بنية تحتية مقوضه، وبنية فوقية هشه تعتمد الخرافة والفلكلور والتقاليد الموروثة والمشافهة مرجعا أساسيا لها.

## ***DÉDICACES***

A tous ceux qui ont fait des mots un miroir reflétant les maux de la société algérienne, en interrompant le silence d'un pays qui était colonisé, étouffé et obligé à se taire, pour bien parler de souvenirs abondants qui ont longtemps serrés les cœurs.

## ***REMERCIEMENTS***

Nous tenons à remercier et glorifier en premier, Dieu le tout puissant pour nous avoir donné la force et la possibilité d'accomplir ce travail.

Nous ne saurions finir sans exprimer nos remerciements les plus chaleureux à tous ceux qui ont contribué à l'édification de cet ouvrage, ne ménageant aucun effort de leur part, animés par le seul souci de faire couronner de succès cette action de recherche en réflexion.

C'est dans ce contexte que je dirige mes remerciements de façon particulière :

- Au docteur Ben Saleh Bachir, le directeur du mémoire, pour son aide et sa tolérance.
- Aux enseignants qui nous ont assuré l'encadrement de l'année théorique de magister pour leur contribution à améliorer nos connaissances.
- A mes collègues du lycée, Sihem, Hassina et Ali.

# TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE.....	09
----------------------------	----

## PREMIERE PARTIE

<b>L'ENFANCE DANS LA LITTERATURE MAGHREBINE ET ALGERIENNE D'EXPRESSION FRANÇAISE</b> .....	13
--	----

<b><u>PREMIER CHAPITRE</u> : L'ENFANCE DANS LA LITTERATURE MAGHREBINE D'EXPRESSION FRANÇAISE</b> .....	14
--	----

<b>I. SURVOL SUR LA LITTERATURE MAGHREBINE</b> .....	15
1- Origines .....	15
2- Evolution .....	20
<b>II. L' EMERGENCE DE L' ENFANCE</b> .....	31
<b>III. L' IMAGE DE L' ENFANCE</b> .....	39

1- « <i>La Statue de Sel</i> » d'Albert Memmi, comme échantillon représentatif tunisien .....	39
1-1- Albert Memmi .....	39
1-2- L'enfance dans « <i>La Statue de Sel</i> » .....	41
1-3- L'image de l'enfance dans « <i>La Statue de Sel</i> » .....	44
2- « <i>La Mémoire tatouée</i> » de Khatibi Abdelkbir, comme échantillon représentatif marocain .....	46
2-1- Khatibi Abdelkbir .....	46
2-2- L'enfance dans « <i>La Mémoire tatouée</i> » .....	47
2-3- L'image de l'enfance dans « <i>La Mémoire tatouée</i> » .....	49

<b><u>DEUXIEME CHAPITRE</u>: L'ENFANCE DANS LA LITTERATURE ALGERIENNE D'EXPRESSION FRANÇAISE</b> .....	50
--	----

<b>I. SURVOL SUR LA LITTERATURE ALGERIENNE</b> .....	51
1- Origines .....	51
2- Evolution .....	55
3- Thèmes et spécificités .....	66
3-1- Thèmes .....	66
3-2- Spécificités .....	71
<b>II. L' EMERGENCE DE L' ENFANCE</b> .....	74
1- Contexte de l'émergence .....	74
2- Rôle de l'enfance.....	77
<b>III. L' IMAGE DE L' ENFANCE</b> .....	80

1- Jean Amrouche dans <i>Etoile Secrète</i> » .....	80
1-1- Jean Amouche .....	80
1-2- L'enfance dans « <i>Etoile Secrète</i> » .....	82
1-3- L'image de l'enfance dans « <i>Etoile Secrète</i> » .....	84
2- Mohamed Dib dans « <i>La Grande Maison</i> » .....	87
2-1- Mohamed Dib .....	87
2-2- L'enfance dans « <i>La Grande Maison</i> » .....	89
2-3- L'image de l'enfance dans « <i>La Grande Maison</i> » .....	92

## DEUXIEME PARTIE

### **ETUDE ANALYTIQUE DE L'ENFANCE DANS « *LE FILS DU PAUVRE* » 95**

#### **PREMIER CHAPITRE : MOULOU FERAOUN ET L'ŒUVRE ..... 96**

<b>I. MOULOU FERAOUN, L'HOMME</b> .....	97
1- Les origines .....	97
2- Les études .....	98
3- La carrière professionnelle .....	100
<b>II. MOULOU FERAOUN, L'AUTEUR</b> .....	102
<b>III. L'ŒUVRE</b> .....	111
1- Synopsis de l'œuvre .....	111
2- Résumé de l'œuvre .....	112
2-1- Première section : La Famille .....	112
2-2- Deuxième section : Le Fils aîné .....	121

#### **DEUXIEME CHAPITRE : ASPECTS IDENTITAIRES ET COMPOSANTES DE L'ENFANCE DANS « *LE FILS DU PAUVRE* » ..... 126**

<b>I. LES ASPECTS IDENTITAIRES DE L' ENFANCE</b> .....	127
1- Naissance et prénom de Fouroulou .....	127
2- Relations familiales .....	131
2-1- Amour maternel .....	131
2-2- Amour paternel .....	132
2-3- Entre l'amour et la haine .....	133
3- L'image du garçon dans la société kabyle .....	136
3-1- Supériorité du garçon .....	136
3-2- Droit du garçon à la scolarisation .....	142
3-3- Travail du garçon .....	144
4- L'image de la fille dans la société kabyle .....	146
4-1- Infériorité de la fille .....	146
4-2- Honneur de la fille .....	148
4-3- Exhérédatation de la fille .....	150
4-4- Privation de la fille de la scolarisation .....	152
4-5- Travail de la fille .....	154

<b>II. LES COMPOSANTES DE L' ENFANCE</b> .....	157
1- Relations d'enfance de Fouroulou .....	157
2- Scolarisation de Fouroulou .....	160
3- Jeux d'enfance de Fouroulou .....	168
4- Querelles d'enfance de Fouroulou .....	171
5- Divertissements de Fouroulou .....	177
 <b>CONCLUSION GENERALE</b> .....	 181
 <b>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES</b> .....	 185



# INTRODUCTION GENERALE

« *Pleure Ô! Pays bien aimé* » d'Alain Paton et « *Corps et âmes* » de Mascence Van Der Meersh sont deux écrits qui nous ont marqués. Avec un style sublime et un génie de transposition des faits sociaux dans des péripéties romanesques, chacun des deux auteurs nous a permis de voyager, dans son œuvre, d'une façon virtuelle mais qui se rapproche de la réalité par la puissance avec laquelle il a pu transporter nos pensées, à des lieux et des années ou des siècles que nous n'avons découverts qu'à travers ces deux produits littéraires.

Alain Paton et Mascence Van Der Meersh nous ont livré une souffrance de deux peuples différents, Sud-africain et européen. Ils nous ont fait parvenir des évènements, vivre et partager un vécu dont nous aurions pu ignorer même l'existence. Des écrits littéraires font renaître des événements amortis et les exposent dans un moule particulier. Revêtus de mots, les maux sociaux sont projetés dans un univers propre à l'auteur lui-même.

Durant la période coloniale française de l'Algérie, l'enfance indigène a vécu une frustration incomparable. Celle-ci a marqué les auteurs algériens d'expression française, et, par la suite la littérature algérienne d'expression française du temps de l'occupation qui se présente, de par les conditions de l'époque, comme une production dont les thèmes se rattachent directement aux différents problèmes que connaît la société algérienne durant le colonialisme français.

Il est donc évident que le thème de l'enfance suscite chez les écrivains algériens un intérêt particulier d'où l'étude de l'aspect de l'enfance dans le roman intitulé « *Le Fils du pauvre* » de Mouloud Feraoun, que nous esquissons dans cette recherche, vient illustrer l'idée de transposition des faits sociaux dans des productions littéraires. Cette étude s'inscrit dans la problématique du reflet des réalités sociales par la littérature. Elle tente de répondre à une question majeure :

l'enfance dont parle Mouloud Feraoun, est-elle celle de l'auteur ou de tous les enfants algériens de l'époque ?

Dans notre étude, nous proposerons d'examiner cette question avec plus d'attention et de profondeur, en choisissant le cas du roman de Mouloud Feraoun où l'aspect de l'enfance est omniprésent, comme objet d'étude, tout en fixant les objectifs suivants :

- Repérer l'aspect de l'enfance dans la littérature maghrébine et algérienne d'expression française.
- Dégager les différentes images reflétées par cet aspect.
- Déceler l'aspect de l'enfance dans l'œuvre cas d'étude et repérer ses différentes composantes.
- Analyser chaque composante et en extraire le fait social.
- Relier le fait social aux circonstances de son existence et à celles de son cheminement.
- Interpréter la présence de telle ou telle réalité sociale dans ce produit littéraire.

Pour atteindre ces objectifs, une certaine méthodologie s'impose. La méthode descriptive est la plus adéquate dans la mesure où elle permet de cerner l'aspect théorique de notre recherche et comme celle-ci s'appuie sur un aspect analytique, la description ne peut se suffire à elle-même. Elle fait appel à l'analyse pour consolider la démarche qui se base sur la description, l'explication et l'analyse, qui, toutes les trois seront accompagnées d'une interprétation que nous voyons indispensable.

Notre recherche est formée de deux parties majeures. La première partie présente le socle théorique de l'étude. Nous survolerons la littérature maghrébine et algérienne d'expression française en y repérant l'aspect de

l'enfance, tout en tenant compte de l'émergence de cet aspect et les différentes images qu'il reflète, à travers un échantillon d'écrivains.

La seconde partie sera consacrée à l'étude analytique de l'aspect de l'enfance dans « *Le Fils du pauvre* » de Mouloud Feraoun d'où l'étude de la biographie et de la bibliographie de l'auteur s'est avérée incontournable avant de s'y mettre à l'analyse de chaque aspect constituant l'enfance du fils du pauvre. Cette analyse vise, à priori, à dégager l'image de l'enfance algérienne en puisant dans les composantes de l'enfance du protagoniste du roman de Mouloud Feraoun.

**PREMIERE PARTIE**

**L'ENFANCE DANS LA LITTERATURE  
MAGHREBINE ET ALGERIENNE  
D'EXPRESSION  
FRANÇAISE**

## **PREMIER CHAPITRE**

### **L'ENFANCE DANS LA LITTÉRATURE MAGHREBINE D'EXPRESSION FRANÇAISE**

## I. SURVOL SUR LA LITTÉRATURE MAGHREBINE

### 1. Origines

La littérature maghrébine d'expression française est définie comme étant « toute littérature produite dans la langue française par des auteurs appartenant au Maghreb »<sup>(1)</sup>. Cette appartenance inclut à la fois les français nés ou vécus au Maghreb et les écrivains arabo-berbères ou juifs de familles implantées antérieurement à la colonisation française, qui se sont exprimés dans la langue du colonisateur. Mais ce qui est important, c'est que la manière dont cette langue s'est diffusée dans les pays du Maghreb, diffère d'un pays à l'autre.

L'Algérie, colonie française dès 1830, «où la langue arabe a été presque entièrement éradiquée du système scolaire»<sup>(2)</sup>, a connu une vraie expansion de la langue française. La Tunisie et le Maroc, protectorats français, depuis 1881 pour la première et 1912 pour le second<sup>(3)</sup>, ont pu maintenir à un certain degré la langue arabe, dans leurs institutions<sup>(4)</sup>. Quant à la Mauritanie, elle n'était considérée comme colonie française qu'à la veille de la seconde guerre mondiale<sup>(5)</sup>. Ce qui lui a permis de maintenir « la langue arabe en plus des langues africaines tels le Pular et le Wolof »<sup>(6)</sup>. Le cinquième pays du Maghreb, la Lybie « a été soumise au Fascisme Mussolinien »<sup>(7)</sup>. Ce qui a déjoué tout contact avec la langue française.

Sommairement, ces points historiques nous permettent d'orienter notre démarche. Puisque la langue française est plus diffusée respectivement dans l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, nous nous contentons d'étudier l'évolution de la littérature maghrébine uniquement dans ces pays. En effet, l'instauration d'une

---

1- Encyclopedia Universalis, édition 2004.

2- ARNAUD J. : *La littérature maghrébine de langue française*, T.1, Ed.Publisud, France, 1986, p. 36

3- HARBI M et STORA B. : *La Guerre d'Algérie*, T.1, Ed. Chihab, Alger, 2004, p.12

4- ARNAUD J. : *Op. Cit*, p. 38

5- Encyclopédia Universalis, édition 2004.

6- Ibid.

7- Ibid.

langue française au Maghreb a pris de longues années, ce qui explique le surgissement d'une littérature des colons en Algérie avant toute littérature produite par des maghrébins arabo-berbères ou juifs, en langue française.

Cependant, avant d'entamer le sujet de cette littérature produite vers 1900 par des européens venus en Algérie, nous pensons qu'il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la littérature produite par des français, nés et vécus en France, sur le Maghreb durant la période reliant la date de la colonisation française à l'année 1900. Cette période présentait pour les écrivains français un nouvel horizon pour leur mouvement romantique qui était en expansion<sup>(1)</sup>.

Ces voyageurs dans les pays du Maghreb, l'Algérie précisément, se nourrissent des nouveaux paysages exposés à leurs yeux et «cherchent plus à les décrire qu'à évoquer la souffrance de ce peuple colonisé»<sup>(2)</sup>. C'est pourquoi, la beauté d'une terre, du Maghreb, vue pour la première fois, constituait la thématique dominante de cette littérature que Jean Déjeux nomme «Littérature de voyage»<sup>(3)</sup>.

Des mémoires, des correspondances, des journaux de route et des récits militaires ont été produits, suite au débarquement des français en Algérie. Mais «*les français en Algérie*»<sup>(4)</sup> de Louis Veillot, publié en 1853, est le premier produit littéraire d'un grand intérêt pour «connaître la mentalité du temps»<sup>(5)</sup>. Eugène Fromentin évoque les lieux et les hommes à travers «*un été dans le Sahara*» paru en 1857 et «*Une année dans le sable*» publié en 1859<sup>(6)</sup>.

Une dizaine d'années plus tard, Gustave Flaubert écrit des «*Notes critiques*» en passant quelques jours dans le Constantinois. En 1872, Alphonse

---

1- DEJEUX J. : *Littérature maghrébine d'expression française*, Ed. Naaman, Canada, 1973, p. 12

2- Ibid, p. 20

3- DEJEUX J. : *Littérature Algérienne contemporaine*, Ed. P.U.F, Paris, (2<sup>e</sup>. éd), 1979, p. 14

4- Ibid, p. 13

5- Ibid, p. 14

6- Ibid, p. 14



Daudet écrit «*Tartarin de Tarascon*»<sup>(1)</sup>, un produit avec lequel il ridiculise tous les tableaux romantiques écrits sur le Maghreb, en caricaturant et grossissant les traits des personnages. André Gide avec «*les nourritures terrestres*» paru en 1897<sup>(2)</sup>, dépeint la beauté de Biskra et Blida. A la même époque, les frères Tharaud réalisent un produit sur le vieux Maroc<sup>(3)</sup>.

Une terre conquise, inconnue au début, devient une source d'inspiration pour ces voyageurs qui s'acharment à décrire les paysages maghrébins, les hommes et les mœurs des habitants.

Après de longues années de colonisation, les auteurs «voyageurs» commencent à connaître cette terre et les thèmes adoptés, suite à la conquête, deviennent puisés. De ce fait, la littérature de «voyage» cède la place à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, à une autre produite par des écrivains qui arrivent de France en Algérie, «non plus pour y recueillir de simples sensations et des impressions exotiques, mais pour s'y enraciner»<sup>(4)</sup>.

Louis Bertrand<sup>(5)</sup> avec «*le sang des races*» paru en 1899, «*la Cina*» en 1901, «*Répète le Bien-aimé*» en 1901 et «*Sur les routes du sud*» en 1936<sup>(6)</sup>, crée le roman colonial. Rédigés par un originaire de France qui arrive comme professeur de rhétorique au lycée d'Alger, le premier Octobre 1891<sup>(7)</sup>, ces romans évoquent la beauté, l'énergie et l'héroïsme de l'Afrique, «une Afrique Latine» aux yeux de Bertrand car elle était anciennement romanisée et christianisée. Et de nouvelles idées surgissent avec la littérature des colons.

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 15

2- DEJEUX J. : Ibid, p. 15

3- ARNAUD J. : *Op.cit*, p. 33

4- Ibid, p. 33

5- Louis Bertrand, né en 1866, mort en 1941

6- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit*, p. 25

7- Ibid, p. 16

A la même époque, Robert Randau<sup>(1)</sup>, avec «*Les Colons*» paru en 1907 et «*Les Algérianistes*» en 1911<sup>(2)</sup>, dépasse l'idée de la latinité de l'Afrique et propose «un jeune peuple franco berbère»<sup>(3)</sup> tout en valorisant l'indigène sur le plan humanitaire en le considérant égal à l'européen. Arabisant et très informé de l'Islam<sup>(4)</sup>, l'auteur des «*Algérianistes*» passe de «l'idée de l'héritage d'une «Afrique Latine» proposée par Bertrand à l'idée de l'assimilation de l'élite indigène pour aboutir à une autonomie interne et avoir une Algérie «franco-berbère» à personnalité distincte de la métropole»<sup>(5)</sup>.

Une littérature Nord-africaine distincte de celle de la métropole doit exister aussi. L'enracinement maghrébin de Robert Randau lui a permis de déclarer ses prises de positions à travers ses produits littéraires. Ainsi, «*Cassard le berbère*» qu'il a publié, en 1921 reflète ses idées.

Isabelle Eberhardt qui a entrepris avec Randau des rapports d'amitié<sup>(6)</sup>, est une jeune femme d'origine russe, devenue musulmane, lettrée en arabe et épouse d'un sous-officier algérien<sup>(7)</sup>. Elle a mené une vie vagabonde à travers le Maghreb. Avec «*Notes de route*», «*Pages d'Islam*», «*Dans l'ombre chaude de l'Islam*», «*Mes journaliers*» et «*Au pays des sables*»<sup>(8)</sup>. Isabelle considérée comme traductrice privilégiée et correspondante de presse, montre son attention et son amour de la vie musulmane.

En attente de l'acquisition de la langue française par des maghrébins (arabo-berbères ou juifs), des français<sup>(9)</sup> nés ou implantés sur le sol maghrébin se

---

1- Robert Randau né en 1873, mort en 1950

2- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit.*, p. 26

3- Ibid, p. 27

4- ARNAUD J. : *Op. Cit.*, p. 28

5- Ibid, p. 28

6- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit.*, p. 27

7- Ibid, p. 28

8- ARNAUD J. : *Op. Cit.*, p. 31

9- Isabelle Eberhardt est une russe, cela montre que des implantés au Maghreb peuvent être autres que les français (Italiens, Espagnols, Maltais,...)

sont servis de leur langue maternelle pour évoquer la beauté des pays du Maghreb, exposer des idées traitant de toutes les manières, la nécessité de la présence française au Maghreb.

Louis Bertrand, Robert Randau et Isabelle Eberhardt sont les premiers écrivains qui, par leur enracinement Maghrébin, inaugurent une littérature maghrébine d'expression française. Cette dernière, qui voit le jour avec les produits littéraires de ces trois auteurs, va puiser dans les thèmes, les causes et les idées pour donner lieu à une littérature qui s'enrichit au fur et à mesure avec la propagation de la langue du colonisateur.

## 2. Evolution

L'évolution de la littérature maghrébine d'expression française est reliée à la diffusion de la langue française elle-même. C'est la raison pour laquelle, cette littérature était au début de la colonisation et jusqu'avant les années trente, exclusivement produite par des originaires de France qui maîtrisent sans aucun doute cette langue.

Et puisque nous avons signalé l'inclusion des écrivains d'origine juive, nés ou vécus au Maghreb, dans la littérature maghrébine d'expression française, il convient de mentionner aussi leur production littéraire.

En Tunisie, «*La Hara Conte*» de Vedel, Davon et Ryvel, édité à Tunis, en 1929 fut la première œuvre littéraire produite par des juifs, suivi de «*L'Enfant de l'Oukala*» de Ryvel, en 1931<sup>(1)</sup>. Au Maroc, «*Maroquineries*» de J.D Knafo, «*Heures juives au Maroc*» de M<sup>me</sup> Saisset et «*Eves marocaines*» d'Elisa Chimenti, ont paru vers 1951<sup>(2)</sup>. En Algérie, Elissa Rhaïs<sup>(3)</sup> écrit «*Saada la marocaine*» en 1920, «*les juifs ou la fille d'Eléazar*» en 1921 et «*Le Café chantant*» en 1922. Maximilienne Heller donne naissance à «*La Mer rouge*» en 1923<sup>(4)</sup>. Tous ces écrivains juifs qui avaient accès aux écoles françaises, ont produit des écrits dans lesquels «ils se sont consacrés à peindre leur milieu d'origine»<sup>(5)</sup>.

Qu'il s'agisse de colonisation ou de protectorat, la langue française s'est imposée aux maghrébins qui l'ont utilisé pour s'exprimer dans des situations diverses. Cette expression était conditionnée par l'acquisition de cette langue, ce

---

1- ARNAUD J. : *Op. Cit*, p. 44

2- Ibid, p. 44

3- Rhaïs Elissa: Née Rosine Boumendil, d'une mère algérienne musulmane et d'un père juif, à Blida. Son premier roman «*Saada la marocaine*» qui a fait sa célébrité, a connu de nombreuses rééditions dont la dernière date de l'an 2000.

4- ARNAUD J. : *Op. Cit*, p. 40

5- Ibid, p. 40

qui a alterné « écrivains français et francophones », selon l'expression de Jean Déjeux<sup>(1)</sup>, dans une littérature maghrébine où des essais, des nouvelles et des pièces de théâtres sont produits mais aussi des romans qui représentaient la voix d'expression la plus préférée.

En Tunisie où l'arabe est enseigné en forte proportion <sup>(2)</sup> malgré l'établissement du protectorat français, des écrivains tunisiens optent pour la langue française comme moyen d'expression appris dans les collèges franco musulmans tel le collège « Sadiki » <sup>(3)</sup>. Dès 1918, des poèmes de Salah Ferhat font leur parution <sup>(4)</sup> « *Derrière le rideau* » de Nomène voit le jour, en 1923. « *Les Chants de l'aurore* » de Salah El Ettri paraît en 1931. Mahmoud Aslan publie en 1933, « *Scènes de la vie du Bled* », suivi une année après de « *Pages africaines* »<sup>(5)</sup>.

La période qui date de 1942 à 1950, témoigne de la parution de quelques poèmes ou nouvelles publiés dans des revues telle « *L'Afrique littéraire* » où figurait « *Le Voyageur* » de M. Messadi et la revue « *Hikma* » où figuraient les poèmes de Mustapha Filali, Mohammed Souissi , Ahmed Ben Saleh vers 1949<sup>(6)</sup>.

Durant l'année 1952, l'écrivain tunisien Abdelmadjid Tlatli, qui « n'est pas connu hors de la Tunisie » <sup>(7)</sup>, obtient le Prix de Carthage pour son recueil de poèmes « *Sur les Cendres de Carthage* » <sup>(8)</sup>. Albert Memmi, le tunisien d'origine juive fait son intrusion dans la littérature maghrébine d'expression française en 1953 avec son roman intitulé « *La Statue de sel* ». Cet écrivain est considéré selon

---

1- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit*, p. 29

2- ARNAUD J. : *Op. Cit*, p. 39

3- Ibid, p. 39

4- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit*, p. 30

5- Ibid, p. 30

6- Ibid, p. 32

7- ARNAUD J. : *Op. Cit*, p. 315

8- Ibid, p. 309

Jacqueline Arnaud, comme « le seul écrivain tunisien d'expression française connu au-delà des frontières de son pays »<sup>(1)</sup> durant les années soixante.

La publication de la première œuvre de Mustapha Tlili, « *La Rage aux tripes* », « ne signifie pas l'apparition d'une génération d'écrivains tunisiens d'expression française »<sup>(2)</sup>. L'auteur exprime à travers son roman « un violon rejet des valeurs de la culture française »<sup>(3)</sup>. A ce rejet, viennent s'ajouter le maintien des coutumes, des traditions et des pensées, la diffusion de la langue française en Tunisie et l'organisation de l'enseignement qui se fait en langue arabe plus qu'en français<sup>(4)</sup>, qui ont fait qu'une littérature tunisienne d'expression française se veut quasi-absente. « Mis à part Albert Memmi, aucun écrivain tunisien n'opte pour la langue française comme seul moyen d'expression »<sup>(5)</sup>, ni pour le roman comme seule voix d'expression.

Malgré l'indépendance de la Tunisie, la diffusion de la langue française grâce à « une progression remarquable de l'enseignement du français »<sup>(6)</sup> et l'apparition de quelques écrivains tunisiens de langue française tels Mohamed Aziza<sup>(7)</sup> et Mohcen Toumi qui partagent le moyen d'expression d'Albert Memmi et diffèrent par la voix, car « ils préfèrent les poèmes, les nouvelles, les essais critiques et les pièces de théâtre »<sup>(8)</sup>, nous ne pouvons citer qu'un écrivain notoire, Albert Memmi. Les autres écrivains tunisiens tels Salah Garmadi, Samir Ayadi, Mahmoud Larnaout et Moncef Ghachem<sup>(9)</sup> ont adopté les deux langues. Ils écrivent tantôt en arabe, tantôt en français, ce qui a amoindri la diffusion de leurs écrits en dehors de la Tunisie.

---

1- ARNAUD J. : Ibid, p. 309

2- Ibid, p. 309

3- Ibid, p. 309

4- Ibid, p. 38

5- Ibid, p. 309

6- Ibid, p. 40

7- Mohamed Aziza apparait sous le pseudonyme de Chams Nadir.

8- BEAUMARCHAIS J P et COUTY D : *Dictionnaire électronique des écrivains*, Ed. Bordas, Paris, 2003

9- DESCOMBES A. : *Expressions Maghrébines*, revue de la coordination internationale des chercheurs sur les littératures maghrébines, vol. 2, n°1, Ed. Tell, Alger, 2004, p. 148

En dépit de cette situation de bilinguisme français-arabe <sup>(1)</sup>, la littérature tunisienne s'est faite une place dans le champ maghrébin de langue française car « elle rejoint les préoccupations des autres auteurs avec une réflexion et des réalisations originales dans la recherche d'un ajustement entre les deux cultures et les deux langues » <sup>(2)</sup> grâce à un bilinguisme mieux maîtrisé et par la suite mieux vécu.

Ce sont les années quatre vingt dix qui témoignent de la naissance d'une génération d'écrivains tunisiens d'expression française tel Nacer Khemir auteur de l'« *Ogresse* » paru en 1978, « qui a participé à la création tout à fait originale, dans le conte et le récit filmique » <sup>(3)</sup>. Le champ littéraire tunisien d'expression française est enrichi par Tahar Bakri et Amina Saïd auteurs de plusieurs recueils de poèmes. Hélé Béji, déjà connue pour un essai, publie un récit autobiographique, « *L'œil du jour* », en 1985 <sup>(4)</sup>. Fawzi Mellah, le dramaturge tunisien fait paraître « *Le Conclave des pleureuses* », en 1987 <sup>(5)</sup>. Enfin Emma Bel Haj Yahia publie un roman intitulé « *Chronique frontière* » en 1991. « Cet écrit évoque l'inaccomplissement des vies féminines, d'une parole en sourdine, plus corrosive que bien de cris » <sup>(6)</sup>. De leur part, quelques écrivains d'origine juive ont choisi de demeurer ou d'être citoyens tunisiens. Ainsi, Gilbert Naccache donne naissance à « *Cristal* » en 1982.

La situation au Maroc est semblable à celle de la Tunisie, l'enseignement est organisé de la même manière dans les deux pays <sup>(7)</sup>. En 1921, le prix du Maroc a été décerné à Sifi Kaddour Ben Ghabrit pour la publication de « *La Ruse de l'homme* ». En 1936, le même auteur publie « *Le Chérif ou la Polygamie* ».

---

1- DESCOMBES A. : *Op. Cit*, p. 149

2- Ibid, p. 150

3- Ibid, p. 153

4- Ibid, p. 154

5- Ibid, p. 154

6- Ibid, p. 154

7- ARNAUD J. : *Op. Cit*, p. 28

*Sentimentale* »<sup>(1)</sup>. Benanouz Chatt publie en 1933, un roman autobiographique intitulé « *Les Mosaïques ternies* ». « *La vie du Pacha El Baghdadi* » est une œuvre produite par Bouchta et Zora, vers 1938. Elle relate un épisode de la conquête, à Fès, où le Pacha-soldat s'allie avec les français<sup>(2)</sup>.

Durant la même époque, François Bonjean, jugé d'un semblable à Isabelle Eberhardt<sup>(3)</sup> et dont les romans ont paru une dizaine d'années, après ceux d'Isabelle, a recueilli dans ses écrits « *Les confidences d'une fille de la nuit* » et « *La Reine Iza amoureuse* », « l'expérience spirituelle vécue par une adepte de Sidi Abd El Kader Jilani, le mysticisme maghrébin des vieilles confréries et les sens d'une vie quotidienne pénétrée de sacré »<sup>(4)</sup>.

Un Maroc où le protectorat français s'est établi depuis 1912, attire les écrivains français à décrire ses mœurs et ses coutumes. Gabriel Germain s'attache à comprendre la spiritualité islamique. Cet écrivain comme son précédent avait pour caractéristique, « Se mettre à l'écoute de l'autre et transcrire ce qu'ils captaient plutôt que de tenter d'imposer leurs vues »<sup>(5)</sup>.

En Algérie, et avec une parution alternative d'écrits d'auteurs originaires de France et d'Algérie ayant de commun la langue d'expression, Ben Chérif publie en 1920 son premier roman intitulé « *Ahmed Ben Mustapha, goumier* »<sup>(6)</sup>. Cinq ans après, « *Zohra, la femme du mineur* » de Hadj Hamou Abdelkader<sup>(7)</sup> fait sa parution. En 1928, Chukri Khoudja publie son premier roman intitulé « *Mamoun, l'ébauche d'un idéal* »<sup>(8)</sup>, suivi une année après de sa deuxième œuvre qui s'intitule « *El-Euldj, captif des barbaresques* »<sup>(9)</sup>. Quant à Mohammed Ould

---

1- ARNAUD J. : Ibid, p. 29

2- Ibid, p. 29

3- Ibid, p. 30

4- Ibid, p. 30

5- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit.*, p. 39

6- LANASRI A. : *La littérature algérienne de l'entre- deux- guerres*, Ed. Publisud, Paris, 1995, p. 158

7- Ibid, p. 163

8- Ibid, p. 153

9- Ibid, p. 153



Cheikh, il publie « *Myriem dans les palmes* » en 1936<sup>(1)</sup>. Durant la même année, Gabriel Audisio publie « *Le Sel de la mer* » précédé d'une année de « *Jeunesse de la Méditerranée* », dans lesquels il exprime l'idée d'une « Afrique Méditerranéenne »<sup>(2)</sup>, celle qui s'oppose en quelque sorte à, « une Afrique Latine » de Bertrand.

Alors les idées se multiplient, les thèmes se génèrent et une production littéraire surgit. La période qui s'étend de 1935 à 1950 est marquée par la naissance d'une littérature produite par des français issus de l'école d'Alger. Albert Camus entame son itinéraire d'écrivain par un « *Poème sur la Méditerranée* » en 1933<sup>(3)</sup>. Une pensée complémentaire à celle de Bertrand, de Randau et d'Audisio, domine les premiers produits de Camus qui évoque « *La mer Patrie* »<sup>(4)</sup> et considère la Méditerranée comme une patrie de tous ceux qui peuvent la contempler qu'ils soient de Florence ou Barcelone, de Marseille ou d'Alger, et souligne ainsi un « Humanisme fraternel »<sup>(5)</sup>. Influencé par André Gide, Camus évoque la mer, la nature, la vie et le soleil à travers « *Noces* » paru en 1938 et « *L'Été* » rédigé en 1937 et n'est publié qu'en 1954<sup>(6)</sup>.

La période littéraire du « Mouvement de l'école d'Alger » comme l'a nommée Audisio, a connu de nombreux écrivains tels Jules Roy<sup>(7)</sup>, Emmanuel Roblès<sup>(8)</sup>, René Jean Clot<sup>(9)</sup>, Marcel Moussy<sup>(10)</sup> et Jean Pélégri<sup>(11)</sup>. Les uns se sont rattachés à ce mouvement portant le nom de l'école de laquelle ils sont issus, les

---

1- LANASRI A. : Ibid, p. 160

2- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit*, p. 43

3- CHAULET –ACHOUR C. : *Albert Camus et l'Algérie*, Ed. Barzak, Alger, 2004, p.09

4- DEJEUX J. : 1973, *Op.Cit*, p. 38

5- Ibid, p. 39

6- CHAULET –ACHOUR C. : *Op. Cit*, p. 19

7- Roy Jules : Originaire de Rovigo où il est né le 22 octobre 1907, connu par sa première œuvre « *La Vallée heureuse* » paru en 1947 et « *La Guerre d'Algérie* » en 1961.

8- Roblès Emmanuel : Né le 04 mai 1914, à Oran, découvert par Camus. Son premier roman « *La Vallée du paradis* » paru en 1948.

9- Clot René Jean : Né à Ben-Chicao, en 1913, son premier roman paru en 1949, s'intitule « *Fontômes au soleil* ».

10- Moussy Marcel : Né le 07 mai 1924 à Alger. Première œuvre parue en 1953 sous le titre « *Arcole ou la terre promise* »

11- Pélégri Jean : Né le 20 juin 1920 à Rovigo, écrivain de qualité, se signale par sa première œuvre intitulée « *L'Embarquement du lundi* » parue en 1952.

autres ont adhéré à l'Association des Ecrivains Algériens présidée par Pomier<sup>(1)</sup>. Quels que soient leurs rattachements ou leurs adhésions, ces écrivains de l'avant-guerre avaient un dénominateur commun, « La sensibilité méditerranéenne » que chacun a exprimé à sa manière.

Cependant, la deuxième guerre mondiale et ses répercussions, « la révolte du 08 mai 1945, l'après-guerre et la misère dans les campagnes, les revendications de plus en plus précises des partis nationalistes, la reconnaissance ailleurs des nationalités et d'indépendances nouvelles, éveillent au Maghreb un nombre de plus en plus grand de lettrés, d'intellectuels, de jeunes militants »<sup>(2)</sup>.

Ainsi, les années cinquante virent la naissance de la littérature maghrébine d'expression française avec des plumes arabo-berbères. Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Mohamed Dib et Driss Chaïbi se distinguent, par leurs mobiles et par leurs thèmes, du courant littéraire précédent représenté par des originaires de France. « L'homme maghrébin faisait bel et bien son entrée, et avec qualité, dans les lettres de langue française, reflet de lui-même, et non vu à travers le prisme de colonisateur, essayant de donner du Maghrébin une image enfin exacte, et refusant celle que l'autre, lui imposait<sup>(3)</sup>.

En outre, l'utilisation de la langue française par ces maghrébins a donné lieu à de longues controverses, soulevées par les adeptes de la langue arabe au Maghreb. Jean Amrouche, en intervenant sur ce point, a signalé que si l'expression est commune entre algériens francophones et français, le langage varie<sup>(4)</sup>.

---

1- Pomier Jean : Né en 1886 à Toulouse. Poète débarquant en Algérie en 1910. Rapporteur du Prix littéraire de 1924, rédacteur de la revue « Afrique » lancée en 1924. Pomier est connu par ses poèmes réédités en 1966 sous le titre « *A cause d'Alger* ». Il rentre en France le 05 juin 1957, mort le 09 mai 1977.

2- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit*, p.22

3- Ibid, p. 24

4- Ibid, p. 23

La littérature maghrébine des arabo-berbères est née de la prise de conscience du colonisé. Mohamed Dib publie, en 1952, « *La grande maison* », suivi en 1954 de « *L'incendie* », deux premiers volumes de la Trilogie consacrée à l'Algérie dans laquelle il brosse un tableau vivant de la vie quotidienne des opprimés, et dévoile leur prise de conscience <sup>(1)</sup>. A partir de 1952, la lutte pour l'indépendance s'affirme de plus en plus. A cette période correspond une littérature de « refus et Contestation contre les siens et les autres » <sup>(2)</sup>.

Aliénés par l'impact puissant de l'occident, les écrivains maghrébins cherchent leur véritable identité et leur authenticité. Ils dénoncent l'oppression de la colonisation, dévoilent et condamnent les carences de leur société, Driss Chraïbi bien qu'il soit le plus représentatif d'une littérature contre les siens, « sa critique contre les carences du groupe et contre les maux internes est passée presque inaperçues ou a été vite étouffée », note Jean Déjeux <sup>(3)</sup>. La lutte politique est primordiale, il faut d'abord s'y consacrer et une littérature de témoignage et de combat fait écho aux années de la guerre de libération d'Algérie <sup>(4)</sup>.

Le Maroc obtient son indépendance durant la même année que la Tunisie et au lieu de voir disparaître la littérature d'expression française, des créateurs isolés ont choisi de maintenir la langue française comme moyen d'expression. Driss Chraïbi publie une quinzaine de romans d'une grande diversité <sup>(5)</sup> et Ahmed Sefrioui continue lui aussi à écrire.

L'intrusion de Mohammed Kheïreddine à l'écriture agressive et provocatrice avec « *Agadir* » paru en 1967 ou bien « *Légende et vie d'Agoun Chich* » paru en 1984 et la parution de la revue « *Souffles* » dont il est le fondateur,

---

1- ARNAUD J. : *Op. Cit*, p. 187

2- DEJEUX J. : 1973, *Op.Cit*, p. 40

3- Ibid, p. 42

4- DESCOMBES A. : *Op.Cit*, p. 59

5- HARBI M et STORA B. : *Op. Cit*, p. 209

mettent brusquement les écrivains marocains, autour des années 1970, aux premiers rangs de la littérature maghrébine<sup>(1)</sup>. Abd Ellatif Laâbi, qui publie en 1969 « *L'œil et la nuit* », et plus récemment « *Les rides du lion* » en 1989<sup>(2)</sup>, emprisonné puis libéré, « tente de rendre dans son écriture un peu de la violence du monde carcéral et devient le chef de file d'une narration poétique de l'engagement et du refus »<sup>(3)</sup>.

Tahar Ben Jelloun, qui possède une notoriété désormais établie, publie en 1973 son premier récit, « *Harrouda* », et obtient le Prix Goncourt pour « *La Nuit sacrée* », en 1987<sup>(4)</sup>. Abdelkebir Khatibi innovait en 1971 dans l'autobiographie en publiant « *La Mémoire tatouée* ». Il a néanmoins fait paraître en 1990, « *Un Été à Stockholm* »<sup>(5)</sup>. Enfin, plus récemment, Abdelhak Serhane publie « *Messaouda* » en 1993 et donne un souffle nouveau au roman marocain<sup>(6)</sup>. Pour la littérature féminine au Maroc, on ne peut noter d'œuvres marquantes en langue française<sup>(7)</sup>.

L'Algérie, recouvrant son indépendance en juillet 1962, a eu une histoire coloniale beaucoup plus longue que celle du Maroc et de la Tunisie. Ce qui a donné lieu à une grande maîtrise de la langue du colonisateur et à un épanouissement d'une littérature produite dans cette langue, du à une floraison des talents.

La littérature algérienne de langue française a connu des générations différentes, correspondant chacune à une époque et à des circonstances données. De la génération de Ben Chérif à celle de Malika Mokadem et Nina Bouraoui,

---

1- DESCOMBES A. : *Op.Cit*, p. 63

2- Ibid, p. 65

3- Ibid, p. 65

4- Ibid, p. 67

5- Ibid, p. 67

6- Ibid, p. 70

7- Ibid, p. 79

l'itinéraire est long, les préoccupations sont diverses, les voix sont multiples mais l'expression est commune.

Sans trop s'étendre sur l'évolution de la littérature algérienne d'expression française, car tout un chapitre y sera consacré, nous devons signaler que cette littérature, par le fait de la longue durée de la colonisation, représente la pierre d'angle de la littérature maghrébine; Celle-ci a paru d'abord sous l'aspect de récits de voyage élaborés par des «voyageurs» écrivant sur le Maghreb un tableau fournissant par sa beauté une source d'inspiration pour ces écrivains séduits. Par la suite, la curiosité de connaître les mœurs, les coutumes et les pays colonisés par des écrivains appartenant au pays colonisateur donne naissance à une littérature nommée « littérature des Colons »<sup>(1)</sup>.

La colonisation fête son centenaire en Algérie où un anéantissement de la langue arabe est marqué dès les premières années de colonisation, ce qui donne l'occasion à des écrivains d'origine française de faire couler beaucoup d'encre pour exposer d'un côté, la beauté du pays colonisé et se rappeler la race, l'empire, l'humanisme et la mission civilisatrice de la France d'un autre.

Lorsque l'oppression aboutit à son sommet dans les pays du Maghreb, ces originaires de France, nés ou vécus au Maghreb, se retrouvent partagés entre le désir de dénoncer l'injustice coloniale et la trahison de leur communauté.

Avec une grande maîtrise de la langue du colonisateur, naît une littérature maghrébine produite par des maghrébins arabo-berbères qui vont s'exprimer selon leurs visions et avec leurs plumes, tout en choisissant des voix d'expression différentes tels les poèmes, les essais, les nouvelles, les pièces de théâtre mais surtout, le roman.

---

1- DEJEUX J. :1973, *Op. Cit*, p. 24

Une littérature maghrébine d'expression française est donc née, elle s'est imposée comme une littérature distincte de celle des écrivains français. Les circonstances favorables ou défavorables, les mouvements littéraires qui, lorsque l'un est en émergence, l'autre est en disparition, les revues littéraires diffusées en Métropole ou au Maghreb et dont nous n'avons pas mis l'accent sur leur rôle, non pas par oubli mais vu le rôle déterminant de la poésie et du roman maghrébin, tous ces facteurs ont contribué chacun à sa manière, à une naissance, une évolution, une existence et une survie de la littérature maghrébine d'expression française.

## II. L'EMERGENCE DE L'ENFANCE

Le choix de la langue française comme moyen d'expression a été souvent imposé aux écrivains maghrébins par les circonstances. En effet, ces écrivains avaient des choses à dire et qui ne pouvaient attendre. Alors, ils s'en sont servis comme de l'outil le plus immédiatement accessible. Entre intermédiaires de l'assimilation, neutres et engagés, les écrivains maghrébins de langue française ont été classés en générations, reflétant chacune sa propre idéologie, pour ne pas dire sa « prise de position ».

La présence française injuste, oppressive et étouffante a voulu que les produits littéraires de ces berbère-arabes soient dissimulés à travers des métaphores que seuls leurs propres auteurs savent expliquer. Une flamme de métaphores enrichie les thèmes et les aspects dominants dans cette littérature. Il s'agit d'une procédure employée afin de pouvoir exprimer un constat ou un point de vue, d'une manière polysémique, ce qui épargnera à l'écrivain toute censure ou sanction du colonisateur dont ces écrits sont rédigés dans sa langue et non dans celle du colonisé.

Cette attitude exige une grande maîtrise de la langue française qui ne s'acquiert qu'avec la génération des années cinquante et celles qui succèdent. Une sélection de style, de la forme, de la voix d'expression et de l'aspect pouvant camoufler l'opposition, la colère et « l'explosion » de l'écrivain, a été adoptée par ruse ou par nécessité pour pouvoir transmettre un message véhiculant d'une grande charge sémantique, évoquant d'un produit à l'autre, les circonstances sociales, politiques et économiques.

Quel que soit le choix effectué dans une œuvre, il est lié à tous les facteurs facilitateurs d'une production littéraire. Si cette œuvre ne dérange pas le

colonisateur, elle soulève le mépris des lecteurs « maghrébins surtout », car elle ne répond pas à leur horizon d'attente. Mais une lecture de quelques œuvres maghrébines produites en langue française, durant l'époque coloniale, dévoile que le mécanisme de la flamme de métaphores est mal saisi, car les auteurs maghrébins ont abordé de différents thèmes se reliant au vécu maghrébin mais d'une façon plus ou moins voilée.

Quant à l'aliénation, avant qu'elle soit un fait vécu, elle est un sentiment partagé entre les maghrébins qui n'ont pas choisi leur naissance et leur appartenance à une terre qui ne cesse de séduire les conquérants. Ce sentiment a regroupé beaucoup d'écrivains qui ont fait de lui, un axe primordial et un point de départ de leurs expressions. Tenir donc à sa terre ou ressentir l'appartenance à telle autre, peut diminuer ce sentiment d'aliénation. Le thème de la terre est évoqué chez certains écrivains sous l'image de la femme. Le maghrébin préservant ses origines berbère-arabo-islamiques, tient à sa femme comme il tient à sa terre, car toutes les deux représentent son honneur.

En évoquant le thème de la femme, désignée généralement de « Gardienne de tradition »<sup>(1)</sup>, l'écrivain maghrébin fait allusion à la terre qui, malgré la présence de l'étranger, demeure fidèle par sa donation à son vrai possesseur. Ce moule métaphorique lui permet d'exposer ses idées et ses visions sans qu'il soit harcelé.

Le problème de l'identité a aussi été soulevé à travers l'absence du père. Bien des personnages sont représentés en une quête du père. Ceux de « *Nedjma* », de Kateb Yacine peuvent nous fournir une meilleure illustration. Ils se trouvaient dans une situation où seule la mère était là. « La présence des français a voulu que les maghrébins n'eussent de vrais pères »<sup>(2)</sup>, le français a occupé la place du

---

1- Expression utilisée par Rachid Boudjedra dans son roman « *La Répudiation* »

2- ARNAUD J. : *La littérature maghrébine de langue française, Le cas de Kateb Yacine*, T. 2, Ed. Publisud, France, 1986, p. 13



maître, celle destinée au père qui est devenu une image présente- absente. Une identité présente parmi les maghrébins, mais elle est voulue absente par les français qui n'ont épargné aucun effort pour gommer l'identité arabo-islamique et la substituer par l'identité européenne avec toutes ses données : religieuses, langagières et idéologiques.

Pas loin de la femme symbole de la terre, le père absent et l'identité, l'aspect de l'amour présent dans la littérature maghrébine, offre à l'écrivain un moyen de s'exprimer sous le regard et dans le regard du colonisateur. L'amour impossible est le plus révélateur d'une incompatibilité entre maghrébins et français. Celle-ci, due à la différence des origines, des croyances et des cultures, ne peut avoir comme fin que la séparation qui est aux yeux des écrivains « un départ », symbolisant l'expulsion de la France.

Les choix se multiplient et les auteurs maghrébins passent de l'un à l'autre tout en cherchant un aspect adéquat qui pourrait être une arme à double tranchant, constituer un espace littéraire où les maux de la société seront reflétés par les mots et être à l'abri de tout type de sanction, de la part du système colonial.

L'aspect de l'enfance était le meilleur havre dans lequel les écrivains maghrébins narrent leur propre enfance ou celle d'une autre personne. Et comme ils font partie de ce Maghreb avec ses souffrances, ses défaites et ses espérances, « ils exposent sous une image la plus souvent fictionnelle une existence maghrébine »<sup>(1)</sup> récusée par la succession des conquêtes, l'humiliation de tout un peuple, la décadence d'une vie sur laquelle viennent peser les pensées ancestrales, les croyances mythiques et le raisonnement illogique.

---

1- DEJEUX J. : *La littérature maghrébine d'expression française*, conférences données au Centre Culturel français, Alger, fascicule 2, 1970, p. 173

La présence de l'aspect de l'enfance dans une œuvre donnée ne signifie en aucun cas l'exclusion des autres aspects. Il s'agit d'une co-présence des différents aspects traversants une œuvre littéraire. Ainsi « *Nedjma* » paru en 1956, est traversé d'une diversité d'aspects <sup>(1)</sup> dont celui de l'enfance est parmi les plus significatifs. Kateb évoque l'enfance des quatre personnages (Lakhdar, Mourad, Rachid et Mustapha). A propos de cette évocation, Jacqueline Arnaud note que: « Kateb ne dépeint dans le détail qu'une seule petite enfance, celle de Lakhdar, mais elle rend compte de toutes les autres » <sup>(2)</sup>.

L'auteur de « *Nedjma* » évoque les jeux de Lakhdar, les courses à dos d'âne ou de chèvre, les siestes sous les cèdres de Constantine et « son enfance de lézard au bord d'un fleuve évanoui » <sup>(3)</sup>. L'enfance de Mustapha figure dans ses souvenirs surtout des gâteries paternelles, et de sa jalousie pour « La petite sœur qui vient lui ravir sa royauté de fils unique » <sup>(4)</sup>. Quant à l'enfance de Mourad, elle est reflétée par ses jeux d'enfance avec sa cousine Nedjma fillette, privilège accordé uniquement à lui. En ce qui concerne l'enfance de Rachid, elle est évoquée à travers ses bagarres du temps qu'il était gosse.

L'évocation de la scolarisation des quatre enfants vient consolider l'existence de cet aspect d'enfance. Ce choix montre comment Kateb a pu tisser une œuvre marquante par « son ambiguïté et son obscurité » <sup>(5)</sup>, dues à la multiplicité de préoccupations qui semblent déchirer l'esprit de l'auteur, ce qui peut expliquer sa classification parmi « Les genres éclatés » <sup>(6)</sup>.

L'inceste, l'absence du père, l'image de la mère, l'amour impossible, la passion, le vin et le Hachich sont les fibres réunies pour constituer une texture à la fois ambiguë et séduisante de « *Nedjma* » dans laquelle Kateb fait remonter la

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 183

2- ARNAUD J. : T. 2, *Op. Cit*, p. 287

3- Ibid, p. 288

4- KATEB Y. : *Nedjma*, Ed. Seuil, Paris, 1956, p. 59

5- Jugement porté par Jacqueline Arnaud et Jean Dejeux.

6- DEJEUX J. : 1970, *Op.Cit*, p. 191

mémoire le cours du temps et l'arrêter à trois niveaux : « la mère et les souvenirs de l'enfance, la cousine " Nedjma" et enfin l'histoire de l'Algérie »<sup>(1)</sup>.

Au Maroc, Mohamed Kheïreddine<sup>(2)</sup> écrit « *Agadir* »<sup>(3)</sup>, un roman « frappé par la force poétique »<sup>(4)</sup>, jugé « d'écrit agressif et provocateur »<sup>(5)</sup>, dominé par un aspect à la fois idéologique et politique, prend en charge l'aspect de l'enfance qui trouve place dans le sixième chapitre.

Ce roman relate les détails et les obstacles rencontrés lors d'une mission attribuée à un jeune fonctionnaire. Celui-ci est envoyé sur les ruines d'une ville dévastée par un séisme pour, dit l'ordre de mission, « redresser une situation particulièrement précaire »<sup>(6)</sup>. Il ne trouve outre, des piles de rapports et des requêtes mystérieuses, qu'une nécropole pourrissante où des survivants hagards errent dans les décombres à la recherche de leurs maisons et de leurs racines.

Ceux-là restent silencieux dans leur errance et donne libre droit aux morts, qui s'imposent par le trouble et l'imprécation de leurs voix, de s'exprimer. A travers le dialogue contradictoire des spectres familiers le « Chaouch », le « paysan », le « berger », le « gueux », ou encore le « Caïd », le « corrupteur » ou le « sergent »<sup>(7)</sup>, tentent de se reconstituer la mémoire brisée de la tribu confrontée à un destin épouvantable.

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 192

2- Ecrivain marocain, né en 1940 à Tafraout, dans le sud marocain, au sein d'une famille de commerçants. Il est mort au Maroc en 1995. Il a écrit « *Agadir* », « *Une Vie, un rêve, un peuple toujours errant* », « *Il était une fois un vieux couple heureux* » et « *Le Déterreur* ».

3- *Agadir*, paru aux éditions du Seuil en 1967, est un roman qui fait la célébrité de son auteur

4- BEAUMARCHAIS J P et COUTY D. : *Op. Cit*

5- Ibid

6- KHEIREDDINE M. : *Agadir*, Ed. Seuil, Paris, 1967, p. 10

7- Ces personnages sont cités à partir de la page 28 du roman.

A un questionnement où interviennent des animaux symboliques<sup>(1)</sup>, le « Naja » ou le « perroquet », sont également convoqués tant Youssef, le premier roi, que la reine Kahina la berbère, «le Roi se voit soumis à une violente accusation »<sup>(2)</sup>.

Une voix solitaire d'un homme, un berbère, s'élève et tente de répondre à la question fondamentale : « Faut-il bâtir une ville neuve sur une ville morte? ». Il interroge longuement ses ancêtres pour retrouver son identité qu'il annonce en, profession (rebelle), adresse (juif errant), tandis que le vieillard, figure paternelle, auquel il se confie, lui avoue son propre échec. « Je croyais aussi pouvoir aboutir à une ville. Je n'y étais pas arrivé. J'ai échoué »<sup>(3)</sup>.

Cette confidence met le jeune homme sur le chemin du départ qui n'est que la seule solution qui lui reste, partir vers un ailleurs : « Je partirai avec un poème dans ma poche, ça suffit. Je t'aime, départ, brassé d'yeux s'ouvrant lentement dans l'aube ».

Ce bref aperçu sur le contenu de l'œuvre s'avère indispensable car nous ne pouvons déceler l'aspect de l'enfance qu'à un niveau bien précis et à un moment bien déterminé du roman. C'est celui où s'établit une interrogation des ancêtres sur son identité. La rébellion de la profession est traduite par une transgression de la ponctuation au niveau du chapitre consacré à cette recherche d'identité<sup>(4)</sup> à laquelle correspond une interrogation faite par le jeune homme qui met à la claire son enfance. Il entame cet itinéraire par l'évocation de sa naissance dont il n'arrive pas à déterminer la date et le lieu, ses relations familiales, ceux avec qui l'amour règne et ceux qu'il dédaigne.

---

1- Ces animaux sont cités à partir de la page 45 du roman.

2- KHEIREDDINE M. : *Op. Cit*, p. 49

3- Ibid, p. 140

4- Cette transgression de la ponctuation est présente aussi dans les pages 121 jusqu'à 126 et la page 133.

Le grand-père paternel était la personne qu'il aimait le plus au monde. La mort de celui-ci, rapportée avec précision, le marque dans son existence. La grand-mère maternelle dont il était témoin de sa mort, a une grande valeur dans son cœur.

L'écrivain fait ensuite passer les souvenirs de son enfance, l'absence de son père et ses retours à la maison avec des cadeaux qui sont généralement des coupons de tissus ou des tablettes de chocolat. Ce qui montre que son père était commerçant et de là, il fait introduire l'aspect autobiographique au roman. Ses baignades avec les gamins dans les plans d'eau restés du fleuve et la pêche des petits poissons et des anguilles sont aussi évoquées. Quant aux repas, partagés avec tous les membres de la famille et marqués à jamais dans sa mémoire, ils ne sont en réalité « pluriels » que par leur régularité car ils ne sont qu' « un couscous au lait »<sup>(1)</sup>.

A travers ces détails, l'auteur d' « *Agadir* » fait incorporer l'enfance dans une œuvre qui, loin d'être une simple réponse à une question, elle lui a coûté l'exil du Maroc, car elle symbolise dans sa profondeur un appel à une remise en question intégrale. Cette enfance dépeint la misère d'un peuple et son accablement par des pensées ancestrales : « on n'a pas balayé la maison après la mort de la grand-mère pour ne pas effacer sa trace »<sup>(2)</sup>. Une coutume parmi tant d'autres appliquée au Maroc en particulier et au Maghreb en général, a résulté l'aliénation d'une voie qui s'est étendue même après l'indépendance.

L'émergence de l'enfance dans la littérature maghrébine d'expression française ne peut être liée seulement à un repère temporel ou historique mais plutôt à des exigences qui se rapportent à leur tour à des données plus complexes.

---

1- KHEIREDDINE M. : *Op. Cit*, p. 92

2- Ibid, p. 93

Ce n'est pas d'une manière exhaustive que nous avons cité Kateb ou Mohamed Kheïreddine, de leur part, Driss Chraïbi avec « *Le passé Simple* »<sup>(1)</sup>, Abdellatif Laâbi avec « *Les Chemins des Ordalies* »<sup>(2)</sup>, Mohamed Dib avec « *La grande Maison* », Albert Memmi avec « *La Statue de Sel* », et autres écrivains maghrébins, ont pu faire de l'enfance, le thème le plus préoccupant de la littérature maghrébine et mettre celle-ci au premier rang de la littérature francophone.

---

1- Paru aux éditions Deoël, Paris, 1954.

2- Paru aux éditions Deoël, Paris, 1982.

### III. L'IMAGE DE L'ENFANCE

#### 1. « *La Statue de Sel* » d'Albert Memmi, comme échantillon représentatif tunisien

##### 1.1. Albert Memmi

Né en 1920 à Tunis, à l'époque du protectorat français, dans une famille juive de langue maternelle arabe, formé dans une école et culture française, ces facteurs ont mis Albert Memmi au point de rencontres d'une diversité de déterminations hétérogènes.

L'enfant du ghetto, le fils du bourrelier, lycéen grâce à l'aide de l'alliance Israélite, Prix d'Honneur de Philosophie pour toute la Tunisie, est allé poursuivre ses études universitaires à Alger, puis Paris jusqu'à l'agrégation de philosophie<sup>(1)</sup>. Albert Memmi devient directeur du laboratoire de psychologie de Tunis, puis professeur de sociologie en France, à l'université de Nanterre et à l'École pratique des Hautes Etudes à Paris<sup>(2)</sup>.

Sa culture à la croisée des mondes: arabe, juif et français, permet sans doute à sa réflexion d'atteindre une portée universelle. Ses œuvres littéraires produites en langue française « reposent sur un approfondissement et une théorisation des notions d'aliénation, d'identité et de dépendance, cela explique qu' il les a rencontrées au cours de sa réflexion sur lui-même »<sup>(3)</sup>. Révélé en 1953 avec son premier roman « *La Statue de Sel* », préfacé par Albert Camus, Albert Memmi donne naissance à « *Agar* » en 1955, « *Le Scorpion* » en 1969, « *La Terre intérieure* » en 1976, « *Le Désert* » en 1977, « *Le Pharaon* » en 1988, « *Le*

---

1- KHEIREDDINE M. : *Op. Cit*, p. 314

2- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit*, p. 61

3- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit*, p.310

*Mirliton du ciel* » en 1990<sup>(1)</sup>, des récits qui « mettent en scène la difficulté des relations entre les différentes ethnies dans un pays aux cultures diverses »<sup>(2)</sup>.

L'écrivain judéo tunisien s'est distingué aussi par ses essais qui « offrent une réflexion sur la Tunisie, la colonisation, les mécanismes de l'oppression d'un peuple sur un autre et la condition du peuple juif. »<sup>(3)</sup>. « *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur* » et « *Culture et Capitalisme* » parus en 1957, « *La Libération du juif* » en 1966, « *L'homme dominé* » en 1968, « *Juifs et arabes* » en 1974, « *La Dépendance, Esquisse pour un portrait du dépendant* » en 1979, « *Le Racisme* », en 1982 et « *Ce que je crois* » en 1985<sup>(4)</sup>, sont les essais les plus marquants de l'écrivain. En 2000, un livre intitulé « *Le Nomade immobile* », expose « une analyse du cheminement croisé d'une œuvre et d'une vie étroitement corrélées, à la lumière des événements marquants du siècle »<sup>(5)</sup>.

---

1- BEAUMARCHAIS J P et COUTY D. : *Op. Cit.*

2- Ibid

3- ARNAUD J. : T.1, *Op. Cit.*, p. 311

4- BEAUMARCHAIS J P et COUTY D. : *Op. Cit.*

5- Ibid



## 1.2. L'enfance dans « *La Statue de Sel* »

« *La Statue de Sel* », paru aux éditions Buchet-Chastel, en 1953, réédité aux éditions Gallimard en 1966, est un roman qui s'écrit, en réalité, depuis 1950<sup>(1)</sup>. Ce premier roman d'Albert Memmi est une autobiographie au deuxième degré<sup>(2)</sup>. Ce qui donne à l'aspect de l'enfance un meilleur médiateur d'épanouissement. Et puisque le champ que nous nous sommes fixé est de déceler l'image de l'enfance dans ce produit littéraire, cela sera un élément intermédiaire entre l'image exposée par le roman et le contenu de ce dernier qui est réparti en trois parties.

Dans la première, Alexandre Mordekhaï Benillouche, personnage principal du récit, habite au fond de l'impasse Tarfoune à Tunis. Issu d'un père bourrelier, chef d'une famille de trois membres, la mère, Mordekhaï et sa sœur Kala. De son enfance, il garde le souvenir d'un « jeu continu », ponctué par les sabbats. Il découvre le ghetto juif, au bout de l'impasse, lors de son premier contact avec le monde. Il est envoyé à l'école primaire française par ses parents à l'âge de sept ans. Il parle le patois tunisois avec l'accent juif. La rencontre d'une formation française avec une langue maternelle arabe, le tout incorporé dans des origines juives, déclenche le sentiment de différence dans le cœur de Mordekhaï.

Les enfants pauvres sont envoyés à la colonie de vacances de l'armée où Mordekhaï se retrouve seul. L'année de sa première communion, sa famille quitte l'impasse pour s'installer dans les buanderies d'un immeuble appartenant à l'oncle Aroun, où vient vivre toute la tribu. Ainsi la famille élargie, et Mordekhaï se replie sur lui-même. Ses succès scolaires le désignent comme candidat à une bourse qui lui permet l'accès au lycée. Le rêve de devenir médecin prend Consistance.

---

1- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit*, p. 314

2- Ibid, p. 315

La deuxième partie évoque l'apparition du problème de l'identité symbolisée par un nom que Mordekhaï assume difficilement. Entre la tentation d'imiter ses camarades issus de milieux bourgeois et la haine pour les traditions familiales étouffantes, Mordekhaï n'a bientôt plus de lieu à lui et apprend rapidement l'inutilité de ses révoltes. La rencontre d'une jeune fille, nommée Ginou, bouleverse sa vie. Lauréat du Prix d'Honneur de Philosophie, il décide d'abandonner la médecine et veut faire de la philosophie sa carrière.

C'est dans la troisième partie que Mordekhaï découvre le monde et entame avec avidité son éducation juive. L'atterrissement des avions allemands à El-Aouina à cause de la guerre dont le bruit arrive jusqu'à Tunis, a fait en sorte qu'il présente sa démission du poste de surveillant pour s'inscrire dans un camp de travail et aider les juifs péris par les réquisitions, les rafles et les assassinats, à vivre. Naïf espoir dans une situation intenable, il se solde par une fuite, avant le départ définitif dans la cale d'un navire qui fait route vers l'Argentine.

Memmi a affectionné le terme « bilan » et « inventaire » de sa vie <sup>(1)</sup>, à ce produit littéraire, ce qui certifie qu'il s'agit d'une autobiographie à travers laquelle l'enfance s'est frayée un chemin et par la suite, elle s'y est faite une place considérable.

Les pages de la première partie exposent l'univers enfantin et les expériences sensibles de Mordekhaï <sup>(2)</sup>. L'impasse représente pour l'enfant son propre univers où il a fait ses premiers pas dans le monde. Les sorties dans la rue lui ont apporté un plus, l'école était le lieu de floraison de son don d'observation développé, lors de ses colonies de vacances.

---

1- ARNAUD J. : Ibid, p. 315

2- Ibid, p. 318

Ses premiers pas hors de l'impasse, lui font découvrir le degré de la pauvreté familiale et surtout de l'impuissance paternelle devant les autorités et de la frustration quand l'enfant s'aperçoit que le choix des études, même avec une bourse, sera limité par le souci de l'argent.

Des souvenirs d'enfance évoquent une sensibilité privilégiée chez Mordekhaï, le Sabbat et les odeurs de cuir dans la boutique paternelle sont à l'origine de l'orientation de ses rêves. « La blessure du nom propre », selon l'expression de Khatibi Abdelkebir dans un écrit ayant comme titre la même expression citée, vient ponctuer l'enfance de Mordekhaï qui assume son nom avec difficulté, car « il perçoit la judéité (Mordekhaï), la visée de l'occident (Alexandre) et l'origine arabo-berbère (Benillouche, ou Ben allouch, le fils de l'agneau)<sup>(1)</sup>.

---

1- ARNAUD J. : Ibid, p. 316

### 1.3. L'image de l'enfance dans « *La Statue de Sel* »

Ce roman s'ouvre sur un prologue intitulé « *L'Épreuve* », où le narrateur se présente comme rédigeant le récit de sa vie au cours d'une épreuve de l'agrégation de philosophie au lieu de la dissertation demandée. Cette situation n'est qu'une symbolisation d'un refus de poursuivre dans la voie tracée.

C'est par ce refus et cette angoisse que Memmi rejoint les expériences, les interrogations et les ruptures que nous constatons à travers « l'œuvre dont il préfère purement métaphorique »<sup>(1)</sup>. La métaphore est entamée déjà à travers le titre dont la signification est éclairée par Memmi dans « *La Statue de Sel* », « Je meurs pour m'être retourné sur moi-même. Il est interdit de se voir et j'ai fini de me connaître. Comme la femme de Loth, que dieu changea en statue de sel »<sup>(2)</sup>.

Un regard porté sur sa naissance dans une impasse qui ne peut symboliser qu'une vie sans issue, sur la misère vécue dans « cette ruelle quelconque de la ville sordide »<sup>(3)</sup>. L'enfant est marqué par ce vécu auquel il n'arrive pas à donner une explication.

L'école française dans laquelle il a été inscrit l'a mis sur la première marche de l'escalier. L'enfant y découvre qu'il doit laisser sa langue maternelle, le judéo arabe, pour le français dont il ignore tout. « C'était un transfert sans retour »<sup>(4)</sup>. Celui-là représente pour lui un drame qui s'étend pour se croiser avec d'autres. Nourri d'une expérience vécue lors des colonies de vacances où Mordekhaï s'est retrouvé seul malgré la présence des autres enfants, le drame du nom attribué au héros est incurable. A partir de là, il commence à réaliser que sa vie mérite d'être analysée.

---

1- ARNAUD J. : Ibid, p. 313

2- MEMMI A. : *La Statue de Sel*, Ed. Gallimard, Paris, (2<sup>e</sup>, éd), 1966, p. 09

3- ARNAUD J. : *Op, Cit*, p. 315

4- Ibid, p. 317

Les sabbats, avec leur atmosphère composée de lumière tremblante et insolite des bougies et de la douceur rouge veloutée de la grenadine, ont laissé un souvenir marquant dans l'esprit de l'enfant. Hors de l'impasse, Mordekhaï découvre tout ce qui a été brumeux pour lui, la misère des juifs et leur errance, leurs difficultés et leur souffrance et puisqu'il n'est qu'un juif, il est à son tour déchiré par le nom, le lieu de naissance, la langue, et par les conditions de la vie qu'il mène.

L'enfance de Mordekhaï reflète l'image d'un juif d'origine tunisienne et de culture française qui se retrouve au milieu d'un carrefour car « il n'est pas assez tunisien pour les tunisiens ! Pas assez français pour les français ! (...) Même pour certains juifs je ne suis pas assez juif »<sup>(1)</sup>.

L'expérience d'Alexandre Mordekhaï Benillouche s'articule autour de l'éclosion et de la dispersion d'un moi qui se fragmente au fur et à mesure que s'opère l'ouverture au monde. De la petite enfance de Mordekhaï, surgit une quête de l'identité et une imitation à la vie qu'il voit déterminée par des données politiques, guerrières et racistes, où l'enfermement dans l'impasse était l'inconscience et l'ouverture au monde extérieur, une prise de conscience de toutes ces disparités qui forment son existence de « Synthèse ».

---

1- Albert Camus dans la préface de « *La Statue de sel* ».

## 2. « *La Mémoire tatouée* » de Khatibi Abdelkbir comme échantillon représentatif marocain

### 2.1. Khatibi Abdelkebir

Né en 1938 à El Djadida au Maroc, initié au coran dans l'école coranique de son lieu natal, Khatibi Abdelkbir rejoint l'école franco-marocaine et suit des études universitaires en sociologie à Paris où il soutient son doctorat en 1968<sup>(1)</sup>. Khatibi a dirigé l'institut de sociologie de Rabat jusqu'à sa fermeture en 1970. Il continue d'enseigner en lettres et sciences. Il dirige le bulletin économique et social du Maroc qui devient en 1987 « Signes du présent »<sup>(2)</sup>.

L'écrivain marocain a rédigé ses écrits qui se répartissent entre essais et romans, « *La Mémoire tatouée* » paru en 1971 fut le roman qui révèle sa vocation. Certains critiques pensent que « ce livre est bien la naissance d'une vocation d'écrivain »<sup>(3)</sup> ou « la blessure du nom propre au cœurs des œuvres suivantes »<sup>(4)</sup>.

« *Le roman Maghrébin* », paru en 1968 aux éditions Maspéro est la thèse de son doctorat soutenu durant la même année<sup>(5)</sup>. En 1974 paraît « *La Blessure du nom propre* » aux éditions Noël à Paris, une blessure qui rejoint « *La Mémoire tatouée* » dans l'objectif visé par l'auteur qui considère son premier roman comme « La matrice de son œuvre »<sup>(6)</sup>.

---

1- BEAUMARCHAIS J P et COUTY D. : *Op. Cit.*

2- Ibid.

3- DESCOMBES A. : *Op. Cit.*, p. 51

4- Ibid, p. 52

5- BEAUMARCHAIS J P et COUTY D. : *Op. Cit.*

6- Ibid

## 2.2. L'enfance dans « *La Mémoire tatouée* »

Paru à Paris chez Denoël, « *La Mémoire tatouée* » est un roman formé de deux parties, « *Série hasardeuse I* » et « *Série hasardeuse II* », comportant respectivement sept et trois chapitres. Le récit, ainsi que l'indique le sous titre de couverture de la première édition, supprimé dans la seconde, est aussitôt mis en question par un deuxième sous-titre « *Autobiographie d'un colonisé* ». Le titre lui-même, la présence obstinée et exclusive du « Je » et la thématique des épisodes relatés, tout donne à penser qu'il s'agit bien d'une autobiographie à l'instar d'ailleurs de nombreux « romans maghrébins » où « l'invention de la fiction est réduite au strict minimum »<sup>(1)</sup>.

Il s'agit sans conteste d'une autobiographie<sup>(2)</sup> où la chronologie est certes bouleversée, mais « les principaux événements, depuis la naissance jusqu'au mariage y figurent pour relater l'origine d'une vocation d'écrivain »<sup>(3)</sup>. Khatibi ne manque pas d'évoquer le milieu familial, l'image austère d'un père qui « habitait le coran »<sup>(4)</sup>, disparu précocement, d'une mère infiniment attentive à l'enfant dans sa souffrance quotidienne. Mais plus significative encore semble la reprise, de certains thèmes étroitement liés à la culture arabo-islamique, ainsi du rite de la circoncision, qui occupe ici une place centrale, et qu'il faut rapporter au motif du « tatouage ».

Parmi les thèmes obligés de « *l'Autobiographie d'un colonisé* », l'auteur met également en scène, l'entrée à l'école franco-marocaine. Le voyage en France est relaté à la fin de cette « *Série hasardeuse* » et ce n'est qu'au niveau de la deuxième « *série hasardeuse* » que la découverte de la rive gauche et le mariage avec la Suédoise sont évoqués.

---

1- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit.*, p. 81

2- DESCOMBES A. : *Op. Cit.*, p. 60

3- Ibid, p. 61

4- KHATIBI A. : *La Mémoire Tatouée*, Ed. Denoël, Paris, 1971, p. 60

Khatibi a abordé la majorité des thèmes relatifs à une autobiographie, la naissance au sein d'une famille nourrie de culture et de traditions arabo-islamiques, le statut d'orphelin subi à un âge précoce et la mère qui fait de son enfant l'axe de son existence, sont mis en scène dans leurs détails.

L'évocation de la naissance et du milieu familial est un passage généralement obligatoire dans toute autobiographie, mais ce qui est particulier chez cet écrivain, est la mise en valeur du rite de circoncision qui représente le thème de départ et d'aboutissement du roman. Tout enfant mâle peut être marqué par ce rite, ainsi Abdelkebir en fait une image qui dépasse la circoncision, « Le tatouage », ce qui indique la ponctuation dans la mémoire car il s'agit pour lui d'une « déchirure nominale » <sup>(1)</sup> dont l'enfant garde profondément le souvenir dans le corps.

L'entrée à l'école franco-marocaine présentait pour l'enfant une deuxième blessure. Il doit se détacher de la culture arabe acquise à l'école coranique, et, surtout se séparer de la mère de laquelle il ne s'est jamais distancié, et de son lieu natal El Djadida pour rejoindre Essaouira. Son détachement de l'école coranique était une déchirure symbolisant la rupture. La concision qu'il a déjà vécue lors de sa circoncision a fixé en lui l'image d'une blessure, non pas par haine de la culture arabo-islamique mais par le souvenir amer du rite islamique qu'on lui a infligé.

L'enfant ne vit que des ruptures. Avec le père par sa mort, avec la mère et le lieu natal par son éloignement, et avec le corps par la concision à travers laquelle Khatibi a su mettre l'accent sur son enfance.

---

1- KHATIBI A. : Ibid, p. 09



### 2.3. L'image de l'enfance dans « *La Mémoire tatouée* »

Le récit relaté à la deuxième personne, et le plus souvent au présent quand ce n'est pas à l'impératif, adopte une forme dialogique : « Enfant, accompagnes tes parents, de préférence ta mère, de préférence, un jour de mariage. (...) Chante, même déguisé en fille, on te sera gré de ton ondulation ! Assieds-toi autour des danseurs travestis et en double robe... » <sup>(1)</sup> qui reflète un dédoublement. Se nourrissant du thème de la circoncision, ce dédoublement, non seulement, il fait allusion au problème de l'identité, mais ouvre aussi de nombreuses pistes sur la conscience morale et les conventions sociales qui pèsent sur l'enfant, de sorte que le dialogue que le narrateur entretient avec lui-même s'élargit à la société entière.

L'enfant ressent une « blessure du nom propre ». Le rite islamique de la circoncision est un discours social et religieux qu'on lui inculque. Enraciné dans une culture arabo-islamique, nourri de la langue arabe et baigné dans des coutumes et des traditions islamiques, il doit assumer cette dissension en l'introduisant dans une école franco-marocaine.

L'enfance, l'âge de la quiétude et la sérénité, a personnifié pour Khatibi, la source la plus terrifiante par ses brouilles et ses dislocations, au lieu d'être le cocon sécurisant. Cette image métaphorique de la terreur, n'est en réalité, que celle d'un Maroc brouillé par les commandements sociaux. Ainsi, l'enfance que Khatibi évoque dans « *La Mémoire tatouée* » diverge de celle d'Albert Memmi, dans le lieu et le temps mais elle aboutit à une convergence naturelle dans la condition humaine. Celle que Khatibi et Memmi veulent en faire une synthèse polie qui fait de l'existence de l'homme sur terre, une existence humaniste.

---

1- KHATIBI A. : Ibid, p. 61

## **DEUXIEME CHAPITRE**

### **L'ENFANCE DANS LA LITTERATURE ALGERIENNE D'EXPRESSION FRANÇAISE**

## I. SURVOL SUR LA LITTÉRATURE ALGERIENNE

### 1. Origines

Sous l'angle objectif de l'histoire, nous constatons que la dette et le coup d'éventail n'étaient que des prétextes qui visent à masquer la cause la plus profonde de l'occupation française de l'Algérie, et qu'on n'osait pas avouer.

Une colonisation s'établit depuis 1830, et comme tout occupant, la France a voulu déraciner le peuple algérien en lui inculquant une culture, une religion et une langue étrangères. En 1832, Genty Bussy<sup>(1)</sup>, qui a pris le rôle civilisateur au sérieux, voit « la propagation de l'instruction et de la langue française comme le moyen de faire des progrès à la domination dans le pays »<sup>(2)</sup> et propose « d'apprendre le français aux arabes »<sup>(3)</sup>.

Une politique est alors mise en action et une suite d'applications est lancée par les autorités coloniales. Devant les nombreux obstacles, le refus des musulmans de s'instruire dans la langue du colonisateur et sous sa direction, était le plus compliqué à supprimer. Cependant, malgré le décret du 05 Août 1875<sup>(4)</sup> annonçant l'organisation des écoles arabes - françaises, la politique de l'instruction des musulmans a connu l'échec et le maintien du refus scolaire par ces derniers jusqu'en 1880, année de la mise en application de la loi de Jules Ferry. C'est à ce moment que les écoles arabes - françaises assurant un enseignement primaire d'une façon gratuite, commencent à s'organiser au niveau des grandes villes, dans l'objectif de les propager sur tout le reste de l'Algérie.

---

1- Genty de Bussy : intendant civil d'Alger, en mars 1832.

2- TURIN Y. : *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale, écoles-médecines, religion*, Ed. ENAL, Algérie, 1983, p. 40

3- Ibid, p. 40

4- Ibid, p. 170

Cette loi a paru à une époque où l'illusion du départ des français commence à se dissiper, la longue présence du colonisateur et l'échec de l'insurrection de 1871<sup>(1)</sup>, ont introduit au cœur des algériens l'impossibilité de l'indépendance. Dès la fête du centenaire de la colonisation française de l'Algérie, une soumission au régime français avec sa politique tracée pour gérer sa colonie, émerge.

Une soumission résultant de la politique de l'enseignement révèle le mécanisme et les circonstances de la propagation de la langue française. Une diffusion tardive de celle-ci, a en quelque sorte donné lieu à une naissance tardive par rapport à la date de la conquête française, d'une littérature algérienne d'expression française ou ce que Jean Déjeux a appelé aussi « la littérature des algériens » par opposition à « la littérature des français en Algérie »<sup>(2)</sup>.

Pour évoquer les origines de la littérature algérienne d'expression française, il faut d'abord, signaler l'apport de celle produite par les français en Algérie. Ces derniers étaient de passage en Algérie. Ils ont été attirés par la beauté du pays et ont produit des écrits durant leurs séjours. « Suite à la conquête française, des français, des espagnols, des maltais, des juifs, ... se sont implantés en Algérie »<sup>(3)</sup>. Maîtrisant le français ou pouvant accéder aux écoles françaises où l'outil d'expression est acquis, ils ont reflété leurs intentions, leur admiration et leurs pensées, à travers leurs écrits.

A cette époque, l'Algérie était pour les français une nouvelle « destinée » que chacun veut voir, y goûter et en parler. Les premiers écrits des français installés en Algérie, sur ce nouvel horizon, furent ceux de Louis Bertrand qui a traîné avec lui des idées dont la plus dominante est « la récupération d'une

---

1- Insurrection de 1871 : est celle de Mokrani et de Cheikh El-Haddad, en qui les algériens avaient espoir de faire expulser les français.

2- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 13

3- Ibid, p. 13

province perdue de la latinité »<sup>(1)</sup>, cette province est sans conteste l'Afrique. Soutenu par Rose Celli en 1935, avec son roman intitulé « *A l'envers du Tapis* »<sup>(2)</sup>, et se nourrissant de l'effacement des siècles arabes et turcs, « Louis Bertrand ne présente en réalité qu'une recherche des racines coupées en quittant la France »<sup>(3)</sup>.

Des écrivains succèdent Louis Bertrand et se rallient dans des mouvements différents pour produire une littérature d'expression française sur une colonie de la France. Cette littérature était le berceau de celle produite par les algériens. Selon Gabriel Audisio, « Sans une littérature sur l'Algérie faite par des écrivains venus du dehors, nous n'aurions pas eu une littérature faite par l'Algérie et par ceux qui en sont les enfants, aujourd'hui parfois à la troisième génération »<sup>(4)</sup>.

Deux précurseurs enracinés sont cités par Jean Déjeux et considérés comme les premiers à inaugurer une littérature algérienne d'expression française: Etienne Dinet et Isabelle Eberhardt. Puisque nous avons abordé, dans le chapitre précédent, le sujet et les écrits d'Isabelle, nous allons nous limiter à ceux d'Etienne.

Né à Paris, le 28 mars 1861. Il s'est fixé d'abord à Laghouat avant de s'installer définitivement à Bou-Sâada. Son esprit romantique fut tout de suite envoûté par la lumière et les visages du sud. Il se convertit à l'Islam en 1913 et accomplit le pèlerinage en 1929, quelques mois avant sa mort à Paris et son enterrement à Bou-Sâada selon ses volontés<sup>(5)</sup>. En plus de son intérêt pour la peinture, Dinet a pu produire des écrits dont deux se rapportent à la littérature, « *Tableaux de la vie arabe* » paru en 1908 et son roman

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 19

2- Ibid, p. 21

3- Ibid, p. 19

4- Ibid, p. 13

5- Ibid, p. 56

ethnographique intitulé « *Khadra, la danseuse de Ouled Nail* » dont la parution date de 1910<sup>(1)</sup>.

A ces écrits, viennent s'ajouter ceux d'Isabelle Eberhardt dont l'apparition fut entamée dès 1908 avec « *Notes de route* »<sup>(2)</sup>. A partir de là, nous pouvons dire que la littérature algérienne d'expression française tient ses origines des écrits de ces deux écrivains dont l'un est français, l'autre est russe mais que tous deux se sont convertis à l'Islam et ont pu être des précurseurs d'une littérature algérienne d'expression française.

Durant la décennie qui succède l'apparition des écrits d'Isabelle et Dinet, des algériens, arabo-berbères, ont commencé à s'exprimer dans la langue du colonisateur. Ils ont longtemps refusé et hésité à l'apprendre mais, une fois acquise, ils s'en sont servis pour évoquer des sujets qui ont évolué avec l'évolution de la situation algérienne, à partir du jour où la flotte française a canonné cette forteresse turque et débarqué ses troupes, jusqu'à l'indépendance et même après.

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 57

2- DEJEUX J. : 1973, *Op. Cit*, p. 59

## 2. Evolution

Les écrivains et les critiques, s'intéressant à la littérature maghrébine en général et à la littérature algérienne en particulier, affirment unanimement que la littérature algérienne d'expression française se répartie en deux courants, celui des « français en Algérie », autrement dit, la littérature produite par des originaires de France, en Algérie, et celui des « algériens », c'est-à-dire, la littérature écrite par des algériens en langue française <sup>(1)</sup>. Pour aborder le sujet de l'évolution de la littérature algérienne d'expression française, nous nous trouvons dans l'obligation de jeter un coup d'œil sur l'évolution de chaque partie qui, en se réunissant, ne forment qu'une seule.

La période qui s'étend de 1830 à 1900, reflète une quête lancée par les écrivains français qui visent la découverte de nouvelles sources d'inspiration, de nouveaux thèmes et horizons pour enrichir le mouvement romantique. Les écrivains de la métropole n'hésitent pas à venir passer des séjours dans leur nouvelle colonie, à la recherche de ce qu'ils n'ont pas pu trouver chez eux. La beauté de l'Algérie, ses mœurs, ses coutumes et ses traditions étaient leur visée.

Ces écrivains ont puisé dans la beauté du paysage. Ils ont évoqué le soleil, la mer et la nature. Chacun a peint « une Algérie à emporter avec lui pour les lecteurs français »<sup>(2)</sup>. Cette nouvelle colonie était pour eux « une Algérie de la littérature »<sup>(3)</sup>. Des écrivains célèbres tels Gustave Flaubert, Alphonse Daudet et Guy de Maupassant, ont su s'ingénier dans la description des paysages découverts grâce à la colonisation.

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 13

2- Ibid, p. 09

3- Ibid, p. 10

Les années 90 du siècle de la colonisation française, se révèlent par les écrits d'Henry Ghéon, Francis Jammes, Pierre Louys, Oscar Wile et André Gide. Ces auteurs ont marqué par leurs écrits « une Algérie où ils ont connu l'évasion, la libération des sens et une vie de joie »<sup>(1)</sup>.

La fin du siècle va connaître aussi l'arrivée d'écrivains français non pour passer un séjour mais pour s'enraciner dans cette terre conquise<sup>(2)</sup>. Louis Bertrand était le premier venu<sup>(3)</sup>, et comme nous l'avons déjà mentionné, l'idée d'une « Afrique Latine » qu'il a traînée avec lui, a fait couler beaucoup d'encre, de sa part et de celle de ses contemporains ou successeurs.

Auguste Robinet, connu sous le pseudonyme de « Musette », né à Alger en 1862 et y mourait en 1930<sup>(4)</sup>, s'est frayé un autre chemin dans la littérature. Il a adopté dans ses écrits un seul personnage « *Cagayous* » auquel, il a attribué des rôles qui diffèrent d'un récit à l'autre. Robinet évoque « des aventures d'un anti-juif, à la caserne, à la mairie, à la fête, à la course, celles d'un philosophe, d'un chauffeur, un poilu de la guerre »<sup>(5)</sup> tout en utilisant un langage hybride où le français, l'arabe et l'espagnol sont amalgamés. Alors, cet écrivain ne s'est pas distancié de l'idée de la latinité de l'Afrique, il l'a exprimée autrement, « en adoptant ce langage, il a su saisir les choses », selon les dits de Bertrand<sup>(6)</sup>.

John Antoine Nau (Pseudonyme de Eugène Torquet), s'est fixé à Alger en 1908. Son premier écrit paru en 1913, sous le titre de « *Christobal le poète* », évoque le bonheur du protagoniste, de vivre au milieu du petit peuple algérien<sup>(7)</sup>. Encore une fois « le picaresque méditerranéen » surgit sous une autre image avec

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 15

2- Ibid, p. 17

3- Ibid, p. 19

4- ARNAUD J. : T. 1, *Op.Cit*, p. 27

5- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 23

6- Ibid, p. 23

7- Ibid, p. 23



l'œuvre d'Antoine Nau. Si nous avons cité ces trois écrivains, c'est parce qu'ils sont les premiers qui, par leur enracinement, ont produit une littérature sur l'Algérie.

Louis Bertrand qui exerce une influence sur de nombreux écrivains français<sup>(1)</sup> partageant ses idées mais avec des nuances, a participé avec Jean Pomier au lancement du « Mouvement Algérieniste »<sup>(2)</sup>. Ce mouvement, dominé au début par l'idée de « L'Afrique Latine », a pris d'autres orientations grâce à l'action visant à le « débertrandiser »<sup>(3)</sup>, menée par Pomier.

On voulait faire de l'Algérienisme, un mouvement littéraire, selon Randau qui a créé le mot « Algérienisme »<sup>(4)</sup>. L'objectif de ce mouvement est de « dégager notre autonomie esthétique »<sup>(5)</sup>, affirme le même écrivain, en ajoutant qu' « il doit y avoir une littérature nord-africaine »<sup>(6)</sup>.

L'Algérienisme a subi des développements différents. Une revue « *Afrique* », bulletin du mouvement, a été lancée en 1924. Un Prix littéraire était créé durant la même année<sup>(7)</sup>. Des écrivains français se rallient au mouvement et mettent en valeur « Le roman colonial » qu'ils ont voulu « différent de celui de la métropole, par les thèmes et les préoccupations »<sup>(8)</sup>.

Les poètes adhérents à ce mouvement représentaient un courant qui « demeure somme toute assez, copiant les modèles anciens »<sup>(9)</sup>, c'est ce qui explique la diffusion du roman au détriment du poème. Une explication non reliée

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 24

2- Ibid, p. 24

3- Ibid, p. 24

4- Ibid, p. 25

5- Ibid, p. 25

6- Ibid, P. 26

7- Ibid, P. 27

8- Ibid, P. 28

9- Ibid, P. 32

au niveau esthétique adopté par le roman mais à sa cohérence avec la période durant laquelle il a fait son émergence.

Comme tout mouvement qui naît, s'épanouit et se dissipe, l'Algérianisme qui « donne l'impression de résoudre les problèmes graves de l'outre-mer, de comprendre les algériens, de les intégrer- même »<sup>(1)</sup>, a commencé à décliner vers 1935<sup>(2)</sup> malgré les tentatives de ses partisans visant à lui donner du souffle et qui n'ont abouti qu'à un enregistrement « de perte de vitesse après 1945 »<sup>(3)</sup>.

Si l'Algérianisme ne s'est pas prolongé après 1945, c'est parce qu'« il n'a pas pu répondre esthétiquement aux exigences de l'époque »<sup>(4)</sup>, cependant « il a pu au moins susciter des réactions, des visions, des réalités algériennes qui à leur tour feront leur temps »<sup>(5)</sup>.

La naissance depuis 1935 du mouvement de « l'Ecole d'Alger » a altéré l'épanouissement du « Mouvement Algérianiste » et a anticipé sa disparition. Avec la célébration du centenaire de la colonisation française de l'Algérie, un combat brûlant surgit entre les défenseurs et les détracteurs de l'assimilation. Les écrivains de cette « Ecole » ont essayé d'en prendre leur distance. Ils parlaient « Méditerranée »<sup>(6)</sup>, en centrant leurs œuvres sur l'évocation « de la mer et la vie au soleil ; les péripéties romanesque se dérouleront plus dans les villes du littoral qu'à l'intérieur du pays »<sup>(7)</sup>.

---

1- DEJEUX J. :1973, *Op. Cit*, p. 53

2-Ibid, p. 53

3-Ibid, p. 54

4-Ibid, p. 54

5-Ibid, p. 34

6- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit*, p. 29

7- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 36

Pareillement au mouvement précédent, des écrivains ont adhéré à celui-ci, Emmanuel Roblès, Claude de Fréminville, René Jean Clot, Marcel Moussy, Jean Pélégri, Jules Roy et Edmond Charlot<sup>(1)</sup>. L'adhésion de ce dernier était « une chance à ce mouvement »<sup>(2)</sup> car il n'a cessé de fournir des efforts incomparables avec son lancement de la collection « *Méditerranée* » et la revue « *Rivages* »<sup>(3)</sup>, tout en confiant à Albert Camus, la direction littéraire des éditions.

D'autres écrivains de « L'Ecole d'Alger » ont préféré rejoindre l'« Association des Ecrivains Algériens »<sup>(4)</sup> car une divergence marque les thèmes traités par les deux partis. Tandis que le premier traite de « la terre, la fondation d'une colonie agricole, la famille de colons »<sup>(5)</sup>, le second adopte celui de « la mer et des villes du littoral »<sup>(6)</sup>.

La répression du 08 mai 1945 a permis aux écrivains de l'Ecole d'Alger, de nouvelles prises de positions politiques<sup>(7)</sup>. A partir des années 50, ces écrivains ont changé de parcours. Ils vont puiser dans le passé pour trouver justification à la présence française en Algérie. De ce fait, ils se trouvent déchirés entre une mère patrie et une Algérie où ils sont nés, grandis et appris le goût de la vie au soleil.

Ces années ont connu la naissance d'une littérature algérienne d'expression française exprimée à travers une voix différente de celle du roman, c'est les revues littéraires et culturelles<sup>(8)</sup>. « *Fontaine* », « *L'Arche* », « *La Nef* », « *As.salem* », « *Forge* », « *Algéria* », « *Terrasses* » et « *Progrès* » sont les noms les plus connus dont le destin était, un maintien d'un certain nombre de parution quand il n'est pas

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 37

2- Ibid, p. 38

3- Ibid, p. 38

4- Cette association est issue du mouvement algérieniste.

5- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit*, p. 33

6- Ibid, p. 33

7- Ibid, p. 49

8- Ibid, p. 52

unique, une disparition ou un sabordage, ou enfin, d'autres revues ont eu un destin plus clément, « elles ont vogué vers Paris »<sup>(1)</sup>.

Le déclenchement de la guerre de libération nationale a fait redémarrer le jeu. « La plupart des écrivains français ont pris le chemin vers la France »<sup>(2)</sup>, ne laissant derrière eux que deux courants reflétant respectivement « L'Algérianisme et le Méditerranéisme »<sup>(3)</sup> et correspondant à deux moments historiques, « l'Algérie française », des années 1890 jusque vers 1935 et celle des années 35 aux années 50. Ce qui succède était « une littérature à thèmes universels et elle s'intéresse rarement au vécu politique algérien »<sup>(4)</sup>.

Quelle que soit leur fraternité avec les algériens et leur amour pour leur terre natale, ces écrivains qui « se sont distingués par leurs talents et par la valeur littéraire de leurs écrits »<sup>(5)</sup>, n'ont pu en réalité que peindre « des situations sociopolitiques »<sup>(6)</sup> et non révéler des réalités complexes ou des aspirations à une Algérie indépendante où seul le peuple arabo-berbero-musulman sera souverain de sa terre.

Celui-là a mis au monde des écrivains qui se sont servi de la langue du colonisateur pour refléter le « problème algérien » dont l'assimilation, l'égalité, les droits et les libertés nouvelles et par la suite la dénonciation de l'oppression coloniale et la réclamation d'une indépendance, étaient les thèmes préoccupants qui avaient égaré l'esprit de certains écrivains.

---

1- ARNAUD J. : Ibid, p. 52

2- Ibid, p. 59

3- Ibid, p. 59

4- Ibid, p. 60

5- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 45

6- Ibid, p. 47

De 1900 à 1950 et dans des conditions particulières, ces écrivains ont fait paraître des brochures « de peu de valeur sur le plan littéraire »<sup>(1)</sup> à travers lesquelles ils se sont exprimé pour révéler leurs politiques défendues. Ainsi apparaissent les écrits de l'Amir Khaled (petit fils d'Abd-El Kader), Chérif Ben Habyllès, Ferhat Abbès, Saïd Faci, Mohamed Aziz Kessous et Rachid Zenati<sup>(2)</sup>.

Quant aux romans de cette époque, ils sont jugés de « médiocres et décevants »<sup>(3)</sup>. Au lieu d'être des miroirs reflétant les maux de leur société, les romanciers se sont contentés de les « voir de l'extérieur »<sup>(4)</sup>. Leur préoccupation majeure était de « prouver au colonisateur qu'ils sont capables d'écrire dans sa langue »<sup>(5)</sup>.

Douze romans d'auteurs algériens ont paru depuis le premier en 1920 de Caïd Ben Chérif, intitulé « *Ahmed Ben Mustapha, gommier* », suivi de celui de Hadj Hamou, « *Zohra, la femme du mineur* », viennent ensuite ceux de Chukri Khodja, Saïd Guenoun, Mohamed Ould Cheikh, Ali Belhadj, Aïssa Zehar, les frères Zenati, Marie Louise Taos Amrouche, Djamila Debèche, Malek Bennabi et Jean Amrouche qui fut le plus connu de cette période<sup>(6)</sup>.

Si la plupart de ces écrivains ont raté leur témoignage sur les maux du colonialisme et l'oppression du colonisateur, ils ont non seulement tenté mais inauguré une littérature algérienne d'expression française produite par de vrais enfants de l'Algérie. Une véracité soutenue par les racines et l'appartenance à ce pays dont la naissance de la génération des années 50, va promouvoir le devenir de sa littérature.

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 58

2- Ibid, pp. 58-59

3- LANASRI A. : *Op. Cit*, p. 134

4- Ibid, p. 134

5- Ibid, p. 132

6- Ibid, p. 152

Ces années étaient celles de la prise de conscience d'une misère, d'une oppression et d'un malaise qui accable l'Algérie et que les écrivains, vont refléter à travers leurs écrits. La littérature algérienne de langue française naît vraiment à cette date. « *Le Fils du pauvre* » de Mouloud Feraoun paraît en 1950 et la plupart des écrivains algériens d'expression française écrivaient au début, dans des revues littéraires et culturelles lancées par les français »<sup>(1)</sup>.

Les années qui suivent, ont vécu la naissance d'un grand nombre d'écrivains arabo-berbère-musulmans, soucieux de parler d'eux-mêmes et des leurs. Non satisfaits de l'image peinte par les européens, ces algériens ont essayé de rendre compte de leur malaise tout en dénonçant « les coutumes surannées, les scléroses internes et les conflits de générations. »<sup>(2)</sup>.

Trois écrivains kabyles inscrivent leur région au cœur d'un pays en souffrance, Malek Ouary<sup>(3)</sup> avec « *Le Grain dans la meule* », mais surtout Mouloud Feraoun avec « *Le Fils du pauvre* », « *La terre et le Sang* » et Mouloud Mammeri<sup>(4)</sup> avec « *La Colline Oubliée* » et « *Le Sommeil du juste* ». Mohamed Dib, de la ville de Tlemcen, à l'ouest algérien nous livre, avec réalisme, « *L'Incendie* » et « *La Grande maison* ».

Ces noms de romanciers et de leurs écrits, sont les plus connus dans une Algérie, où d'un bout à l'autre, apparaît une littérature faisant du roman la voix dominante. Ce qui n'empêche qu' « on assiste à un début de développement de la poésie »<sup>(5)</sup>, qui donne naissance à des produits poétiques de Nabhani Koriba,

---

1- LANASRI A. : Ibid, p. 63

2- Ibid, p. 72

3- Né le 27 janvier 1916 à Ighlil Ali en petite – Kabylie. Son premier roman "*Le Grain dans la meule*" publié en 1956. Mort le 22 décembre 2002.

4- Né le 28 décembre 1917 à Taourirt – Mimoun (Tizi – Ouzou). 1er président de l'Union des Ecrivains Algériens. Son premier roman « *La Colline oubliée* » est publié en 1952 . Mort le 26 février.

5- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 79

Robert Belghanem, Mohamed Haddadi<sup>(1)</sup>, Henri Kréa<sup>(2)</sup> et Ismaïl Aït Djaafar<sup>(3)</sup>.

Dès 1956, des ouvrages « engagés » font leur émergence. La nuit coloniale qu'on a cru interminable, touchait à sa fin. Les œuvres représentent une arme incontestable, vu le rôle incontournable qu'elles doivent assumer. Nous assistons à travers les romans de cette période à « une mise en scène d'un héros qui, après une longue absence, revient au pays natal pour récupérer son identité et ses racines ancestrales »<sup>(4)</sup>.

« *Nedjma* » de Kateb Yacine et « *La dernière impression* » de Malek Haddad<sup>(5)</sup> sont des romans qui surgissent de l'est du pays, ce qui achève de donner une dimension spatiale au roman algérien, après son apparition à l'ouest et en Kabylie. « Ces deux romans étaient à l'écoute du peuple algérien »<sup>(6)</sup> durant une période qui se caractérise par sa fécondité sur le plan littéraire tout en faisant de la revendication nationale, l'objectif majeur de cette littérature.

L'engagement a touché aussi le théâtre, cela est très voyant dans les travaux de Kateb Yacine, « *Le Cercle des repréailles* » paru en 1959 et contenant « *Le Cadavre encerclé* » et « *Les ancêtres redoublent de férocité* »<sup>(7)</sup>. « *Des voix dans la Casbah* » de Houcine Bouzaher<sup>(8)</sup>, un produit engagé qui a paru une année après celui de Kateb. En 1962, apparaît « *Théâtre algérien* » d'Henri Kréa.

---

1- Né le 08 juin 1919 à Laâzib N'chikh (Grande Kabylie). Connue par « *L'accent grave* » paru en 1954 aux éditions Monte – Carlo.

2- Né le 06 novembre 1933 à Alger. Issu d'un mariage mixte, sa première œuvre poétique « *Liberté première* » a paru en 1957, aux éditions P.J.Osmald, Paris.

3- Né le 01 mars 1929 à la Casbah d'Alger. Première œuvre poétique « *Complainte des mendiants arabes de la Casbah* » et « *La petite Yasmina tuée par son père* » parues en 1951, aux éditions de la Jeunesse de l'UDMA. Mort le premier mai 1995.

4- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit.*, p. 79

5- Né le 05 juillet 1927 à Constantine. Son premier roman « *La dernière impression* » paru en 1958, aux éditions Julliard, Paris. Il meurt à Alger le 02 juin 1978.

6- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit.*, p. 56

7- Ibid, p. 56

8- Né le 05 janvier 1935 à Liana (près de Biskra). Première œuvre théâtrale « *Des voix dans la Casbah* » parue en 1960 aux éditions Maspéro, Paris.

Les témoignages sur la guerre fleurissent durant ces dernières années de combat et les essayistes occupent une place importante dans le champ littéraire. Mostapha Lachraf<sup>(1)</sup> publie, en 1965, un recueil d'études « *L'Algérie, nation et société* », Ferhat Abbès livre aux lecteurs « *La nuit coloniale* » en 1962 et Amar Ouzegane fait paraître durant la même année, « *Le Meilleur Combat* »<sup>(2)</sup>.

Les premières années d'indépendances qu'on a pensé qu'elles mettraient un terme à l'expression littéraire en langue française, l'ont non seulement perdurée mais enrichie. Si « la guerre de libération a fait exploser des expressions poétiques multiples, la paix revenue, ces voies s'effacent et donnent place au roman »<sup>(3)</sup>. Mohamed Dib, Assia Djebar<sup>(4)</sup>, Mouloud Mammeri, Jean Sénac<sup>(5)</sup>, Henri Kréa, Réda Falaki<sup>(6)</sup> et autres participent à l'enrichissement de la littérature algérienne d'expression française des indépendances.

A ces écrivains viennent s'ajouter de nouveaux talents qui se sont frayé le chemin et occupé une place considérable dans cette littérature. « *La Répudiation* » de Rachid Boudjedra<sup>(7)</sup>, un roman paru en 1967, « le fait entrer avec fracas et scandale dans le monde des lettres »<sup>(8)</sup>. Mourad Bourboune<sup>(9)</sup> publie « *Le Muezzin* » en 1968, Nabile Farès<sup>(10)</sup> fait paraître « *Yahia, pas de chance* » en

---

1- Né le 07 mars 1917 à Sidi Aïssa (M'Sila). Premier produit littéraire « *Chansons des jeunes filles arabes* » paru en 1953.

2- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 72

3- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit*, p. 61

4- Son vrai nom Fatima Zohra Imalayène. Née le 04 août 1936 à Cherchell. Son premier roman « *La Soif* » paru aux éditions Julliard à Paris.

5- Né le 29 décembre 1926 à Beni Saf en Oranie. Première œuvre « *Poèmes* » parue en 1954 aux éditions G allimard, Paris. Il est assassiné le 29 août 1973 à Alger.

6- Fils d'Abd-Elkader Hadj Hamou. De son vrai nom Ahmed Hadj Hamou, né à Alger en 1920. Il diffuse sa première pièce satirique « *Les Endiablés du vingtième* » à l'âge de 17 ans. Il meurt à Bruxelles le 23 mai 1993.

7- Né le 05 septembre 1941 à Aïn Beïda. Connue par « *La Répudiation* » et « *L'Insolation* », deux romans parus aux éditions Denoël, Paris, en 1969 pour le premier et 1972 pour le second.

8- ARNAUD J. : T.1, *Op. Cit*, p. 170

9- Né le 23 janvier 1938 à Jijel. Premier roman « *Les Monts des genêts* » paru aux éditions Julliard, Paris, en 1962.

10- Né en 1940 à Collo (Skikda). Ses romans les plus connus sont « *Yahia, pas de chance* », « *Le Champ des oliviers* », « *Mémoire de l'absent* » et « *L'Exil et le désarroi* », publiés aux éditions du Seuil.



1970. Durant la même année, Ali Boumahdi<sup>(1)</sup> livre aux lecteurs, « *Le Village des asphodèles* ».

Le courant littéraire algérien d'expression française a connu la naissance d'une suite de générations d'écrivains. Tahar Djaout<sup>(2)</sup> publie « *L'Exproprié* » en 1984. Connu par ses romans corrosifs et dénonciateurs, il donne lieu à la publication des « *Chercheurs d'os et les vigiles* ». Yamina Mechakra<sup>(3)</sup> fait épanouir la poésie algérienne avec ses œuvres poétiques sur la guerre de libération, « *La Grotte éclatée* » est la plus connue. Une génération de Rabah Belamri<sup>(4)</sup>, Malika Mokadem<sup>(5)</sup>, Nina Bouraoui<sup>(6)</sup> et autres dont la naissance littéraire était très remarquée, ont pu s'imposer d'emblée par une œuvre variée.

Les différentes générations d'écrivains algériens de langue française, des années 50 jusqu'aux années 2000, ont jeté leurs regards sur le réel. Décapants et incisifs, ces regards, consolidés par un pouvoir de suggestion et de transposition, sont la preuve majeure d'une lucidité caractérisant cette littérature, annonciatrice des maux qui n'ont cessé de toucher une société qui se veut authentique et pure de toute marque d'étrangeté.

---

1- Né le 03 mai 1934 à Berrouaghia. Connu par son premier roman autobiographique « *Le Village des Asphodèles* » paru aux éditions Laffont, Paris, en 1970. Il meurt le 15 janvier 1995.

2- Né le 11 janvier 1954 à Oulkhoul (Tizi-Ouzou). Premiers poèmes « *Soltice barbelé* » parus en 1975. Connu par son roman « *L'Exproprié* » paru en 1984 à la SNED. Assassiné le 26 mai 1993.

3- Née à Meskiana (Oum El Bouaghi) en 1949. Médecin psychiatre, elle publie son premier roman préfacé par Kateb Yacine « *La Grotte éclatée* » en 1979 à la SNED.

4- Né le 11 octobre 1946 à Bougaâ (Sétif). Il perdit la vue à l'âge de 16 ans. Première œuvre « *Le Soleil sous le tamis* », récit autobiographique paru en 1982 aux éditions Publisud, Paris. Il meurt le 28 septembre 1995.

5- Née le 05 octobre 1949 à Kenadsa (Béchar). Premier roman « *Les Hommes qui marchent* » paru en 1991.

6- De père algérien originaire de Jijel et de mère française, Nina est née le 31 juillet 1967, à Alger. Premier roman « *La Voyageuse interdite* » paru en 1991.

### 3. Thèmes et spécificités

#### 3.1. Thèmes

Les événements qu'a connus l'Algérie depuis la colonisation française jusqu'aux années de l'indépendance devaient la marquer à jamais. Ces faits ont tatoué la mémoire de la majorité des hommes de lettres algériens qui ont opté pour l'utilisation de la langue du colonisateur comme moyen d'expression de leur vécu, leur souffrance et leur endurance.

L'existence du peuple algérien sous l'oppression du colonialisme, a fait libérer les voies et les expressions littéraires. Le résultat en est une littérature qualifiée « de fécondité et de diversité »<sup>(1)</sup>. Comme celle-ci est un produit de la création humaine, qui puise dans l'histoire, la société, l'imagination,..., elle évolue selon l'évolution de ses composantes et en fonction de leur mouvance.

En l'occurrence, Jean Déjeux a réparti l'évolution de la littérature algérienne d'expression française, en quatre phases. Il a attribué à chacune une dénomination. La phase qui s'étend de 1900 à 1950 est celle de l'acculturation et du mimétisme. De 1950 à 1956 est celle du dévoilement du malaise, tandis que de 1956 à 1964, il s'agit de l'affirmation de soi et du combat. Enfin, de 1964 à 1966, c'est la phase charnière entre, la littérature de la guerre d'indépendance et les nouvelles œuvres, ouvrant une période de refus et de remises en question<sup>(2)</sup>.

Avec un esprit cartésien, nous pouvons dégager la thématique de cette littérature à partir de la répartition adoptée par Jean Déjeux, les événements historiques qui ont marqué l'Algérie colonisée, les données sociopolitiques de l'époque du colonialisme, et les circonstances entourant le passage, d'un colonialisme à une révolution aboutissant à la libération.

---

1- DANINOS G. : *Les nouvelles tendances du roman algérien*, Ed. Naaman, Canada, (2<sup>e</sup> éd), 1983, p. 09  
 2- DEJEUX J. : 1979, *Op.Cit*, pp. 58-59

Trois registres se révèlent à travers cette thématique. Le premier, correspondant à l'acculturation et au mimétisme, fait surgir en surface les thèmes de « L'algérien colonisé, (l'homme dominé et aliéné, l'homme dépossédé et paria, l'homme déraciné et exilé), d'une part, et, d'autre part, de l'étranger colonisateur (La France « maîtresse », la ville, l'étrangère désirée, possédée et rejetée) »<sup>(1)</sup>.

Le fait de ressentir la prédominance du colonisateur, l'injustice coloniale et le rejet de tout ce qui est occidental, nous permet de dire qu'une aliénation est ressentie. Elle est plutôt vécue et reflétée dans les écrits produits par les autochtones comme une thématique globale de la littérature produite avant les années 50. Guy Daninos affirme que « sans exagération aucune que l'aliénation est le thème-clé autour duquel s'organisent tous les autres thèmes de la littérature algérienne d'expression française »<sup>(2)</sup>.

Cette aliénation a poussé quelques écrivains algériens de langue française, avec l'évolution de l'histoire à chercher leur identité, tout en signalant un malaise envers une présence étrangère. Ce malaise dévoilé n'est que le deuxième registre qui s'inscrit dans la thématique de la littérature algérienne d'expression française durant la période succédant les années 50.

La pensée mise en harmonie avec une quête de l'identité, a engendré des thèmes que nous osons appeler « Nocturnes ou des cavernes » regroupant, « le père absent, mais puissant, l'ancêtre, la société, la condition humaine, la religion traditionnelle, la famille et les valeurs ancestrales »<sup>(3)</sup>.

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 92

2- DANINOS G. : *Op. Cit*, p. 12

3- DEJEUX J. : *Op. Cit*, p. 92

Le déclenchement de la guerre, avec toute sa rénovation sur le plan historique de l'Algérie, a permis aux écrivains de puiser dans cette nouvelle situation pour donner naissance à des écrits où les thèmes « de la terre, du sang, du peuple, de la mère, de la femme, du paradis perdu et de l'enfance »<sup>(1)</sup> étaient les plus dominants.

Le combat prend plus de rigueur et les aspirations à une Algérie indépendante s'élargissent. Avec ces nouvelles données, une affirmation de soi en cohérence avec celle du combat s'inscrit dans un troisième registre constituant « Une thématique voulue évolutive d'une façon à la fois synchronique et diachronique »<sup>(2)</sup>.

Durant cette période et vu les circonstances qui règnent et « contrairement à toute attente, la guerre d'Algérie est relativement absente du roman algérien »<sup>(3)</sup>. Un conflit littéraire existe dans certains écrits mais il n'est pas à chercher sur le plan thématique, « ce conflit est apparent dans le style et dans les types d'écritures des romans surtout »<sup>(4)</sup>, ce qui nous fournit une image inventée par les écrivains algériens de langue française sur la guerre.

« « *Nedjma* » fait de Kateb Yacine, l'écrivain militant, sans que le thème de la guerre n'y figure »<sup>(5)</sup>. Jacqueline Arnaud affirme aussi que « le thème de la guerre d'Algérie proprement dite, est totalement absent du roman algérien d'expression française durant les années de guerre »<sup>(6)</sup>. Le genre éclaté du roman « *Nedjma* » par exemple a substitué la thématique de la guerre. Cet éclatement visible à travers la transgression de la chronologie et de la narration et l'absence

---

1- DEJEUX J. : Ibid, p. 92

2- BONN C. : *La littérature algérienne de langue française et ses lecteurs*, Ed. Naaman, Canada, 1974, p. 09

3- HARBI M et STORA B. : *Op. Cit*, p. 211

4- Ibid, p. 209

5- ARNAUD J. : T. 2, *Op. Cit*, p. 120

6- Ibid, p. 107

de description, fait de ce roman « un modèle des récits emboîtés des 1001 nuits »<sup>(1)</sup>.

La nuit coloniale s'achève, une littérature diurne ou du soleil, qui subsiste à celle nocturne ou des cavernes, fait écho. Des œuvres poétiques, glorifiant la guerre d'Algérie, font leur parution et le roman se propage tout en traitant des thèmes de « la terre retrouvée, le paradis retrouvé, la revendication de la libération de la femme »<sup>(2)</sup>.

Après avoir abandonné les thèmes nocturnes, les écrivains algériens d'expression française ont enrichi la littérature algérienne par des produits littéraires qui abordent le thème de la guerre. Ce thème demeure préoccupant pour ces écrivains, qui ont étendu l'utilisation de la langue française même après les indépendances. « *Les Enfants du nouveau monde* » paru en 1962 ou « *Les Alouettes naïves* » en 1967, d'Assia Djébar, « *L'Opium et le Bâton* » de Mouloud Mammeri publié en 1965, « *Qui se souvient de la mer* » en 1962 ou « *La Danse du Roi* » en 1968 de Mohammed Dib et « *Yahia, pas de chance* » en 1970 ou « *Le Champ des Oliviers* » en 1972 de Nabile Farès, sont « d'abord des romans d'un grand humanisme, (ensuite), ils sont essentiellement une mise en scène de la difficulté ou de l'impossibilité de dire l'horreur »<sup>(3)</sup>. Jacqueline Arnaud pense que « ces romans sont en quelque sorte des récits commémoratifs de la guerre d'Algérie »<sup>(4)</sup>.

Après quelques années de l'indépendance, une nouvelle phase débute, c'est celle du refus et de remises en question. Des thèmes contestataires font face, « la révolte contre le père, le retour des temps païens, le terroir renouvelé, la société nouvelle »<sup>(5)</sup>. La littérature qui a toujours accompagné les données socio-politico-

---

1- BONN C. : *Op. Cit*, p. 29

2- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 93

3- BONN C. : *Op. Cit*, p. 32

4- ARNAUD J. : T. 2, *Op. Cit*, p. 33

5- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 93

historiques, se retrouve encore une fois devant la même tâche à accomplir. En Algérie indépendante, une politique à laquelle tout le monde doit s'accommoder, va se mettre sur pied.

Des thèmes déterminés par cette politique sont imposés aux écrivains qui, les uns ont refusés et ils étaient contraints de s'exiler, les autres ont demeuré sur le territoire algérien pour exulter, glorifier et commémorer la guerre de libération durant les premières décennies de l'indépendance et sont passés ensuite à traiter d'autres thèmes qu'ils voyaient cohérents avec l'époque.

La censure qui a mis l'esprit créateur de l'écrivain algérien d'expression française dans des cavernes, a voulu qu'il s'y mette durant l'indépendance. La liberté d'expression a des limites, elle ne doit, en aucun cas, controverser. Le cas de Habib Souaïdia avec la publication de son roman intitulé « *Sale Guerre* » et qui lui a coûté vingt ans de prison sur plainte du ministère de la défense nationale<sup>(1)</sup>, est le plus représentatif.

Ces thèmes cités et classés en registres correspondant chacun à une période bien déterminée de l'histoire algérienne, ne font pas exclure d'autres thèmes relatifs à l'esprit créateur des écrivains. Entre thèmes modérés et contestataires, Guy Daninos nous cite : « Le paganisme, la sexualité, la foi, la conscience, l'amour, la névrose, le départ, l'attente, les contestations sociales et politiques »<sup>(2)</sup>. Des thèmes que nous pensions riches et divers, sont considérés par des écrivains français, tel Charles Bonn, comme pauvres et versant tous dans un seul thème soumis à la répétition, c'est celui de la guerre.

---

1- CHEURFI A. : *Ecrivains Algériens, Dictionnaire biographique*, Ed. Casbah, Alger, 2004, p. 390

2- DANINOS G. : *Op. Cit.*, p. 13

### 3.2. Spécificités

Cette richesse thématique, enregistrée au niveau de la littérature algérienne d'expression française, a généré une variété de caractéristiques qui lui sont propres. Cette littérature se marque par la dominance du roman au détriment d'autres genres littéraires. Ce genre privilégie chez les écrivains algériens d'expression française, « se rattache sans aucun conteste à la condition humaine »<sup>(1)</sup>. Au lieu d'être « des documents secs et fastidieux »<sup>(2)</sup>, les produits littéraires algériens de langue française étaient « des témoins d'une époque pénible de l'histoire algérienne »<sup>(3)</sup>.

A partir de ce que G.Daninos et J.Arnaud ont avancé, deux caractéristiques majeures de la littérature algérienne d'expression française se révèlent. Une littérature humaniste et de témoignage. Celle-ci, visant la condition humaine, a pu s'inscrire dans la littérature universelle et contribuer ainsi à enrichir la littérature générale. Quant au témoignage, il personnifie un apport à l'histoire même de l'Algérie. Ces deux caractéristiques se rapportent directement à la thématique de la littérature algérienne. Si nous puissions dans un niveau, autre que thématique, plusieurs caractéristiques feront leur parution.

Les écrivains algériens d'expression française, jugés de « Sociologues et psychanalystes (...) et de poètes et dramaturges »<sup>(4)</sup>, nous livrent « une littérature dans laquelle apparaît la société algérienne telle qu'elle est réellement »<sup>(5)</sup>. Avec une imagination créatrice féconde, l'écrivain algérien a su joindre l'utile à l'agréable. Témoigner, refléter et rapporter des faits, tout en les revêtant d'un langage, le plus souvent poétique qui va droit au cœur.

---

1- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit*, p.37

2- DANINOS G. : *Op. Cit*, p. 13

3- Ibid, p. 13

4- Ibid, p. 11

5- Ibid, p. 11

La sociologie et la psychanalyse couvrant les écrits algériens de langue française et co-existant avec la poésie et le drame, ont généré une caractéristique frappante, «on a l'impression de confusion et d'incohérence »<sup>(1)</sup>. La fusion de ces deux disciplines avec les deux genres littéraires est à l'origine de cette confusion qui n'est en réalité qu'une pensée en pleine inspiration.

Un mouvement dans le style est constaté à travers « le va-et-vient incessant entre le passé et le présent »<sup>(2)</sup>. C'est un mécanisme adopté par la majorité des écrivains algériens et qui s'explique par la longueur de la nuit coloniale qui a marqué tout algérien en général et l'écrivain en particulier. Ce dernier considère le présent comme étant un mouvement éphémère qui doit être lié au passé pour qu'il ait un avenir.

Daninos cite aussi le bouleversement de la syntaxe française. Révélé à travers le passé des écrivains algériens qui « manient la langue française à leur façon, selon leur génie propre »<sup>(3)</sup>, tout en introduisant des structures propres à leur langue maternelle, ce bouleversement peut être aux yeux de Daninos, « Un donneur de vigueur à la langue française »<sup>(4)</sup>.

Une autre particularité, avancée par Daninos et nourrie du constat suivant : « les écrivains algériens d'expression française se sentent parfaitement à l'aise dans leurs roman »<sup>(5)</sup>, est « la disposition innée pour le merveilleux »<sup>(6)</sup>. Une disposition qui ouvre une grande porte sur la fiction.

---

1- DANINOS G. : Ibid, p. 11

2- Ibid, p. 11

3- Ibid, p. 13

4- Ibid, p. 13

5- Ibid, p. 13

6- Ibid, p. 13



Ces caractéristiques sont signalées généralement par des écrivains français s'intéressant à la littérature algérienne et maghrébine d'expression française, tels Charles Bonn, Jacqueline Arnaud, Guy Daninos et autres. Du côté algérien, les écrivains d'expression française rejoignent les français sur tous les points abordés mais ils signalent d'autres. « L'ironie, la métaphore et la transposition »<sup>(1)</sup> sont trois particularités dont la littérature algérienne d'expression française publiée, avant les indépendances, ne peut pas s'en passer.

Une descente dans les profondeurs de la littérature algérienne d'expression française révèle d'autres spécificités dont l'union avec celles, déjà citées, a fait de la littérature algérienne, la plus représentative de la littérature maghrébine, au point de prendre la seconde pour la première. Ainsi, Jean Déjeux, dans l'introduction à son étude sur la littérature maghrébine d'expression française, substitue « algérienne » à « maghrébine ».

---

1- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit.*, p. 62

## II. L'EMERGENCE DE L'ENFANCE

### 1. Contexte de l'émergence

Produite entre les deux guerres mondiales, après les évènements du 08 mai 1945 ou durant la guerre de libération, la littérature algérienne d'expression française est un produit esthétique qui apparaît, dès sa naissance, déchiré entre la volonté de dire une parole singulière et l'obligation de se ranger dans les catégories exprimant l'idéologie dominante.

Cette littérature qui est l'expression d'un dominé dans un système fondé sur le principe inégalitaire dominant/dominé, a été soumise au regard soupçonneux et préventif du colonisateur. Chargée d'exprimer la voix du vaincu, cette littérature est sommée, a priori, de se conformer, pour cela, à la voix du vainqueur.

L'écrivain algérien de langue française, se retrouvant dans une situation d'écrit, marquée par une rupture entre les deux voix, celle du colonisateur et du colonisé, doit doter son langage d'une rupture entre l'implicite et l'explicite, entre le discours et sa représentation. Cette rupture doit passer inaperçue sous le regard soupçonneux du dominant. Pour réaliser cette tâche, l'écrivain algérien, étant penseur, intellectuel et créateur, en premier lieu, s'est orienté vers l'autobiographie. Ce moyen lui permet d'aborder des problèmes soulevés par la colonisation et toute l'oppression de cette dernière, en les sublimant dans la fiction narrative et d'introduire, ainsi, la voix du colonisé dans le concert colonial.

L'introduction est réalisée et la voix est présente. Elle essaye de rendre compte d'un vécu qui ne peut être lisible qu'à travers une production romanesque relatant la vie de l'écrivain lui-même ou des siens. « A partir de 1950, d'un bout à l'autre du Maghreb, apparaissent les romans de Feraoun, Dib, Mammeri, Memmi, Chraïbi, Sefrioui,... mécontents de l'image donnée de leur société par les

« autres », ils entendent parler en clair et en vérité d'eux-mêmes. (...) Leurs romans sont souvent en grande partie autobiographique »<sup>(1)</sup>.

Dans la mesure où l'écrivain traite de l'histoire de sa vie, l'enfance sera une passerelle obligatoire. Elle est un thème qui se fraie un chemin et occupe un espace central dans ces autobiographies. Il s'y est fait prééminence. Ce qui a permis, par la suite, à certains écrivains français tels Charles Bonn de dire qu' « en Algérie, l'écrivain est celui qui raconte son enfance »<sup>(2)</sup>.

Malgré l'aspect ironique et aberrant qui domine cette définition, nous pouvons en tirer profit. Cette étiquette collée à l'écrivain algérien peut nous être d'une grande valeur. Elle procure une confirmation tant recherchée. C'est celle de la propagation des romans autobiographiques avec lesquels le thème de l'enfance retrouve son cordon ombilical.

Si nous avons signalé que le berceau de l'apparition de l'enfance est le roman autobiographique, cela ne veut en aucun cas dire que sa présence est limitée à ce genre romanesque. « *L'incendie* » de Mohamed Dib et « *Nedjma* » de Kateb Yacine, qui sont loin d'être des romans autobiographiques, mettent l'accent sur l'enfance et lui accordent une place considérable dans les péripéties romanesque.

D'autres écrivains qui ne veulent pas parler des défauts et des maux internes devant le colonisateur, ni se voir dévoilés durant le temps de colonisation, ont préféré l'adoption d'autres mécanismes, déjà cités et faisant l'une des spécificités de la littérature algérienne d'expression française. Joindre l'ironie à la métaphore pour donner un produit littéraire qui pourrait échapper au regard et à la conception soupçonneuse du colonisateur.

---

1- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 62

2- BONN C. : *Op. Cit*, p. 26

Tous les moyens sont bons pour un écrivain tel l'algérien qui côtoie un système colonial, reposant sur une discrimination absolue entre le vainqueur et le vaincu, le dominant et le dominé, le colonisateur et le colonisé, et veut à la fois, refléter cette discrimination et donner l'existence à une littérature algérienne d'expression française sans éveiller la rage de l'occupant.

Une réalité a pu exister et avec le témoignage des français eux-mêmes, c'est que les années 50 et le roman autobiographique étaient le contexte, dans lequel, l'enfance comme aspect et comme thème a fait son émergence et s'est répandue dans la littérature algérienne d'expression française de l'époque. Ainsi Charles Bonn souligne : « Le thème de l'enfance est un thème connu dans la littérature algérienne de langue française, et ressenti comme une de ses composantes essentielles »<sup>(1)</sup>. Des œuvres algériennes tel « *Le Fils du pauvre* » de Mouloud Feraoun, « *L'Incendie* » et « *La Grande maison* » de Dib, pour ne citer que quelques œuvres, ont imprimé dans l'image collective, le sentiment qu'une œuvre algérienne est le plus souvent construite autour d'une enfance.

---

1- BONN C. : Ibid, p. 26

## 2. Rôle de l'enfance

Des écrivains algériens d'expression française ont préféré passer sous silence le thème de l'enfance, néanmoins, ils l'ont exploité comme aspect pour révéler des réalités liées au vécu. La présence de celui-là dans l'œuvre algérienne, est d'un grand apport quant au reflet de certaines pensées algériennes soumises à l'oppression du colonisateur. Aborder ce thème ou l'insérer comme aspect, dans le produit littéraire, a permis de dire le non-dit ou l'interdit.

L'enfance, premier âge de l'être humain, est « un monde privilégié »<sup>(1)</sup> qui symbolise l'innocence, la spontanéité et « normalement » le bonheur, or l'enfance algérienne durant le colonialisme est bannie de la dernière donnée. En mettant son pied sur la première marche de la vie, cet enfant s'est retrouvé submergé de malheur, de misère et de souffrance. A un âge adulte, les écrivains algériens ont évoqué ce monde enfantin, misérable et opprimé. Revêtue d'un aspect de l'enfance, cette évocation était pour eux une arme incontournable qui leur permet d'introduire des « thèmes cibles ».

L'enfance désignée dans certains romans est étroitement attachée à la mère. Cette dernière est le symbole de la terre qui n'est que la mère patrie. Qu'ils s'agissent d'une ville, d'une cité, d'une compagne, d'un quartier ou d'un champ, ces terres renvoient généralement à l'Algérie possédée par les français.

La terre au sens large où nous l'entendons, est l'espace naturel, celui des racines perdues dans une Algérie meurtrie. Ces origines sont recherchées à travers une quête de l'enfance, lancée à cause d'un sentiment de dépersonnalisation, d'aliénation et de « perte d'enfance » elle-même. Une pluralité recouvre cette quête puisqu'il ne s'agit pas d'une seule enfance mais de plusieurs.

---

1- Expression utilisée par Kateb Yacine dans *Le Polygone Etoilé*.

Adoptée chacune selon la vision de son auteur, « ces enfances ne sont que prétexte, comme celle d'Omar chez Dib, ou Fouroulou chez Feraoun. Ces deux personnages sont des observateurs grâce auxquels les écrivains peuvent décrire plus facilement un milieu social, une réalité « extérieure à l'enfant », même si elle le marque profondément »<sup>(1)</sup>. Cette adoption est la plus révélatrice des maux endurés durant la colonisation.

L'enfance doit assumer le rôle de rapporter l'image de l'époque coloniale avec toute son amertume, à un européen qui prétend la fraternité, la justice et la liberté. Ainsi, cette enfance, sublimant les péripéties romanesques, a pu peindre un tableau exposant ce que nous avons appelé les « thèmes cibles » telle l'identité, la terre, et l'atrocité du colonisateur, en évitant toute censure, colère ou procédure préventive de sa part.

La faim qui talonne l'enfant dans un roman algérien, est une autre image de la cruauté du français. Sans prendre la peine ou le risque surtout de dire la monstruosité de l'occupant, il suffit de dresser un bilan des différentes souffrances et endurance de l'enfant pour mieux faire découvrir aux prétendants de la démocratie, une réalité qu'ils ignorent ou qu'ils veulent ignorer.

L'apport de l'enfance ne se limite pas à révéler l'oppression vécue mais il s'étend à évoquer « les enfances algériennes » en général. Le constat frappant qui confirme cette idée est la relation étroite entre l'aspect de l'enfance et le thème traité dans l'œuvre littéraire. S'il ne s'agit pas d'une complémentarité, une proportionnalité, due à la nature du thème et de l'aspect, y existe. Ainsi, l'enfance évoquée par Amrouche n'est pas celle de Feraoun ou Dib. Celle de Kateb et aussi différente. Quand on traite de l'aliénation, c'est une enfance aliénée qui occupe l'axe du produit littéraire. Lorsqu'on aborde les déchirements sociaux, une enfance déchirée y est exposée. Le cas des conflits des générations présente aussi

---

1- BONN C. : *Op. Cit*, p. 26

une image de ces enfances. La dénonciation des coutumes surannées et des scléroses internes en révèle une autre, offrant la puissance d'aller dans les profondeurs des maux internes d'une société algérienne colonisée.

En fait, l'écrivain algérien durant l'époque coloniale est tel un miroir brisé – si nous nous permettons cette comparaison- dont la fonction essentielle était le reflet d'une certaine image. Les brisures qui emplissent ce miroir ont, en quelque sorte, déformé cette image reflétée à travers les petits morceaux sauvegardés. La volonté, la conscience et le désir perpétuel de l'écrivain algérien sont ces morceaux là. L'ironie et le recours à des aspects camouflant la visée de l'auteur sont les brisures dont l'écrivain s'est servi pour exprimer avec un « je » ou un « nous » renvoyant à lui-même ou à ses compatriotes, une blessure profonde due à des coups successifs et violents de la part du colonisateur.

Le romancier ou l'essayiste, le poète ou le dramaturge, ont voulu, chacun à sa manière, exprimer le dégoût d'un peuple affrontant un occupant insatiable d'entraver le parcours d'une existence algérienne. L'aspect de l'enfance comme d'autres, est les débris du miroir qui ont pu retenir pour les générations qui viennent, quelques pauses de tout un cliché, où l'image de l'algérien soumis et dominé se présente tel un épisode de toute une série.

### III. L'IMAGE DE L'ENFANCE

#### 1. Jean Amrouche dans « *Etoile secrète* »

##### 1.1. Jean Amrouche

Jean El Mouhoub Amrouche à qui on a attribué le nom de « Précurseur de la littérature algérienne d'expression française », est né le 07 février 1906 à Ighlil Ali, un petit village dans la vallée de la Soummam. Il est le troisième enfant d'une famille qui en comptera huit. Ses parents, convertis au catholicisme, émigrèrent en Tunisie où le père trouva un emploi dans les chemins de fer.

Après des études secondaires au collège Allaoui à Tunis, il est reçu à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Claud. Il devient instituteur à Sousse, Bône, ensuite à Tunis. Dès 1930, il commence à publier des poèmes et se fait connaître par les conférences. En 1943, il est au ministère de l'Information à Alger. Fondateur en 1944 de la revue "*L'Arche*", publiée sous le patronage d'André Gide. En 1958, il est rédacteur en chef du journal parlé à la radiodiffusion française tout en animant une émission hebdomadaire. Il se veut lien vivant entre le Front de Libération Nationale et la France. Sa double appartenance lui vaut de servir d'intermédiaire entre les protagonistes du conflit notamment entre de Gaulle et Ferhat Abbès, leader du Gouvernement Provisoire de la République Algérienne.

En 1959, il revendique son appartenance à l'Algérie. Cette prise de position lui a coûté la destitution de ses fonctions à la Radiodiffusion française. Il meurt le 16 Avril 1962. El Mouhoub Amrouche reste un poète doué qui a su exprimer ses préoccupations et celles de son époque à travers une œuvre qui s'étend de 1934 à 1962.



Son premier recueil s'intitule « *Cendres* », édité à Tunis en 1934 aux éditions de Mirages. « *Etoile secrète* » est le deuxième recueil de poèmes édité en 1937 chez le même éditeur. En 1939, apparaissent « *Chants berbères de Kabylie* » aux éditions Monomotopa, à Tunis. « *L'Eternel Jugurtha* » est un essai paru in *L'Arche* n°3, au mois de février 1946<sup>(1)</sup>.

---

1- Toute information concernant la biographie ou la bibliographie de Jean Amrouche a été puisée dans l'ouvrage précédemment cité de Cheurfi Achour.

## 1.2. L'enfance dans « *Etoile Secrète* »

« Sur le plan littéraire, peu d'algériens écrivant en français ont jusqu'à nos jours atteint les qualités lyriques, de fluidité et de profondeur, de J. Amrouche », déclare Jean Déjeux <sup>(1)</sup>. Cette fluidité et cette profondeur ont généré une « *Etoile Secrète* », où « le goût du beau langage, du drapé, de l'éloquence digne des rhéteurs anciens »<sup>(2)</sup> sont fort existants.

« *Etoile Secrète* » est un recueil de poèmes qui comprend quatre parties : « *Enfance de l'Absent* », « *Journal de l'Absent* », « *Le Livre de l'Ange* » et « *Le Livre de l'Etoile* ». « *L'Enfance de l'Absent* » est la première partie ouvrant le recueil sur « l'ivresse des rêveries de l'absent, sur son accès naturel au divin, indistinct et du charme nimbant le règne de la mère et de la terre maternelle »<sup>(3)</sup>. La deuxième partie est « liée thématiquement avec « *Cendres* » avec une reprise du thème de la stérilité, la sécheresse intérieure, d'autant plus brillant, de la nostalgie de l'enfance et de sa pureté tranquille »<sup>(4)</sup>.

« *Le Livre de l'Ange* » est une troisième partie qui annonce à travers la voix du poète exilé « le retour aux sources et aux sèves, l'accord retrouvé avec les marées rythmiques du monde où s'abreuvent les racines, le bain de vie dans l'océan nocturne de la matrice universelle »<sup>(5)</sup>. Le poète apparaît à travers les lettres constituant cette partie du recueil, « se débattre contre l'ange, qui dévoile l'exil et l'étrangeté subis dans un malaise à demi conscient, et qui doivent être acceptés comme lois du destin de l'homme »<sup>(6)</sup>.

---

1- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 60

2- Ibid, p. 60

3- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit*, p. 138

4- Ibid, p. 139

5- Ibid, p. 139

6- Ibid, p. 139

Quant au « *Livre de l'Etoile* », dernière partie du recueil, ses paroles peuvent se lire selon deux registres : « Le poète s'oublie pour mériter d'être la voix des hommes, particulièrement de ses frères en exil, et le catholique trouve apaisement à son exil terrestre parce qu'il le transcende en exil métaphysique, à sa nostalgie de l'enfance parce qu'il y trouve un vieux rêve universel de Paradis perdu et de l'unité originelle »<sup>(1)</sup>.

Cette œuvre de Amrouche est « une quête obsessionnelle du Paradis perdu, des sources vives de l'enfance, de l'ancêtre, de la pureté prénatale »<sup>(2)</sup>. Cette quête est présentée sous forme d'une recherche de l'enfance exprimée au niveau de la première partie, et d'un sentiment de déchirement qu'éveille une quête d'identité tout en revenant à l'enfance à travers une nostalgie exprimée dans la deuxième partie du recueil.

Si l'enfance est présente dans « *L'enfance de l'Absent* » et « *Journal de l'Absent* », elle ne sera pas à exclure des deux parties restantes. Puisqu'il s'agit d'une contestation de l'identité, le poète finit par contester lui-même sa propre identité, tout en recherchant son enfance qui pourrait lui révéler ses origines, « je ne suis qu'un enfant perdu parmi les hommes, enfants perdus qui ont perdu leur enfance »<sup>(3)</sup>.

Le recours de Amrouche à l'enfance, lui a permis d'aller plus loin pour dire que « l'esprit d'enfance n'est pas l'infantilisme de la pensée ou de la sensibilité. Tout au contraire, on ne saurait le séparer de la vertu de lucidité virile. Il est le caractère fondamental d'un type supérieur d'humanité »<sup>(4)</sup>.

---

1- ARNAUD J. : Ibid, p. 140

2- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 60

3- *Etoile Secrète*, p. 134. Citée par ARNAUD J dans l'ouvrage précédemment cité, T. 1

4- Ibid, p. 134

### 1.3. L'image de l'enfance dans « *Etoile Secrète* »

Elevé dans le christianisme et passant ses vacances d'enfant au village chrétien d'Ighlil Ali « où il servait la messe chez les Pères Blancs »<sup>(1)</sup>, Jean Amrouche « vient au monde avec le stigmate du péché originel »<sup>(2)</sup>. Etre à la fois Kabyle et chrétien, génère une certaine incompatibilité si ce n'est une disparité. Le Kabyle appartient à une communauté ethnique plus anciennement enracinée que l'arabe. Quant au chrétien qui vit parmi les berbères, il ne peut que mener une vie en porte-à-faux. Amrouche, le kabyle chrétien, assume cette situation qui lui a entraîné retranchement et suspicion.

«*Etoile Secrète*», dont le sens peut être révélé en quelques phrases, « (Amrouche) y compte la figure platonicienne de l'Absent qui s'épuise dans la quête alchimique de l'Or spirituel, et dont la demeure dernière ne peut être que dans la terre des ancêtres »<sup>(3)</sup>, reflète ce que l'auteur de « *Cendres* », a vécu. Une recherche des origines et de la terre des ancêtres peut se confirmer tout au long du recueil. Une quête perpétuelle est menée par une personne déracinée, meurtrie par un double exil, l'éloignement de son pays et des siens et la différence religieuse et culturelle qui le sépare de son peuple sans le faire accepter vraiment par l'autre.

Ecrivain talentueux, Amrouche a su exprimer son aliénation tout en adoptant un aspect qui lui a permis de puiser dans les faits et de mettre sa main sur la blessure, celui-là est l'enfance considérée comme « un thème qui domine le recueil »<sup>(4)</sup>. L'auteur de « *Etoile Secrète* » ne veut pas faire remonter ses souvenirs d'enfance comme le cas d'autres écrivains algériens ou méghrèbins ayant abordé

---

1- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 61

2- ARNAUD J. : T.1, *Op. Cit*, p. 136

3- Ibid, p. 137

4- Ibid, p. 138

ce thème, il veut « retrouver une impression d'innocence, de transparence du monde, dont l'adulte, voué aux comédies sociales, garde la nostalgie »<sup>(1)</sup>.

Cela nous permet de dire que si le poète retrouverait en lui, l'esprit de l'enfance, il retrouvait « un pays innocent », ou ce que certains écrivains maghrébins appellent le «Paradis perdu » qui se confond avec le « pays perdu ». Pour Amrouche, la perte de l'enfance n'est qu'une perte d'un pays innocent et les retrouvailles pour lui ne sont que la co-existence, même « mémorielle » d'une enfance et d'un pays innocents.

« *Enfance de l'Absent* » reflète un esprit d'enfance d'un absent qui n'est pas le poète, mais « (celui) qu'il s'efforce de devenir en maîtrisant sa solitude d'exilé »<sup>(2)</sup>. « *Le Journal de l'Absent* », marqué à son tour par la présence brillante de l'enfance, évoque la nostalgie envers cet âge privilégié. Une crise d'identité d'un homme qui se sent étranger à lui-même et à ses paroles, est exprimée dans cette nostalgie.

Le poète s'enfonce au niveau de cette partie du recueil à la recherche du pays perdu. Une plongée qui n'est que celle effectuée au profond de lui-même, lui permet d'estomper « la douleur perpétuelle de l'exil »<sup>(3)</sup>. Cette plongée est soumise à une loi sur laquelle Amrouche nous apporte cet éclaircissement : « Non pas plonger en soi pour se retrouver soi-même, mais se perdre en soi-même pour y retrouver l'univers, en filigrane sur la transparence de l'âme, l'image noyée du Premier Homme »<sup>(4)</sup>.

---

1- ARNAUD J. : Ibid, p. 138

2- Ibid, p. 139

3- Ibid, p. 139

4- Ibid, p. 140

Cette recherche d'une enfance naïve et innocente, cette plongée au profond de soi-même à la recherche des origines, n'est en réalité qu'une expression d'un malaise senti par une personne vivant un déchirement existentiel. « Toute la quête du poète sera donc quête de « l'orient secret de son sang », quête de l'origine »<sup>(1)</sup>.

Bilingue, de culture française, d'origine Kabyle, de parents catholiques, intermédiaire de l'action d'assimilation, il déclare en 1959, une prise de position politique qui lui a coûté le rejet des bras de sa berceuse « la France », sans qu'il soit chaleureusement accueilli par les siens.

Nous pouvons porter une remarque sur l'aspect de l'enfance introduit dans « *Etoile Secrète* ». Il s'agit d'une divulgation d'un déracinement, d'une aliénation, d'un rejet et d'un déchirement vécus par Amrouche. Ainsi, cette image converge vers celle exposée par Albert Memmi dans « *La statue de Sel* ». Si chacune des deux enfances reflétées a ses propres circonstances, elles ont des données qui se rapprochent et une fatalité identique qui a marqué le sort de Amrouche aussi bien que celui de Memmi. Etre tous les deux rejetés par les uns et par les autres.

Ainsi nous pouvons conclure que l'enfance dans « *Etoile Secrète* », révèle une image qui se distancie de la faim, de la misère, des conditions de vie, de la cruauté du colonisateur peintes par les autres écrivains. C'est une image exprimant un mal autre, celui d'une enfance aliénée, déchirée et déracinée.

---

1- DEJEUX J. : 1979, *Op. Cit*, p. 61

## 2. Mohamed Dib dans « *La Grande Maison* »

### 2.1. Mohamed Dib

Le poète, nouvelliste, romancier et conteur, Mohamed Dib est né le 21 juillet 1920 à Tlemcen, dans une famille bourgeoise ruinée. Il a fait ses études primaires et secondaires à Tlemcen. Passe une année au lycée d'Oujda avant d'entrer à l'Ecole Normale Supérieure d'Oran d'où il sortira sans diplôme. Dib a exercé plusieurs métiers : instituteur, comptable, fabricant de tapis et journaliste à « Alger Républicain ».

L'écrivain Tlemcenien est connu par sa production littéraire féconde et variée. Son premier roman intitulé « *La Grande Maison* », paru en 1952 aux éditions du Seuil, est le premier pas d'un parcours de dix sept romans, deux recueils de nouvelles « *Le Café* » et « *Le Talisman* », sept recueils de poèmes, sans compter les contes pour enfants, les pièces de théâtre et autres. « *La Grande Maison* » est le premier livre d'une trilogie intitulée « *L'Algérie* » dont les autres livres sont « *L'Incendie* », paru en 1954 et « *Le Métier à Tisser* » en 1957, aux éditions du Seuil.

Après cette trilogie, Dib a publié « *Un été africain* » en 1959. L'année de l'indépendance a vécu la publication de son roman « *Qui se souvient de la mer* ». Deux ans plus tard, « *Cours sur la rive sauvage* » fait son apparition. « *La Danse du Roi* » est publié en 1968 suivi deux ans plus tard, de « *Dieu en Barbarie* ». En 1973, il publie « *Le Maître de chasse* ». En 1977, « *Habel* » paraît comme les romans précédents, aux éditions du Seuil.

La trilogie dite « *Nordique* », publiée aux éditions Sindbad, est composée des « *Terrasses d'Or sol* » paru en 1985, « *Le Sommeil d'Eve* », en 1989 et « *Neiges de marbres* » en 1990. Aux éditions Albin Michel paraissent ; « *L'Infante Maure* » en 1994, « *La Nuit sauvage* » en 1995, « *Si diable veut* » en 1998 et « *Comme le bourdonnement d'une abeille* » en 2001.<sup>(1)</sup>

---

1- Toute information concernant la biographie ou la bibliographie de Dib a été puisée dans l'ouvrage précédemment cité de Cheurfi Achour.



## 2.2. L'enfance dans « *La Grande Maison* »

Omar, le personnage principal du roman, vit avec sa mère ainsi que ses deux sœurs et sa grand-mère impotente, à Dar-Sbitar, vaste demeure avec patio central, où s'entassent plusieurs familles.

Cet enfant, poursuivant des cours préparatoires, les rançonne quotidiennement et passe le clair de son temps dans la rue comme tous les enfants aux « membres d'araignées, aux yeux allumés de fièvre » <sup>(1)</sup> dont regorge Tlemcen. L'intrusion de la police à Dar Sbitar, à la recherche de Hamid Saraj, un homme cultivé et respecté de tous, est rapportée comme l'une des journées exceptionnelles vécues dans cette demeure car ce qui est préoccupant, c'est trouver de la nourriture pour apaiser la faim.

La famille d'Aïni, la mère d'Omar, et la tension qui monte à l'heure de chaque repas, maigre soupe sans pain dans la plupart du temps, est décrite sous forme d'un tableau évoquant la vie quotidienne dans cet ancien hôpital où les disputes entre les habitants viennent aggraver l'existence.

Omar, l'enfant âgé de dix ans, observe tout et peut même comprendre ce qui se passe autour de lui. La façon avec laquelle Aïni traite sa mère, affole Omar et l'emplit de haine pour sa mère. S'il n'arrive pas à comprendre qu'Aïni réagit ainsi car elle voit en sa mère sa propre vieillesse et sa propre mort, il est conscient qu'Aïni le fait à contre cœur. C'est les circonstances et le fardeau qu'Aïni n'arrive plus à supporter qui ont fait la dureté de cette femme.

---

1- DIB M. : *La Grande Maison*, Ed. Seuil, Paris, (2<sup>e</sup>. éd), 1952, p. 17

« *La Grande Maison* » est un monde de femmes. Les hommes partent dès le matin et ne rentrent que la nuit. Omar relie les deux mondes à sa guise. D'une part, il se mêle aux hommes, écoute les commentaires sur la déclaration de guerre et assiste à des réunions politiques. D'autre part, il assiste aux querelles des femmes et à leurs discussions.

La faim est tellement présente dans le roman qu'elle semble parfois tout occulter. Elle s'empare des esprits : « C'était la brume de la faim. Si on se laisse prendre par cette brume, il arrive un moment où l'on ne peut plus s'arracher à elle »<sup>(1)</sup>. Aïni s'ingénie à tromper la faim de ses enfants, mais ce n'est pas toujours possible. Autour d'elle, les voisins ne sont que ses doublets. Tout le monde vit la faim, lutte pour survivre mais personne ne peut s'en arracher.

L'enfant Omar est quasi-présent dans tous les épisodes du roman. Ce choix d'un personnage observateur enfant n'est pas fortuit, Dib avait une visée à atteindre et que nous expliquerons ultérieurement.

L'enfance domine le roman, sans en faire une autobiographie : « Le héros choisi par Dib dans « *La Grande Maison* » est un enfant. Or, ce roman n'est pas autobiographique »<sup>(2)</sup>. L'école, où Omar, quand il refuse de voler, il rançonne les élèves plus riches qui ne partagent pas : « Un peu de ce que tu manges », est révélatrice d'une enfance dont la faim a fait proie.

L'enfance est fort présente dans les révoltes d'Omar contre sa mère, ses fugues de l'école, les temps qu'il passe dans la rue, cependant elle est aussi présente au début du roman, lors d'un cours donné par le maître Hassan, durant

---

1- DIB M. : Ibid, p. 160

2- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit.*, p. 166

lequel il fait échapper la déclaration suivante : « La France n'est pas la mère patrie »<sup>(1)</sup>.

Un enfant en état de prise de conscience qui se réalise, au fur et à mesure de l'évolution de son observation quant à l'existence à Dar Sbitar et à Tlemcen qui n'est que typiquement celle de toute l'Algérie.

---

1- DIB M.: *Op. Cit*, p. 20

### 2.3. L'image de l'enfance dans « *La Grande Maison* »

L'enfance maghrébine, immergée dans un monde féminin et souvent fermé aux hommes <sup>(1)</sup>, est plongée à travers « *La Grande Maison* » dans une misère qui anéantit les autres thèmes existants : « Dib aurait voulu que les critiques trouvassent dans son premier livre (*La Grande Maison*) l'écho de tous ces problèmes, mais à l'unanimité, ils ont vu un livre sur la faim » <sup>(2)</sup>.

Certes, Dib a peint sous le témoignage d'une enfance, une société algérienne durant l'avant-guerre, avec toutes les données qui déshumanisent l'être algérien qui ne cherche qu'à avoir de quoi se nourrir pour ne pas mourir d'une faim, devenue un fantôme et une menace à la vie humaine, mais il a pu à travers l'enfance d'Omar, donner d'autres images, d'autres révélations sur tout ce qui a été observé et saisi par cet enfant.

En effet, une scène vécue en classe avec le maître Hassan lui a permis de comprendre l'absurdité de ces rédactions préfabriquées dans lesquelles on demande aux élèves à l'aide des morceaux choisis de parler de veillées au coin du feu, d'arbres et des cadeaux de Noël. Il s'agit d'une aliénation, au cœur de laquelle, Omar prend conscience de la situation conflictuelle où se débat le peuple algérien. Cette prise de conscience est nourrie. L'enfant acquiert une maturité politique grâce à Hamid Saraj.

Omar, personne d'observateur et de témoin, est un relais grâce auquel un milieu est peint du point de vue de l'enfance. Celle-ci ne rime pas avec innocence, mais plutôt conscience et parfois prescience des mystères de la vie : « Il

---

1- C'est une affirmation soutenue par plusieurs écrivains maghrébins et français entre autres Kateb Yacine et Charles Bonn

2- DEJEUX J. : 1970, *Op. Cit.*, p. 118

n'acceptait pas l'existence telle qu'elle s'offrait. Il en attend autre chose que (...) cette catastrophe qu'il devinait »<sup>(1)</sup>.

Les disputes continues à Dar Sbitar n'ont pas échappé à l'esprit de l'enfant. La communication entre les habitants semble être condamnée à l'échange violent, à une expression mutilée. Les relations humaines y sont frappées d'étrangeté et de monstruosité : « Dar Sbitar vivait à l'aveuglette d'une vie fouettée par la rage et la peur »<sup>(2)</sup>, d'insultes en injures, de querelles en vitupérations, le psychodrame y est permanent.

«*La Grande Maison* » et sous le regard d'un enfant, nous fournit une prise de position anticoloniale sur laquelle s'ouvre le roman. Hassan qui dénonce le mensonge de la France, « mère patrie », n'est en réalité que Dib voulant dénoncer la présence coloniale. L'évocation de cette scène a permis aux critiques de juger cette œuvre « d'engagée »<sup>(3)</sup>. A cet engagement de Dib, viennent s'ajouter ses tendances idéologiques. Né parmi les pauvres, c'est aux pauvres qu'il s'adresse et c'est qu'il s'approprie et ressent les souffrances de ses personnages.

Le premier roman de la trilogie « Algérie », dans lequel une série de comparaisons et de métaphores suggère un univers souterrain de l'enfermement, de l'animalité et de déshumanisation, est dominé par l'aspect de l'enfance qui était pour l'auteur un choix. Dib, en choisissant le personnage d'enfant pour plaider la cause du colonisé, de sa misère, de sa faim, tenait bien à dire que l'enfance d'Omar n'est que des forces neuves, encore intactes et un esprit sain. Ce qui signifie que « la vie n'était pas jouée »<sup>(4)</sup>, autrement dit, cette enfance peut renverser les rôles et permuter les situations, une fois arrivée à l'âge adulte et c'est avec ses instincts de libération et de révolte qu'elle peut triompher.

---

1- DIB M. : *Op. Cit* , p. 162

2- Ibid, p. 152

3- DEJEUX J. : 1970, *Op. Cit* , p. 119

4- Ibid, p. 120

Enfance confuse est celle d'Omar qui a la sensation d'avoir grandi, et de comprendre ce qu'est d'être un homme. L'enfance dans «*La Grande Maison* », nous livre une image complexe, ce n'est pas seulement l'évocation de la vie quotidienne à Dar Sbitar avec sa misère, sa faim et ses conditions maudites mais c'est aussi, l'aliénation, la réalisation que le vécu algérien doit changer et la prise de conscience politique.

Ce roman de Dib est le théâtre de consciences naissantes qui s'arrachent à la torpeur. Il est aussi le reflet d'une dépossession des êtres par le heurt de deux systèmes de référence, l'un dominant, renvoie à un ailleurs et aliène la réalité, l'autre dominé et dégradé, ne parvient même pas à épargner la vie à des enfants innocents. Dib a rassemblé dans «*La Grande Maison* », des enfances qui déversent dans le même cours du fleuve desséché par la cruauté d'un colonisateur qui s'est ingénié à utiliser tous les moyens adéquats pour faire de l'algérien un être impotent.

**DEUXIEME PARTIE**

**ETUDE ANALYTIQUE DE L'ENFANCE DANS  
" *LE FILS DU PAUVRE* "**

## **PREMIER CHAPITRE**

### **MOULOU D FERAOUN ET L'OEUVRE**



## I. MOULOUD FERAOUN, L'HOMME

### 1. Les origines

« Je suis un enfant d'Ighlil N'Zeman (Tizi Hibel). Il faut bien tenir à son pays, être fier de son origine, ne pas se renier »<sup>(1)</sup>, c'est ce que disait Amer des « *Chemins qui montent* ». ce sont en réalité, des paroles que la plume de Mouloud Feraoun a laissées échapper durant les années sombres de la colonisation, pour exprimer un maintien d'une origine et une fierté d'appartenance à des montagnes qui ont pu longtemps résister à l'expansion de la colonisation française.

La veille de la première guerre mondiale et les quatre jours qui précèdent la signature des accords d'Evian, sont deux repères de temps qui témoignent dans un ordre chronologique, de la naissance et de la mort de Mouloud Feraoun, l'une des grandes figures de la littérature algérienne d'expression française.

Né le huit mars 1913 à Tizi Hibel (commune mixte de Fort National), dans la région de Béni Douala, à vingt kilomètres du sud-est de Tizi Ouzou<sup>(2)</sup>, Mouloud Feraoun, de son vrai nom Aït Chaâbane<sup>(3)</sup>, est issu d'une famille de paysans. Son père, connu par trois dates de naissance (1871, 1873 et 1876) et son voyage à pied, de Tizi Hibel à Tunis<sup>(4)</sup>, a dû se rendre aux évidences et suivre bon nombre de ses concitoyens en métropole pour travailler sur les chantiers, dans les mines et les usines. Avec Fatma la mère, le père de Feraoun a eu huit enfants mais il n'en a gardé que cinq, trois filles et deux garçons. Mouloud Feraoun a deux sœurs aînées, une cadette et son collègue de frère « Idir », le dernier de la famille<sup>(5)</sup>.

1- FERAOUN M. : *Les Chemins qui montent*, Ed. Seuil, Paris, 1976, p. 103

2- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 165

3- Après la dernière grande insurrection de Kabylie, on envoya des officiers des affaires indigènes pour établir les listes d'état civil afin de mieux contrôler la population. Ces officiers savaient l'arabe et non le berbère. Ils tournèrent la difficulté en octroyant des patronymes. Tous ceux de la kharouba des Aït Chaâbane furent voués à la lettre F. Mais à Tizi Hibel le nom de Feraoun n'est employé par personne.(...) FERAOUN M , *Lettres à ses amis*, Ed. Seuil, Paris, 2<sup>e</sup> .éd, 1969, pp. 89-90

4- NACIB Y. : *Mouloud Feraoun*, série *Classiques du monde*, Ed. SNED/Nathan, France, 1982, p. 24

5- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 165

Dans cette famille modeste, l'originaire Kabyle, « fier de sa race et de ses origines »<sup>(1)</sup>, fait son apprentissage d'homme très tôt grâce au rude contact avec la vie qui lui est imposée. D'abord, il était obligé de se tailler une place parmi les jeunes de son âge, mais surtout, il lui fallait travailler de bonne heure pour combler en partie le vide laissé par son père qui a pris le chemin vers la France.

Entre le travail et les études, Mouloud Feraoun a réussi, après un long trajet, à réaliser le rêve de sa vie « Devenir instituteur »<sup>(2)</sup>, un statut acquis en 1935, une année durant laquelle, il épouse sa cousine Dahbia et en aura sept enfants, dont deux fils Ali et Mokrane<sup>(3)</sup>.

## 2. Les études

Mouloud Feraoun avait un objectif raisonnable par rapport à la période et aux circonstances de sa scolarisation, réussir au certificat d'études. Mais le destin a voulu faire de ce montagnard, un instituteur près de la terre que les siens ont bénie pour obtenir d'elle de quoi survivre. L'itinéraire, long et plein d'obstacles, a exigé de Feraoun une grande endurance et une volonté de fer.

A l'âge de sept ans, il fréquente, en classe d'initiation, l'école de Taourirt-Moussa, petit village situé à deux kilomètres de son village natal qui n'avait pas encore son propre école<sup>(4)</sup>. Après de bons débuts scolaires, soldés par la réussite au certificat d'études qui était aussi la limite de l'ambition de la famille, et l'obtention d'une bourse d'enseignement, grâce à l'appui de son maître, Feraoun a pu rejoindre le collège de Tizi-Ouzou, en 1923<sup>(5)</sup>.

---

1- COUPEL E. : *Le Juste Assassiné* ou *L'univers de Mouloud Feraoun*, éditions des écrivains, Paris, 1999, p. 11

2- Ibid, p. 13

3- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 165

4- NACIB Y. : *Op. Cit*, p. 05

5- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 165

Cette réussite, accompagnée de la bourse, ouvrait pour lui un nouvel horizon de rêves et d'ambitions. Mais une prise de conscience des difficultés familiales face à l'instruction, surgit dans les brumes accablantes de cet horizon, le jour où l'académie d'Alger omet de servir la bourse au collège de Tizi-Ouzou, durant deux mois <sup>(1)</sup>. La vocation de Feraoun était néanmoins de poursuivre jusqu'au bout la recherche de la lumière afin d'en éclairer les autres après.

Tout en résidant dans une mission, cet élève Kabyle s'acharne au travail durant ses études au collège de Tizi-Ouzou où il était éblouissant <sup>(2)</sup>. En 1932, et bien qu'il soit un élève d'intelligence moyenne, il réussit au brevet et au concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Alger- Bouzaréah <sup>(3)</sup> où il était un peu moins brillant « à cause de ces diables d'Oranais qui étaient des durs » <sup>(4)</sup>. Il n'a quand même jamais échoué à un examen et se souvient des appréciations de ses maîtres : « élève très consciencieux et très méritant » <sup>(5)</sup>.

La formation qu'il y reçoit, doit le marquer toute sa vie sur les plans idéologique, esthétique et linguistique. C'est là qu'il fait la connaissance d'Emmanuel Roblès. Après trois ans d'études à l'Ecole Normale, Mouloud Feraoun sort instituteur, rêve incomparable par rapport aux ambitions du début du parcours : « Il faut dire que la carrière d'instituteur est considérée dans nos villages comme source de bonheur et qu'il ne faut pas chercher autre chose. Je suis de ceux qui ont atteint leur idéal! » <sup>(6)</sup>.

---

1- NACIB Y. : *Op. Cit*, p. 15

2- COUPEL E. : *Op. Cit*, p. 09

3- NACIB Y. : *Op. Cit*, p. 06

4- FERAOUN M. : 1969, *Op. Cit*, p. 91

5- Ibid, p. 91

6- Ibid, p. 91

### 3. La carrière professionnelle

Une fois le rêve de devenir instituteur est réalisé, Mouloud Feraoun éprouve le désir de diffuser le savoir acquis au gens de son village. S'il vit « au milieu des aveugles », sa visée et de leur éclairer le chemin obscur à cause de l'ignorance dictée par les circonstances de l'époque.

Le jeune instituteur est envoyé sur son désir à Tizi-Hibel<sup>(1)</sup> où il se dépense sans compter au service de la promotion des paysans à qui il veut diffuser les clartés de l'intelligence. Les cours particuliers gratuits auxquels il consacre de longues heures<sup>(2)</sup> étaient le symbole de son acharnement à réaliser son objectif.

De Tizi Ouzou, il ira à Taourirt Aden (Djemaa Saharidj) où il passe la période d'une année<sup>(3)</sup>. Mouloud Feraoun passe toute la période de la Seconde Guerre Mondiale à l'école de Taboudriste à Beni-Douala avant d'exercer, le temps d'une année scolaire, à l'école Aït Abd Elmoumène<sup>(4)</sup>.

De 1946 à 1952, le destin a voulu qu'il soit parmi le corps enseignant de l'école de Taourirt Moussa<sup>(5)</sup>, où il a fait son entrée au monde du savoir. En 1952, Mouloud Feraoun est nommé directeur du cours complémentaire de « Fort-National »<sup>(6)</sup>. Cinq ans plus tard, il quitte cette école à la suite d'une mauvaise affaire qu'il eut avec un fonctionnaire réputé par sa cruauté<sup>(7)</sup>, pour occuper le poste de directeur d'une école en bordure d'Alger, Clos Salembier, tout près d'un bidonville nommé « Cité Nador »<sup>(8)</sup>.

---

1- COUPEL E. : *Op. Cit*, p. 11

2- NACIB Y. : *Op. Cit*, p. 06

3- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 166

4- Ibid, p. 166

5- Ibid, p. 166

6- Ibid, p. 166

7- COUPEL E. : *Op. Cit*, p. 12

8- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 166

Trois ans plus tard, il est sollicité par le service des Centres Socio-Educatifs<sup>(1)</sup> créés sous l'initiative de Germain Tillion à Alger. La nouvelle tâche d'inspecteur social et adjoint du chef du centre a été gâchée le 15 mars 1962, lorsqu'une fusillade fait cracher en longues salves des balles meurtrières sur Mouloud Feraoun et cinq autres (Ali Hammoutène, Salah Ould Aoudia, Max Marchand, Marcel Marchand et Marcel Basset) qui étaient en réunion au siège de la direction des Centres Sociaux<sup>(2)</sup>. Cette victime de la haine des hommes a quitté le monde où son don, ses talents et son activité étaient en pleine expansion.

---

1- Les Centres Socio Educatifs étaient au nombre de cinq cent cinq implantés dans l'Algérois, le Constantinois et l'Oranais et leurs activités limitées d'abord aux domaines de la santé, de l'éducation et de l'assistance sociale, s'étaient transformées petit à petit en un véritable soutien à l'action de libération.

2- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 166

## II. MOULOUD FERAOUN, L'AUTEUR

Parallèlement à ses écrits dont les objectifs sont purement pédagogiques, produits lors de sa carrière professionnelle d'instituteur, directeur et ensuite inspecteur des Centres Socio-Educatifs, Mouloud Feraoun montre ses talents de grand écrivain et peut produire des romans et des essais qui lui ont attribué le nom du « Pionnier de la littérature algérienne d'expression française ».

Durant le printemps de l'année 1939, il commence à écrire son premier roman intitulé « *Fouroulou Menrad* » qui deviendra ce célèbre « *Le Fils du pauvre* »<sup>(1)</sup>. Publié à compte d'auteur dans Les Cahiers du Nouvel humanisme, Le Puy, en 1950, réédité en 1954, à Paris aux éditions du Seuil<sup>(2)</sup>, ce roman relate une enfance et une adolescence dans une famille kabyle, pendant l'entre deux guerres.

Une enfance dure et misérable durant laquelle les obstacles de la vie ne cessent de s'enchaîner devant les yeux d'un enfant optimiste envers son destin. Une prise de conscience prématurée, une volonté de fer et un espoir illimité le font arracher à cette boue où nagent la majorité des enfants de son village. L'enfant endure des maux énormes et peut contourner son destin et réaliser un rêve difficile à réaliser dans des circonstances semblables à celles connues par ce montagnard. L'instruction a fait de lui un instituteur ayant encore plus d'ambitions, devenir écrivain.

---

1- CHEURFI A : Ibid, p. 166

2- Ibid, p. 166

Le pas le plus difficile dans le parcours littéraire est franchi, lorsque Mouloud Feraoun a rédigé « *Le Fils du pauvre* » et obtient ainsi, le Grand Prix Littéraire de la ville d'Alger<sup>(1)</sup>. Feraoun se fraie ainsi son chemin dans la littérature et produit « *La Terre et le Sang* », un nouveau roman de deux cent trente trois pages, paru aux éditions du Seuil en 1953, long de vingt sept chapitres<sup>(2)</sup>. Ce roman dont l'écrivain termine la rédaction en 1951, l'année même où il commence sa correspondance avec Albert Camus<sup>(3)</sup>, traite l'histoire d'Amer Ou Kaci et de « Madame », l'épouse française qui le suit pour vivre dans son village natal Ighil-Nezman.

Ce produit littéraire est sans contexte « le plus représentatif d'une société traditionnelle »<sup>(4)</sup>. Le personnage principal du roman revient chez lui après une longue absence au cours de laquelle ses parents ont vendu leur terre pour survivre. Le revenant au pays natal, accusé de fautes touchant à l'honneur, considérées comme graves dans la société kabyle, doit mourir et le destin fut accompli. Un destin tragique et aussi mystérieux que la terre qui a interpellé Amer, en soulevant en lui une nostalgie inexplicable qui le fait quitter la France pour répondre à cet appel, afin qu'elle témoigne de l'écoulement de son sang.

La terre connotant la mère, l'identité, l'histoire et la mémoire, assiste à la mort de l'une de ses parties, l'un de ses enfants dont le cœur est déchiqueté par la souffrance de l'éloignement. Il revient vers sa terre avec l'espoir de se jeter dans ses bras. Elle l'accueille chaleureusement mais au lieu de le serrer tendrement, elle l'a étouffé. La terre, considérée comme une mère, peut en vouloir son enfant de l'avoir abandonnée.

---

1- CHEURFI A : *Ibid*, p. 166

2- ELBAZ R et MATHIEU-JOB M. : *Mouloud Feraoun ou L'émergence d'une littérature*, Ed. Karthala, France, 2001, p. 07

3- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 166

4- COUPEL E. : *Op. Cit*, p. 18

Il a fallu ensuite à Feraoun gravir « *Les Chemins qui montent* » pour entamer la réalisation de son projet d'écriture d'une chronique, allant de 1910 à 1950. il en a parlé à Paul Flamand<sup>(1)</sup>, en lui expliquant que « *La Terre et le Sang* » couvre les vingt premières années et que c'est avec « *Les Chemins qui montent* » paru en 1957, aux éditions du Seuil, à Paris, en deux cent vingt deux pages<sup>(2)</sup>, qu'il entame les années 1930.

Un aspect prépondérant domine « *Les Chemins qui montent* ». Il est aussi présent dans « *La Terre et le Sang* », c'est le concept d'assimilation. L'auteur expose des cas de déchirement dans chacun de ses deux romans. Une française qui n'arrive pas à s'intégrer à la vie des algériens. Marie, la femme d'Amer dans « *La Terre et le Sang* » demeure l'éternelle étrangère à la société kabyle, Dahbia et Amer ou Amer déchirés entre deux civilisations différentes dans « *Les Chemins qui montent* ».

La souffrance de Marie et par la suite, de son fils auxquelles s'ajoute celle de Dehbia, due aux conséquences de sa conversion au christianisme, ne sont aux yeux de Feraoun que des formes d'assimilation « Contradictoires de nature »<sup>(3)</sup>. Amer, le fils d'une ressortissante française et d'un montagnard kabyle, n'est que la forme hybride qu'a donnée le croisement de deux civilisations avec toutes ses différences de cultures, de religions et de traditions. Un constat amer que Feraoun a révélé à travers des « *Chemins qui montent* » vers une impossibilité d'assimilation et implicitement vers un divorce entre l'Algérie colonisée et la France pays colonisateur.

---

1- FERAOUN M : 1969, *Op. Cit*, p. 55

2- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 166

3- ELBAZ R et MATHIEU-JOB M. : *Op. Cit*, p. 47



C'est avec l'ardeur et la passion d'un pèlerin que l'auteur de « *La Terre et le Sang* » sillonne la Kabylie à travers « *Jours de Kabylie* », publié aux éditions Braconnier, à Alger, en 1954<sup>(1)</sup> pour nous livrer des images vivantes et des scènes de la vie courante de la Kabylie traditionnelle.

Les cent trente neuf pages de la première parution de cet essai, combinant plusieurs genres (le récit, le témoignage, le propos socio-anthropologique), deviennent cent quarante quatre, dans la deuxième édition, après l'intégration du travail du peintre dessinateur Charles Brouty<sup>(2)</sup> et donnent lieu à une savoureuse évocation de la Kabylie dans laquelle la vision de l'écrivain et celle de l'illustrateur se complètent.

L'amalgame de deux visions, artistique et littéraire, donne à cet essai toute sa saveur qui s'amplifie avec l'hétérogénéité marquant les séquences de l'ensemble des récits. Ces derniers qui n'ont pas l'air d'avoir de liens, les uns avec les autres, tissent progressivement un réseau de relations et constituent une suite cohérente de récits visant à baliser l'espace kabyle grâce à une superposition de l'espace géographique, social et culturel, de ses types humains et de sa temporalité.

Le village, la Djemaa, le marché et la fontaine sont des lieux clés auxquels correspondent des humains catégorisés comme le chérif, les tamens, les fellahs, les jeunes filles, selon une temporalité propre à ces lieux : saisons des figues, fêtes ou sacrifices religieux. En évoquant l'espace kabyle, ses paysages et ses habitants, Feraoun révèle un amour, un attachement et une tendresse sensible et pudique envers les siens, envers ses origines, sa terre, son sang et son appartenance.

---

1- ELBAZ R et MATHIEU-JOB M. : Ibid, p. 45

2- FERAOUN M. : *Jours de Kabylie*, Ed. Points, Paris, 2003, Préface.

Si Mohand, le grand poète de Djurdjura n'échappe pas à la pensée de Feraoun. Etant l'un des siens, il fait l'objet, le penchant et le thème d'une production littéraire parue sous le titre de « *Poèmes de Si Mohand* », éditée en 1960 aux éditions de Minuit, à Paris, en cent onze pages<sup>(1)</sup>.

Bien qu'elle soit une volonté de faire connaître un poète de son terroir, elle est plutôt une production qui vise à « activer l'espace mémoriel de toute une culture »<sup>(2)</sup>. Si Mohand, poète errant, n'a pas laissé de textes établis. Ce qui fait que son œuvre est éparpillée dans une multiplicité de variantes : « Il n'existe aucun écrit, aucune note laissée par Si Mohand ou par l'un de ses fidèles (...) Et les sonnets calqués sur ceux de Si Mohand durent se multiplier à l'infini »<sup>(3)</sup>.

L'œuvre de Si Mohand demeure orale et donc génératrice d'un procès de production indéterminée jusqu'au jour où Feraoun peut anéantir l'aspect oral en rassemblant des poèmes de Si Mohand, de différentes sources et pouvant ainsi les immortaliser sans pouvoir déterminer cette production poétique qui refuse à se laisser fixer dans un moule quelconque. Un refus du à une multiplicité de structures générée par l'oralité des poèmes qui n'est en réalité que le résultat de l'errance du poète. Feraoun a voulu transmettre à travers cette œuvre, le désir de Si Mohand de refléter l'âme kabyle à une époque donnée et dans des circonstances bien déterminées<sup>(4)</sup>.

Le Pionnier de la littérature algérienne d'expression française rejoint Si Mohand dans sa réflexion. Dans « *Le Journal 1955-1962* », édité après sa mort par le Seuil, en 1962, en trois cent cinquante pages<sup>(5)</sup>, Feraoun veut refléter l'âme d'un pays et le désarroi d'un peuple à qui on a certes arraché la terre, mais le courage de lutter pour la récupérer demeure présent.

---

1- NACIB Y. : *Op. Cit*, p.34

2- ELBAZ R et MATHIEU-JOB M. : *Op. Cit*, p. 145

3- FERAOUN M. : *Poèmes de Si Mohand*, Ed. Minuit, Paris, 1960, p. 15

4- COUPEL E. : *Op. Cit*, p. 22

5- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 166

Ce « *Journal* », « considéré comme un sous-genre de l'autobiographie se rapprochant assez par certains aspects du genre de la chronique et s'inclinant vers l'essai par la présence des contacts atemporels sur le comportement humain, établis par l'auteur » <sup>(1)</sup>, rend compte de la guerre de libération, vue principalement en Grande Kabylie.

Si l'auteur du « *Journal* » rend compte des événements ainsi que de tout le climat psychologique ambiant qui les éclaire, il n'hésitera pas à adopter le point de vue des français mais par un esprit d'équité et de clairvoyance, sans oublier que c'est un kabyle : « Je sais que je suis menacé tout comme les miens. Et tout comme les miens je me battrais pour me défendre » <sup>(2)</sup>.

Une contradiction, due à l'évolution accélérée des événements de la révolution, surgit des écrits constituant « *Le Journal* ». Ce qui prouve, d'un côté, l'état cru de ce produit, protégé de toute falsification, d'un autre, la situation inconfortable de l'écrivain partagé entre les valeurs de justice, de liberté et de démocratie qualifiant la France, apprises à l'École Normale et son désir de dénoncer le vrai visage de ce pays colonisateur. Se trouvant entre le marteau et l'enclume, Feraoun est soupçonné d'appartenir au Front de Libération Nationale <sup>(3)</sup>, ce qui lui coûte la vie.

Le destin qui a voulu que « Feraoun meurt en pleine maturité de l'écrivain » <sup>(4)</sup>, a estimé qu'il n'assiste pas à la parution du reste de ses écrits ou à l'achèvement de ceux qu'il a entamés. « *Lettres à ses amis* » écrites durant la période de 1949 à 1962, avec un nombre de cent vingt sept, sont rassemblées par

---

1- ELBAZ R et MATHIEU-JOB M. : *Op. Cit*, p. 104

2- FERAOUN M. : *Journal (1954-1962)*, Ed. Seuil, Paris, 1962, pp. 79-80

3- COUPEL E. : *Op. Cit*, p. 12

4- Ibid, p. 12

Emmanuel Roblès, l'ami de Feraoun et déposées aux éditions du Seuil pour qu'elles soient publiées en 1968, en deux cent sept pages<sup>(1)</sup>.

Une deuxième édition a paru en 1969 avec les quatre dernières lettres destinées à Albert Camus, confiées par madame Albert Camus<sup>(2)</sup>. De l'ensemble de ses lettres se dégage l'admirable figure d'un homme fraternel et bon, à la fois épris de justice et ennemi de la violence.

L'humour, l'émotion, l'ironie ne manquent pas dans ces pages qui nous restituent un Mouloud Feraoun vivant, avec son scepticisme amusé, son indulgence pour les êtres, son inépuisable générosité. Mais ces lettres nous apportent davantage qu'un émouvant autoportrait car Mouloud Feraoun nous livre également de fines notions sur l'âme berbère, des confidences sur sa propre création littéraire et un témoignage spontané sur cette guerre d'Algérie qui, à la veille même de finir allait le foudroyer.

De « *La Cité des roses* » à « *L'Anniversaire* » le nom d'une cité située au Nador, Clos-Salembier, est le titre que Feraoun a choisi au début, à un roman qu'il propose en 1960, au Seuil. L'auteur a rencontré trois refus, « l'œuvre était considérée comme trop engagée »<sup>(3)</sup>, une autre tentative avec Gallimard a voué à l'échec<sup>(4)</sup>. En 1961, Mouloud Feraoun a entrepris l'écriture du roman en donnant « *un Anniversaire* », « tout à fait différent de ce que devrait être « *La Cité des Roses* »<sup>(5)</sup>. « *L'Anniversaire* » est publié, dix ans, après la mort de son écrivain par les éditions du Seuil qui ont voulu que le mois de mars 1972 soit la période de parution de ce roman laissé inachevé. L'auteur a écrit le début de ce roman où « il a mis en scène un kabyle et une jeune institutrice française »<sup>(6)</sup>. Ce jeune est

---

1- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 166

2- FERAOUN M. : 1969, *Op. Cit*, Note pour la deuxième édition.

3- COUPEL E. : *Op. Cit*, p. 145

4- Ibid, p. 145

5- Ibid, p. 146

6- Ibid, p. 147

follement amoureux de la française, « Quant à Claire elle a littéralement déboussolé l'auteur »<sup>(1)</sup>.

Feraoun a puisé dans sa propre expérience pour composer un personnage ayant des points communs avec lui ; pauvre, se trouvant dans la force de l'âge mûr, à la tête d'une famille nombreuse et occupe un poste de fonctionnaire avec des responsabilités d'effectuer des missions d'inspection. Ainsi un aspect autobiographique émerge à travers les quatre premiers chapitres du roman, et, qui constituent la partie d'inédits dans cette production.

Quant à la partie déjà éditée, il s'agit de quelques articles parus dans différentes revues et des soixante dix pages amputées du « *Fils du pauvre* » après sa première édition à compte d'auteur.

L'auteur du « *Fils du pauvre* » et après nous avoir exposé dans son premier roman, un tableau révélant la misère et l'endurance d'un enfant kabyle, ne voulant de cette vie, que changer le circuit de sa vie et ainsi des siens en faisant de l'instruction l'arme irréprochable, se trouve dans l'obligance d'emprunter des « *Chemins qui montent* » pour se rendre chez Marie et vivre avec Amer ou-Amer son histoire d'amour envers Dahbia.

Un amour connotant le malaise d'une existence semblable à celle qu'il a su nous faire parvenir dans « *La Terre et le Sang* ». Une terre qui s'est procurée des traditions qui ont fait de ses enfants des hommes aussi durs que sa dureté elle-même. Passionné par sa terre, Feraoun a pu nous révéler sa générosité et son ingratitude, sa dureté, son âpreté et sa tendresse dans « *Jours de Kabylie* ».

---

1- COUPEL E. : Ibid, p. 147

Sur cette terre, c'est aussi les moments de joie et de difficultés vécus, qui sont rapportés par l'auteur d'un « *Journal* » décrivant les événements et la souffrance de tout un peuple durant la guerre, à travers un échantillon, les kabyles. L'écrivain ne s'est pas limité à la description de ces temps difficiles, il est allé fouiner dans les temps anciens et collecter des « *poèmes de Si Mohand* », le kabyle errant qui « a laissé de si beaux poèmes à la postérité »<sup>(1)</sup>.

Mouloud Feraoun qui a éclairé les chemins qui montent, a été assassiné, avant d'assister à son « *Anniversaire* » qu'on a commémoré sans sa présence et qui demeure une œuvre à qui le destin a enlevé l'auteur avant qu'il puisse l'achever. Des écrits, reflétant l'effort et le dévouement, ont fait de cet écrivain, un grand, connu en Allemagne, en France, aux Etats-Unis ou en Espagne et aussi au monde arabe<sup>(2)</sup>. On connaît « *Le Fils du pauvre* » qui nous a fait goûter à la terre et au Sang et a pu alors sauver un pan de l'histoire de l'Algérie et sortir toute une région de l'oubli, la Kabylie, dure, belle et austère.

---

1- ELBAZ R et MATHIEU-JOB M. : *Op. Cit*, p. 130

2- NACIB Y. : *Op. Cit*, p. 35

## I. L'OEUVRE

### 1. Synopsis de l'œuvre

« Fouroulou Menrad » est le titre que Mouloud Feraoun a proposé au début à son roman dont l'écriture a été entamée durant le mois d'avril 1939. Ce roman est publié en 1950, à compte d'auteur dans Les Cahiers du Nouvel Humanisme sous le titre complet « *Le Fils du pauvre* », avec une version tirée à mille exemplaires<sup>(1)</sup>.

L'œuvre qui reçoit le Grand Prix Littéraire de la ville d'Alger, dès sa première parution, est rééditée en 1954 aux éditions du Seuil, à Paris. Tirée en trente et un mille exemplaires<sup>(2)</sup>, cette deuxième édition se fait amputer des soixante dix dernières pages. « *Le Fils du Pauvre* » a paru, lors de sa première édition, avec trois sections. La troisième intitulée « Fouroulou Menrad », amputée du roman principal, se fait publier par la suite comme troisième partie du roman inachevé « *L'Anniversaire* ».

La version de l'année 1954 du premier roman de Mouloud Feraoun apparaît uniquement avec les deux sections restantes, intitulées dans l'ordre, « La Famille » et « Le Fils aîné ». Le nombre de chapitres composant chaque section varie de l'une à l'autre. Tandis qu'onze chapitres constituent la première, la seconde plus courte, se limite à sept.

Cette différence marquée au niveau de la longueur des deux sections a altéré la présentation du premier chapitre dans chacune d'elles. Dans la première, ce chapitre est intégré et paginé comme étant le premier<sup>(3)</sup>, alors que dans la deuxième, il est considéré comme une introduction. Si la structure des sections est variée, l'objectif est identique ; dépeindre la grandeur et la souffrance des kabyles,

---

1- CHEURFI A. : *Op. Cit*, p. 165

2- Ibid, p. 166

3- Cette pagination est adoptée dans les éditions Seuil et ENAG tandis que pour les éditions Talantikit, le premier chapitre est paginé comme préambule.

montrer les méfaits du colonialisme, dénoncer certaines coutumes surannées et souligner la possibilité de réduire le malaise vécu en s'instruisant.

## 2. Résumé de l'œuvre

### 2.1. Première section : La Famille

Dans le premier chapitre, Mouloud Feraoun nous présente Fouroulou Menrad comme le narrateur de la première section de son récit. Des points communs entre la vie du narrateur et celle de l'auteur, ont permis à la majorité des critiques de juger ce récit d'autobiographique. Le témoignage de l'auteur lui-même certifie la relation de proximité entretenue avec Fouroulou. Ainsi écrit Feraoun à Emmanuel Roblès : « C'est une quasi-autobiographie, tu parleras de moi, un peu trop peut être (...) Tu parleras des Kabyles insuffisamment peut être »<sup>(1)</sup>, Ou bien à Madame Landi –Bonos : « Vous savez bien que Fouroulou c'était à peu près moi. Un moi enfant tel que je le voyais, il y a dix ans. Maintenant, il se peut que je le vois autrement »<sup>(2)</sup>.

Ainsi, de ces deux témoignages, nous pouvons mettre en doute le caractère d'évidence autobiographique révélé par les expressions « quasi » et « à peu près ». Donc une relation de proximité entre le narrateur et l'auteur existe sans qu'elle puisse signifier l'identité.

Mouloud Feraoun nous fait découvrir son enfance et sa jeunesse transposées en celle de Fouroulou Menrad, personnage principal du récit. Fils d'un pauvre paysan, Fouroulou relate comment il a pu changer son destin, étudier, obtenir un diplôme et devenir instituteur au lieu de berger comme tous les enfants de son village. Après avoir réaliser le rêve de sa vie, il aspire à un autre, devenir écrivain. Malgré les obstacles, il ose, il débute et finit par remplir des pages d'un gros cahier qu'il nous invite à ouvrir et à lire.

---

1- FERAOUN M. : 1969, *Op. Cit*, p. 74

2- Ibid, p. 111



Une lecture du deuxième chapitre montre qu'il s'agit d'une présentation du cadre de Tizi. Un itinéraire descriptif débute par les ruelles, puis la grande place du village appelée, « Place aux musiciens » ou la « Djemaa », ensuite les quartiers et les deux mosquées et finit par les maisons et les habitations prétentieuses.

Loin d'être candide, cet itinéraire veut exposer Tizi à un touriste qui « ouvre le récit » d'un kabyle et ose pénétrer au cœur de la Kabylie pour admirer et s'émerveiller des sites kabyles et « éprouver une indulgente sympathie pour les mœurs des habitants »<sup>(1)</sup>. Ces sentiments d'admiration, d'émerveillement et de sympathie ne sont pour l'auteur que flatterie car on ne peut éprouver tous ces sentiments envers d'aussi pauvres villages tout en ayant une impression insignifiante quand au degré de pauvreté qui les marque.

L'indifférence de ce touriste étranger, mise en valeur dans le récit, d'une façon intentionnelle, n'est que celle de la France étrangère en Algérie et indifférente envers la situation misérable des algériens. Une situation que l'auteur dévoile aussi à travers l'état détérioré des rues kabyles. La dégradation n'a excepté ni chemin, ni rue, ni ruelles. Ils sont tous « poussiéreux en été, boueux en hiver »<sup>(2)</sup> et traités de la même manière. Ainsi, le pays prétendant la paix et la justice, n'a épargné ni villes, les villages algériens. Il leur a fait goûter à l'amertume du colonialisme.

Les matériaux utilisés dans la construction des maisons et la description intérieure de celles-ci révèlent la misère des villages kabyles. Une misère s'étend sur tout l'itinéraire descriptif où Feraoun fait intervenir ces deux éléments d'importante valeur et véhiculant d'un message implicite.

---

1- FERAOUN M. : *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, 2002, p. 11

2- Ibid, p. 12

La Place des musiciens est décrite dans ses détails, son architecture et son historique confirment son ancienneté et « sa relation avec l’Agora grecque ou le forum romain »<sup>(1)</sup>. Si elle n’est pas fortuite, la description de la Djemaa veut mettre l’accent sur la pérennité gréco-romaine attribuée aux kabyles, ce qui affirme l’origine culturelle commune entre français et kabyles.

Les deux mosquées symbolisant l’Islam et « moins importants que la Djemaa dans le village »<sup>(2)</sup>, trouvent leur place dans cet itinéraire. Ainsi le message de Feraoun prend forme. Malgré l’origine culturelle commune qui a fait que la pratique de la religion islamique se fait modestement, la France ne cesse d’éprouver le désir de rendre misérables, kabyles et algériens.

En dressant à la fin de ce chapitre une sorte de bilan des différentes Kharoubas<sup>(3)</sup> et des familles qui en composent chacune, Feraoun veut signaler l’origine commune des kabyles et anéantir les sentiments d’infériorité existant chez l’un ou l’autre par le fait d’appartenir à telle Kharouba et non pas à l’autre. A cette origine commune s’ajoute une identité de condition, la pauvreté. Un thème qui préside l’enfance et l’adolescence de Fouroulou Menrad, un point de repère de tout le récit Feraounien et une donnée de toute la société kabyle, voire algérienne.

Dans un troisième chapitre et après nous avoir introduit à Tizi, à sa structure sociale et à ses pratiques dans le chapitre précédent, l’auteur procède à la description de la famille de Fouroulou. Il nous fournit un portrait physique et moral de chaque membre. Il évoque comment la vieille Tassaâdit a fait son choix quant à Fatma, la femme de Ramdane et Helima celle de Lounis. Il relate comment les deux familles se sont mises à vivre ensemble sous le règne de la grand-mère.

---

1- ACHOUR C. : *Lectures critiques*, Ed. O.P.U, Alger, (2<sup>e</sup>. éd), 1990, p. 117

2- Ibid, p. 118

3- NACIB Youcef, dans son ouvrage précédemment cité, propose au mot kharouba la définition suivante :  
Rameau agnatique

Ramdane et Lounis sont des orphelins. « Leur père les a quittés avant même que Ramdane n'en fasse connaissance »<sup>(1)</sup>. Ces deux orphelins sont appelés « Les fils de Tassaâdit », ce qui mécontente leurs oncles et leurs cousins qui préfèrent « Les Fils de Chaâbane ». Une préférence qui se nourrit des traditions de la société kabyle et du patriarcat dominant toute famille kabyle et algérienne. C'est par le nom du père et non celui de la mère qu'on doit appeler les enfants même s'ils sont orphelins.

Quant à la mère, elle a d'autres rôles à assumer. Elle choisit une femme pour chacun de ses fils. Ce privilège qu'on lui a accordé ne doit pas être discuté. Ramdane et Lounis se trouvent dans l'obligation d'accepter ce choix. La tradition kabyle veut que l'homme n'ait aucune relation avec la femme qu'il va épouser et n'ait aucun choix, c'est la mère ou les parents qui s'en chargent <sup>(2)</sup>. Feraoun évoque à travers cette donnée sociale, « une Kabylie du XIX<sup>ème</sup> siècle où les pratiques sociales ne sont pas à contester » <sup>(3)</sup>. On ne peut parler d'amour ou de préférence d'une femme à une autre quand une décision familiale est prise.

Le rôle de la mère devenue par la suite grand-mère, ne se limite pas à ce stade. Il s'étend sur d'autres aspects de la vie de cette famille. La répartition de la nourriture est l'une des tâches qui exige de grandes qualités que, seul le plus vieux et le plus sage en possède. L'attribution de telles tâches à telle personne est intentionnelle. Le souci de l'intérêt commun en est la raison. Un intérêt dicté par la situation économique médiocre des villageois kabyles. Cette situation oblige les membres des deux familles ainsi que la grand-mère, à vivre ensemble, à se faire répartir les rations de nourriture et à se soumettre à un responsable afin qu'il gère les économies de toute la famille.

---

1- FERAOUN M. : 2002, *Op. Cit*, pp. 20-21

2- Cette donnée est bien développée dans la dernière partie de *L'Anniversaire*, intitulée « Fouroulou Menrad ».

3- TURIN Y. : *Op. Cit*, p. 81

L'auteur du « *Fils du pauvre* » est en perpétuel désir de présenter la société kabyle dans ses moindres détails, révélant ainsi des données d'une région faisant partie d'une vaste Algérie.

La naissance de Fouroulou au sein d'une famille où il n'y a que des filles, est évoquée au niveau du quatrième chapitre. Le fils du pauvre explique pourquoi sa grand-mère décide de l'appeler « Fouroulou » et développe le résultat envisagé par la famille de faire de lui, le lion du quartier et ensuite celui du village <sup>(1)</sup>. Feraoun insinue à travers le nom accordé au protagoniste de son récit à un amalgame de rites, de croyances, de coutumes et de traditions, formant une pensée kabyle qui se nourrit des racines bërbero-islamiques.

Quant au désir de la famille de former un enfant courageux, il s'explique par l'unicité du mâle. Ce dernier doit se préparer dès son enfance à assumer des responsabilités envers sa famille et il ne peut s'en charger que s'il est à la hauteur. Celle-ci se définit chez ces montagnards par un seul critère, la force.

Le cinquième chapitre couvre les événements d'une bataille que Fouroulou déclenche suite à un mensonge. Deux clans se sont bagarrés pour une cause futile et tout un processus d'arrangement entre eux s'établit sous l'initiative de l'autorité française. Avec une ironie bien masquée, Feraoun reproduit comment cette dernière a su retaper ce qu'elle a toujours cherché à détériorer.

L'auteur ne peut parler de réconciliation mais plutôt d'arrangement ou d'amendement car l'amende versée, après la bataille, à l'autorité française, ne fait qu'enrichir celle-ci, appauvrir les deux clans et prolonger la haine entre eux. De ce fait, l'intention colonisatrice est réalisée, « Divise et domine ».

---

1- FERAOUN M. : 2002, *Op. Cit*, p. 28

Fouroulou Menrad nous relate dans le sixième chapitre, sa première introduction chez ses tentes, « sur le dos de (sa) sœur Baya à l'âge de deux ou trois ans »<sup>(1)</sup>. Il décrit leur petite maison, nous fait un portrait de chacune d'elles et s'étale sur les détails de leur travail. La poterie et le tissage sont deux activités qui exigent de différentes étapes pour qu'elles soient accomplies.

Le travail de la laine et de l'argile occupe une grande place dans ce chapitre. Ainsi Feraoun veut dire qu'un tel travail, exigeant un grand effort et une grande patience, n'a qu'une faible rentabilité. L'interférence d'un travail de fourmi et celui d'artiste, réalisé par des femmes obligées de l'accomplir de crainte qu'elles n'aient pas de quoi survivre, est l'image la plus expressive d'une société décadente sur le plan économique où les femmes ainsi que les hommes trouvent dans ce type de travail un allègement à leur lourd fardeau.

Les pages restantes de ce chapitre remémorent les histoires que Khalti raconte à son neveu et qui le passionnent. Avec cette évocation, l'auteur du « *Fils du pauvre* » veut présenter un mode de vie où « on veillait en Kabylie pour les contes et on contait pour veiller »<sup>(2)</sup> puisque c'est l'unique moyen de distraction.

La rentrée de Fouroulou à l'école est l'évènement dominant dans le septième chapitre. Ce jour de rentrée demeure gravé dans la mémoire du fils de Ramdane en raison de son petit déjeuner omis le jour même. Ce n'est ni le trac ni le bonheur qui ont fait la particularité de ce jour, c'est le petit déjeuner abandonné à la maison. L'école n'est pas une préoccupation, la rareté de la nourriture empêche le kabyle de songer à l'instruction, considérée pour lui comme un superflu, tandis que la nourriture est un impératif.

---

1- FERAOUN M. : Ibid, p. 51

2- NACIB Y. : *Contes Algériens de Djurdjura*, Ed. Publisud, Paris, 1982, p. 01

Un désintérêt du père envers les études de l'enfant est mentionné dans ce chapitre. Après avoir redoubler sa première année, le petit écolier prend le chemin des bons élèves, suite à une réprimande du père.

Soucieux de rapporter le tableau le plus significatif de la société kabyle, Feraoun soulève de nouveau, dans ce chapitre, l'aspect de la misère kabyle en lui associant un autre, différent dans sa forme mais identique dans sa signification, l'école avec les préparatifs qui précèdent le jour de rentrée, les études et le désintérêt des parents.

L'année même de sa rentrée à l'école, Fouroulou assiste à l'enterrement de sa grand-mère dont la mort déclenche les disputes entre Helima et Fatma<sup>(1)</sup>. Ces disputes résultent une répartition des maigres biens entre les deux familles. Après la répartition, une concurrence, créée par les deux femmes, pousse chacun des deux chefs de familles à bien travailler pour être le meilleur.

Un saut que Fouroulou et ses amis Saïd et Achour ont effectué, à onze heures, au champs où un déjeuner est servi lors de l'arrêt de travail, est évoqué à la fin du chapitre. L'objectif de cette visite programmée par les trois écoliers est de s'emparer du déjeuner de leurs pères qui travaillent dans ces champs. Une présence perpétuelle d'un état de détresse des montagnards est énoncée à travers chaque point traité au cours de ce récit. Mais la qualité et la quantité de nourriture disponibles sont sans aucun doute, les fils conducteurs entre l'image et la réalité.

---

1- FERAOUN M. : 2002, *Op. Cit*, p. 65

Le neuvième chapitre est destiné à décrire la situation de la famille de l'oncle Lounis après le partage. Elle est pareille à celle de tous les kabyles mais « meilleure par rapport à celle de Ramdane <sup>(1)</sup>. C'est avec cette description que Fouroulou nous introduit son statut de fils du pauvre.

La procédure, suivie par Helima pour chercher des maris à ses filles, est aussi soulevée dans ce chapitre. La femme de l'oncle se met à voler son mari, en prélevant régulièrement une partie de tout ce qui rentre et finit par dépenser ses économies sur les vieilles chercheuses de maris. En dépit des offrandes aux mères des jeunes gens du quartier, Helima ne parvient pas à marier ses cinq filles qui grandissent et enlaidissent.

Cette procédure adoptée par Helima est caractéristique d'une société kabyle mais elle prend d'autres formes en dehors de la Kabylie. De là, nous pouvons constater à quel degré Feraoun a fouiné dans sa mémoire, dans son enfance et dans le quotidien d'une vie kabyle pour nous fournir un tel récit.

Les deux derniers chapitres de la première section sont consacrés aux deux tantes, Khalti et Nana. Fouroulou évoque ses souvenirs d'enfance chez elles. « Des souvenirs qui manquent de précision » <sup>(2)</sup>, mais qui ont pu signaler des évènements déterminants dans la vie de l'enfant. Le moins important pour Fouroulou, est le départ d'Omar, le mari de Nana, pour la France. Le plus marquant est celui de la mort de son adorable tante Nana, en couches.

Omar, comme la majorité des kabyles qui ont peiné en grattant une terre ingrate qui ne donne qu'avec parcimonie juste de quoi ne pas mourir de faim, était obligé de quitter son pays natal pour aller travailler en France. Feraoun veut

---

1- FERAOUN M. : Ibid, p. 81

2- Ibid, p. 90

immortaliser cette image de souffrance de tous les kabyles convaincus que l'émigration est l'ultime solution. L'émigration des algériens vers la France est un phénomène que l'Algérie a connu depuis la colonisation jusqu'à nos jours et l'auteur du « *Fils du pauvre* » n'a fait que dévoiler son existence dans une région, à une époque et dans des circonstances données.

Si le thème de l'émigration occupe une place aussi importante, parmi les thèmes préoccupants de Feraoun, la mort de Nana en couches, attire l'attention sur un autre thème qui n'est pas moins important. Cette manière de mourir donne lieu à tout un processus d'hypothèses et d'interprétations. L'absence d'assistance médicale, due à la situation coloniale malgré « cette régularité de l'implantation hospitalière réalisée par la France »<sup>(1)</sup>, dès qu'elle a pu occuper définitivement l'Algérie, peut en être à l'origine.

Le refus médical a contribué à un certain degré à cette situation médiocre. Ce refus est justifié d'une part, par l'interdiction aux français ou aux « autres » de toucher aux femmes kabyles ou algériennes, « jusqu'alors les familles musulmanes n'avaient pas permis que les accoucheurs arrivassent auprès de leurs femmes »<sup>(2)</sup>, d'autres part, par la substitution de « la médecine considérée comme forme de civilisation étrangère aux algériens »<sup>(3)</sup>, par des méthodes de soins traditionnelles. L'utilisation des planches ou des moulins de blé durant l'accouchement, est la plus connue mais son résultat peut être décevant.

Le dernier chapitre clôture la liste des mauvais événements de Fouroulou en décrivant la façon tragique avec laquelle Khalti a disparu. Sans Nana, Khalti sombre dans la démence et disparaît dans des circonstances ambiguës. A la mort de Nana s'ajoute celle de Khalti avec laquelle nous avons partagé la tristesse de toute la famille de Fouroulou même s'il s'agit de la fiction comme l'a affirmé

---

1- FERAOUN M. : Ibid, p. 92

2- TURIN Y. : *Op. Cit*, p. 99

3- Ibid, p. 381



Feraoun : « A peu près, comme dans le Fils du pauvre, mes deux tantes étaient potières mais ne sont pas mortes comme je l'ai raconté »<sup>(1)</sup>.

Avec les interprétations assignées à la disparition de la « folle », Feraoun nous introduit dans un monde dominé par des rites et des croyances ancestrales où tout est possible qu'il soit réel ou imaginaire, logique ou irraisonnable.

Quel que soit le point traité ou relaté dans un chapitre ou l'autre, quel que soit le débat que puisse soulever l'interprétation d'une idée ou d'une visée Feraounienne, dans cette partie du récit, l'ensemble des chapitres tisse une texture qui n'est dans sa globalité qu'une évocation d'une enfance écroulée dans une existence où les moindres impératifs sont bannis, et, où la misère domine tous les aspects d'une vie, voulue maudite à cause de la présence d'un colonisateur cruel.

## **2.2. Deuxième section : Le fils aîné**

Contrairement à la première section où le roman se présente comme le journal d'un modeste instituteur nommé « Fouroulou Menrad », trouvé dans les tiroirs de bureau de sa salle de classe, la deuxième introduit un fidèle ami de Fouroulou qui prend la parole pour raconter la suite de l'histoire, présentée à travers les sept chapitres restants du récit.

La naissance du frère de Fouroulou, l'année même de la mort de ses tantes est évoquée dans le premier chapitre. Cet événement était l'étincelle de bonheur qui a éclairé les nuits des malheurs de la famille. Feraoun nous invite dans ce chapitre, en abordant le sujet de la maladie de Ramdane, à connaître un point primordial, reflétant, non seulement une misère matérielle mais aussi spirituelle.

---

1- FERAOUN M. : 1969, *Op. Cit*, p. 79

La persuasion de Ramdane, de sa famille, de son entourage et de la plupart des kabyles que les « Djenouns » sont entrés dans le corps du malade et qu'une amulette, écrite par un vieux cheikh, un bouc tué et « une feuille de laurier rose écrite des deux côtés avec laquelle le bas ventre du malade sera encensé »<sup>(1)</sup>, ne sont qu'un recours au charlatanisme qui a marqué une Algérie colonisée dont le peuple désigne par sa crédulité. De là, Feraoun se met au seuil d'une porte grande –ouverte sur une société traditionnelle où les circonstances dictées justifient les moyens utilisés ou les croyances adoptées.

Feraoun achève ce chapitre et introduit le deuxième, en revenant sur un point déjà abordé dans la section précédente, celui de l'émigration. La maladie de Ramdane a ruiné la famille. Une fois guéri, « le père doit quitter le village pour aller travailler en France »<sup>(2)</sup>. Le cas de Ramdane est identique à celui d'Omar. La misère a fait courir les algériens vers la France, source de leurs malheurs, dans l'espoir de trouver refuge de cette misère ou d'un tout petit rayon de bonheur.

La réussite de Fouroulou au certificat d'études clôture les événements de ce chapitre. L'écolier peut rédiger des lettres qu'il envoie à son père en France. Être capable d'écrire des lettres n'est pas un résultat à amoindrir, surtout quand il s'agit d'un pauvre enfant tel Fouroulou, devant lequel s'est dressé un chemin plein d'épines.

Une endurance exceptionnelle est relatée dans le troisième chapitre où Feraoun nous rapporte l'image d'un désir de s'instruire, énormément sollicité par cet enfant algérien et farouchement entravé par les conditions de sa famille qui ne sont que celles de toute l'Algérie à cette époque là.

---

1- FERAOUN M : 1969, *Op. Cit.*, p. 112

2- Ibid, p. 114

L'accident de travail survenu à Ramdane en France, accentue cette révélation flagrante d'une société démunie. Tout en mettant l'accent sur le phénomène de l'émigration, Feraoun y revient, dans un quatrième chapitre, pour insinuer à ses conséquences néfastes. Si les pères émigrés arrivent à se démarquer relativement de la misère, ils payent une telle réalisation de leurs propres sangs. Un doigt, une main ou un pied perdus lors d'un accident de travail ou peut être une autre partie du corps éventrée, les défaites sont innombrables.

L'accident de Ramdane et son retour au pays, ne sont qu'un cliché d'une grande image évoquant la situation des algériens, travailleurs accidentés, en France. Ce qui prouve le génie de Feraoun de savoir introduire des aspects évidents de la détresse du peuple algérien à travers des faits ou des événements formant un récit purement littéraire.

Dans un cinquième chapitre, qui raconte la grande tristesse que provoque au sein de la famille, le départ de Fouroulou pour le collège, Mouloud Feraoun expose un amalgame de sentiments, un amour et une crainte sur un enfant qui, pour la première fois, quitte sa famille afin d'aller étudier au collège de Tizi Ouzou et résider dans une mission. La fin de ce chapitre traite du premier jour du collège pour Fouroulou. Ce jour est marquant par le déjeuner que le fils de Ramdane a pris avec son ami Azir à la gargote.

La façon avec laquelle est bâtie la mission Lembert, attire l'attention du nouveau collégien car elle est complètement différente de celle utilisée dans la construction de toutes les bâtisses du village. En plus de cet émerveillement, le sixième chapitre évoque la vie de Fouroulou dans cette bâtisse incomparable à celles des kabyles.

Le fils du pauvre et son ami Azir qui l'a aidé à y résider, s'acharnent au travail, font des économies pour pouvoir donner plus de la moitié de leurs bourses à leurs parents et ne manifestent aucun intérêt envers la religion du missionnaire Lember, malgré leur assistance régulière à ses réunions, « seules leurs études priment »<sup>(1)</sup>.

Feraoun, et avec les années que Fouroulou passe dans la mission Lember, nous dépeint une réalité que l'Algérie et surtout la Kabylie ont vécue. La vague des missionnaires envoyés en Algérie pour diffuser la religion des leurs. L'auteur expose à nouveau une situation de marteau et d'enclume. Un musulman de religion, pauvre sans le vouloir, ambitieux jusqu'à la moelle, doit résider dans une mission où on voulait non seulement lui apprendre le christianisme mais faire de lui un fidèle chrétien.

Le récit de Feraoun est clôturé, dans cette deuxième section, par l'évocation de la veille du brevet. Après trois ans de travail acharné, le jour crucial est arrivé pour décider de l'avenir d'un bûcheur tel Fouroulou. Tout se joue là, ou il devient instituteur ou il redevient berger avec son parchemin inutile et les regards méprisants à supporter.

Lorsque le collégien quitte son père pour prendre la route d'Alger, la veille du concours, il envoie avec lui un message à sa famille et à ceux qui le connaissent au village: « Tu diras là haut que je n'ai pas peur »<sup>(2)</sup>. Ce message de Fouroulou est véhiculant d'une visée que Feraoun voulait atteindre. Dire à l'autre, à l'étranger, au français colonisateur, dans sa langue, que l'auteur du « *Fils du pauvre* » n'a aucune crainte de révéler toutes ces souffrances et toute cette misère vécues par un enfant (de sa naissance à son adolescence).

---

1- FERAOUN M. : Ibid, p. 143

2- Ibid, p. 152

Cet enfant n'est qu'un échantillon de ces petits algériens traumatisés par une situation coloniale qui n'a fait que détériorer le mode et les conditions de vie de tout un peuple plus qu'ils ne l'étaient. Mais, les enfants les plus ambitieux, les plus courageux, les plus téméraires et les plus patients ont pu supporté les difficultés, s'en sortir et rapporter plus tard avec leurs plumes des images vivantes de cette situation et immortaliser ainsi une partie de l'histoire d'une Algérie saignante.

Cette quasi-autobiographie de Feraoun qui prend en charge la vie de Fouroulou, s'est bâtie sur un pilier solide et fortement présent, c'est l'enfance. Celle à travers laquelle, l'auteur a pu exprimer un état d'âme, une pensée, une émotion, une inspiration et une condition de vie d'un écrivain algérien. Ce pilier fondateur a permis d'identifier l'objectif de ce produit et la visée de son auteur.

L'aspect de l'enfance est une porte d'accès au roman, parmi tant d'autres qui peuvent exister tel l'aspect sociologique, culturel, philosophique et idéologique. Cette porte est dotée d'une multiplicité de serrures. Pour les ouvrir, il nous faut des critères, des paramètres et tout un processus de sélection afin de distinguer, celles qui sont identitaires d'une enfance.

## **DEUXIEME CHAPITRE**

### **ASPECTS IDENTITAIRES ET COMPOSANTES DE L'ENFANCE DANS "LE FILS DU PAUVRE"**

## I. LES ASPECTS IDENTITAIRES DE L'ENFANCE

### 1. Naissance et prénom de « Fouroulou »

Fouroulou Menrad est né en 1912, deux jours avant les fameux prêts de Tibrari <sup>(1)</sup>. Mouloud Feraoun, né en 1913, a fait un choix quant à l'année de naissance du protagoniste de son roman « *Le Fils du pauvre* ». L'année 1912 qu'il a nommée année de grâce : « *je suis né en l'an de grâce 1912* » (P.27) est l'année, durant laquelle, la France a instauré « La loi de la mobilisation obligatoire des algériens » <sup>(2)</sup>. La grâce attribuée à cette année est celle dont lui-même en a bénéficié lors d'un tirage au sort <sup>(3)</sup> effectué pour désigner ceux qui vont être concernés par cette mobilisation.

Mouloud Feraoun déclare dans une lettre adressée à Emmanuel Roblès: « Nom : Feraoun. Prénom : Mouloud. Date officielle de naissance : 08mars 1913 :(En réalité, j'ai dû naître en février, comme Fouroulou du" Fils du pauvre" mais un an après lui. »<sup>(4)</sup>. Il s'agit alors d'un choix. Sans qu'il soit fortuit, il mène vers une autre interprétation. Si le fait que Feraoun soit épargné de goûter à l'amertume d'une loi instaurée durant cette année, lui a procuré l'idée de l'appeler « an de grâce », sa naissance viable dans une famille n'ayant que des filles, est la meilleure grâce pour les kabyles.

Alors la grâce accordée à cette famille, en lui donnant un garçon après un nombre considérable de fille, sœurs et cousines, et celle qui a sauvé Feraoun d'une loi épouvantable, peuvent expliquer les raisons du choix de l'année 1912 comme date de naissance de Fouroulou.

---

1- Tibrari : Février, selon l'explication portée par Mouloud Feraoun dans « *Le Fils du pauvre* » p. 27

2- HARBI M et STORA B. : *Op. Cit*, p. 51

3- NACIB Y. : *Op. Cit*, Ed. SNED/NATHAN, p. 28

4- FERAOUN M. : 1969, *Op. Cit*, p. 90

Le nom accordé au personnage principal du roman, mérite une analyse précise des deux mots qui le constituent. Mouloud Feraoun a pu donner deux mots sans avoir recours à la fiction ou à l'emprunt. Mathématiquement et sémantiquement combinées, les lettres, constituant le nom de l'auteur, ont formé deux anagrammes qui tiennent leurs racines du berbère. Pour le nom Menrad, les deux syllabes « Men » et « Rad » signifient latéralement, (meni), « où ? » ou « d'où ? » et (rad) « aller ou s'orienter ». Quant au prénom, le choix de la grand-mère s'est fixé sur Fouroulou dont l'étymologie est (effer) qui signifie « cacher » et (lelou) qui veut dire, « bijou ».

L'attribution de ce nom est très significative. Elle est plus une décision qu'une sélection « *car chez nous on craint encore le mauvais œil* » (P. 27). La naissance d'un premier garçon viable, dans cette famille, va attirer le mauvais œil selon Tassâadit. Pour lui épargner ce mal, l'appellation « Fouroulou » peut faire le jeu.

On cache ou on se cache généralement par pudeur ou par modestie, mais la grand-mère veut cacher par stratégie. Avec ce prénom attribué à l'enfant, aucun œil ne peut l'atteindre, « *ce qui signifie que personne au monde ne pourra me voir, de son œil bon ou mauvais, jusqu'au jour où je franchirai moi-même, sur mes deux pieds, le seuil de notre maison* » (P.27)

La stratégie de Tassâadit se base sur le fait que lorsqu'on cache nos intentions, on peut aller jusqu'au bout. Cette réflexion tient ses origines des anciennes croyances et pratiques. Tout comme la gorgone rouge servant de talisman contre le mauvais œil chez les grecques<sup>(1)</sup> et la «Khamssa» utilisée chez les arabes et les berbères pour éloigner cet œil morbide, le fait de cacher, est une

---

1- *Encyclopédia Universalis*, édition 2004



autre pratique courante chez les kabyles en particulier, les berbères et les arabes en général, pour échapper au mauvais œil.

L'évocation de cet œil maladif par un écrivain «musulman en dépit de sa culture, de ses fonctions et de son prestige littéraire»<sup>(1)</sup>, nous fournit une double interprétation: l'origine et l'importance de l'évocation de ce rite. Le mauvais œil ou tout simplement, «l'oeil» dans la religion islamique, n'est que «la convoitise et l'envie»<sup>(2)</sup> qui peuvent générer la mort de la personne enviée. Ce fait est confirmé par le prophète Mohamed qui note que «la cause de la mort de la moitié de (sa) nation est "l'oeil" »<sup>(3)</sup>.

Mentionné neuf fois dans le Coran avec une reprise de deux fois dans la Sourate des «Femmes», le thème de l'envie ou de «l'oeil» est fort présent aussi dans la tradition léguée par le prophète. Cette présence détermine ce qu'est "l'œil" ou l'envie, ses différents degrés, condamne les envieux et prescrit les précautions à prendre pour en sortir ou en échapper. Dans un Hadith, le prophète annonce une meilleure stratégie à adopter: «La réalisation des futurs projets ou projets en cours dans le silence absolu»<sup>(4)</sup>.

Aucune exception quant au type du projet n'a été portée par le prophète. Ce qui inclut la naissance d'un unique mâle dans une famille qui ne génère que des filles. C'est dans cette perspective que vient s'inscrire la stratégie de Tassâadit qui vise à dissimuler l'unique garçon considéré comme un bijou, des yeux des autres.

Cette pratique appliquée n'est qu'un rite berbère islamisé. Son évocation dans «*Le Fils du pauvre* » montre à quel degré le nom accordé au fils de Ramdane, s'enracine dans les croyances d'une société influencée par le croisement de différentes cultures, arabo-berbère-islamique. Ces berbères ont donné lieu à

---

1- NACIB Y. : *Op. Cit*, Ed. SNED/NATHAN, p. 10

2- ABIHAMED E : *Ihya Ouloum Eddine*, Ed. Maison du livre, Liban, 2005, p. 309

3- Ibid, p. 309

4- Ibid, p. 310

d'autres pratiques telles le pincement de l'oreille et le tatouage au pied ou au front d'un nouveau-né mâle. Ces rites et tant d'autres manifestes à travers le territoire algérien ne sont en réalité que fournisseurs d'espoirs.

Quelle que soit la procédure suivie ou appliquée pour échapper au mauvais œil, le fait de cacher demeure originaire de «l'Islam (auquel) la société de Djurdjura est profondément attachée»<sup>(1)</sup> même si «les villageois ignorent la langue du Coran»<sup>(2)</sup> et malgré «les efforts conjugués des missionnaires»<sup>(3)</sup>. Ainsi un aspect identitaire de l'enfance de Fouroulou nous révèle des points déterminants dans la société kabyle, voire algérienne, telles la religion et les croyances, à travers un texte gouverné par d'autres, le Coran et le Hadith. Ce qui nous permettra de tenir compte du contexte dans le quel «*Le Fils du pauvre*» est produit.

---

1- NACIB Y. : *Op. Cit*, p. 28

2- Ibid, p. 28

3- Ibid, p. 28

## 2. Relations familiales

### 2.1. L'amour maternel

Dès son enfance, Fouroulou entreprend des relations différentes avec chaque membre de sa famille, ce qui génère une diversité de sentiments envers lui. L'amour, l'inquiétude, la peur, la haine et la jalousie sont les composantes essentielles de ces sentiments.

L'une de ces composantes se traduit plus clairement par Fouroulou qui se voit adoré de sa mère, ses sœurs et ses tantes maternelles Nana et Khalti.

*«Ma mère, mes sœurs, mes tantes maternelles– mes vraies tantes-m'adoraient» (P.28)*

Comme l'instinct maternel fait déclencher un grand amour de la mère envers son enfant, Fatma aimait Fouroulou avec une attention incomparable

*«Ma mère n'avait d'autres prétentions que de m'aimer pardessus tout»(P.33)*

Les tantes de Fouroulou lui fournissent des affections supplémentaires qu'il a tant aspirées, en dehors de chez lui. C'est chez ses tantes qu'il trouve l'amour et la douceur. Nana et Khalti représentent la source de tendresse pour le petit. Elles n'épargnent aucun effort pour le satisfaire. Elles lui offrent un havre de paix et de quiétude.

*«Nous formâmes bientôt, une famille en marge de la grande, un cercle intime et égoïste, avec nos petits secrets, nos rêves naïfs, nos jeux puérils » (P.51)*

Fouroulou s'entend très bien avec Khalti.

*«Nous nous comprenions à merveille» (P.50)*

La tante a un esprit d'enfant, elle se fâche et se range à son avis lorsqu'elle croit que son avis est bon.

*« Nous avions en quelques sortes des rapports d'égal à égal » (P.50)*

Quand à Nana, elle est plus tendre ce qui justifie le grand amour de l'enfant envers elle.

*« J'aimais tendrement Nana qui n'avait que des caresses pour moi, elle me cajolait, m'embrassait sans cesse, me gavait et m'obéissait » (P.50)*

A côté de cet amour maternel, les sœurs de Fouroulou viennent encore accomplir une tâche réclamée par lui ou par les traditions familiales ou sociales. Avec Titi qui le dépasse de deux ans, c'est la tyrannie. Il lui déchire son foulard, mange sa part de viande, se moque d'elle et lui donne des coups de temps à autre. La petite ne peut que se soumettre aux caprices de son frère. Une soumission dictée par l'unicité du mâle dans la famille et par les traditions de la société kabyle.

Avec Baya, la tyrannie s'exerce aussi mais d'une autre manière. La sœur aînée, chargée de veiller sur son petit frère et le distraire, trouve des difficultés à le faire car il est capricieux. Baya assume des responsabilités envers son frère. Elle doit aider sa mère en veillant sur le petit, comme la plupart des filles aînées dans la société kabyle qui veillent sur les petits, participent aux travaux et se font respecter des autres, tout simplement car elles sont les premières à venir au monde dans leurs familles.

## **2.2. Amour paternel**

Le père Ramdane, gueux, fort et trapu, témoigne d'un grand amour pour son unique garçon.

*« Mon père se pliait à toutes mes volontés » (P.25)*

Le cœur de Ramdane connaît aussi l'inquiétude envers cet enfant chétif, à qui on espère attribuer la responsabilité de toute la famille mais aussi envers sa possibilité de réaliser cet espoir. Fouroulou acquiert l'amour et la tendresse de son

père malgré que celui-ci n'ait ni le temps ni la patience de lui montrer ces sentiments. Il est occupé à assurer le «Couscous quotidien » ou la «Gandoura annuelle» à chaque membre de la famille qui est si nombreuse.

L'oncle Lounis manifeste à son tour des sentiments d'amour envers cet enfant qui le considère comme étant son propre fils.

*«Mon oncle, m'aimait comme son fils» (P.28)*

L'enfant conscient de l'amour avec lequel son oncle l'entoure, le fait courir dans toutes ses querelles. Lounis veut lui donner une éducation virile. Il fournit énormément d'efforts pour bien l'élever et atteindre le but tant désiré. Le petit Fouroulou occupe aussi une place particulière dans le cœur de sa grand-mère qui, *«(le) gavait de toutes les bonnes choses qu'on lui donnait » (P.28)*

Les parents, les sœurs, les vraies tantes, la grand-mère et l'oncle ne font qu'aimer l'unique garçon de la famille. Celui-ci, conscient de cet amour, sait pertinemment que ceux qui l'aiment, finissent par céder à ses exigences et ses caprices et ils ne peuvent que le faire. Alors, Il adopte un stratagème. Fouroulou pleure pour obtenir ce qu'il veut, les larmes et les cris sont pour lui une arme irréprochable.

### **2.3. Entre l'amour et la haine**

En face de ces sentiments d'amour, Fouroulou reçoit un sentiment différent de la part de Helima (la femme de son oncle). Cette femme qu'il est impossible à Fouroulou d'appeler «Tante», éprouve de la haine et de la jalousie envers cet enfant qu'elle voyait accablé d'amour et d'affection.

*« Helima me détestait comme un reproche » (P.30)*

La tante opte pour que le fils de Ramdane soit un ennemi en traçant une ligne de conduite à ses filles à l'égard de leur cousin, tout en leur expliquant qu'elles n'ont pas à le considérer comme leur frère.

*« Ce n'est pas votre frère. Vous n'avez pas de frère! » (P.30)*

Les filles exceptée, Chabha, se plient à la volonté de leur mère et adoptent une attitude farouche à l'égard du petit. Elles lui montrent que le stratagème qu'il s'est fixé, ne fonctionne pas avec elles et que les filles de Helima ne sont pas obligées de satisfaire les caprices du fils de Ramdane, ni de lui faire plaisir.

Dans le cœur de Helima la haine côtoie la jalousie. Comment peut-on expliquer cette haine tout en sachant que la haine est un sentiment et les sentiments sont inexplicables? Cette haine qui règne dans le cœur de Helima n'est qu'une attitude affective opposée à celles éprouvées par les autres membres de la famille. Cette femme ressent une haine envers l'enfant mais surtout envers l'amour dont il est accablé.

Helima n'a besoin ni d'aide ni de réflexion pour réaliser l'existence de cet amour envers l'enfant. En réalité dans le cœur de cette femme, deux sentiments coexistent et se confrontent. Si elle hait le petit, c'est parce qu'elle a aimé l'avoir. Elle n'a pu avoir au monde que des filles. Elle aurait pu avoir elle aussi un garçon. Il bénéficiera des mêmes privilèges que Fouroulou.

Ces souhaits et ces espoirs brisés et dissimulés au fond du cœur de Helima, ne sont qu'un amour envers un sentiment auquel elle n'a pas pu goûter. Son comportement vis-à-vis de l'enfant n'est qu'un amour qui se sert de la haine dans l'amour d'un don duquel, Dieu l'a privée.

Alors que Fouroulou est bien chéri de ses proches, les filles de Lounis sont complètement ignorées. C'est ce qui fait éveiller la rage de leur mère. Cependant, une réalité échappe à l'esprit de cette femme, les filles de Fatma sont aussi marginalisées, seul l'amour de Fouroulou domine les coeurs. Cela nous permettra d'aboutir à un point que nous considérons important. Cette famille qui n'est qu'un échantillon de toute la Kabylie, favorise le garçon au détriment de la fille. Ainsi,

nous pouvons dire que nous avons déniché l'oiseau rare. Le fait d'analyser le sentiment de Helima et de le ramener à des causes ou à des facteurs objectifs, nous a permis de déceler une favorisation du mâle, très voyante dans les sentiments manifestés par la famille Menrad envers son unique garçon.

De l'évocation de la relation qui relie Fouroulou à chaque membre de sa famille nous nous sommes retrouvés devant une favorisation flagrante du garçon. Si ce constat ne se limitera pas à ce sentiment, il s'étendrait sur d'autres points qui peuvent être révélateurs d'un aspect déterminant dans l'enfance de Fouroulou.

### 3. L'image du garçon dans la société kabyle

#### 3.1. Supériorité du garçon

La famille est la cellule fondamentale de toute société. Elle peut être commandée par la femme, c'est « le matriarcat », comme elle peut être caractérisée par la prépondérance de l'homme et c'est « le patriarcat ». Ce dernier cas est celui qui règne en Kabylie. « Un réel patriarcat », selon l'expression de Coupel <sup>(1)</sup>, se présente à travers la grande valeur décernée au mâle et le grand rôle qu'il doit assumer. Dans cette société patriarcale, le garçon a sans doute un rôle important et une place bien particulière.

Dès son enfance, le kabyle est soucieux d'être considéré, d'être respecté et d'être responsable de son appartenance à une famille bien déterminée. Il doit en être attaché et fier d'y appartenir. C'est ce que les membres de sa famille lui enseignent dans l'affrontement avec ses camarades dans la rue:

*« Le fils d'un lâche ne devait pas faire reculer un Menrad » (P.34)*

Dès ses premières années, le garçon a sa place à la Djemaa, un droit acquis par le fait d'être mâle.

*« Mon oncle qui savait la valeur d'un homme à la Djemaa (...) m'aimait comme son fils » (P.28)*

L'avenir de la famille Menrad est lié à celui de l'enfant.

*« je représentais l'avenir des Menrad (...) » (P.28)*

On apprend au petit à être fort et courageux pour pouvoir réussir sa tâche et accomplir son destin qui est:

*« Faire de lui le lion du quartier et bientôt celui du village » (P.23)*

---

1- COUPEL E. : *Op. Cit*, p. 82



On inculque à l'enfant tous les défauts et les tares du monde tout en croyant que c'est uniquement en le dotant de ces anomalies qu'il acquiert force et courage.

*« Je pouvais être grossier avec toutes les grandes personnes de la famille et ne provoquer que des rires de satisfaction. J'avais aussi la faculté d'être voleur, menteur, effronté » (P.28)*

Cette éducation assignée au petit Menrad donne naissance à une tyrannie exercée surtout sur les filles de la famille. Il avait le droit de frapper ses sœurs et ses cousines.

*« Je pouvais frapper impunément mes sœurs et quelques fois mes cousines, il fallait m'apprendre à donner des coups » (P.28)*

Cette tyrannie n'a jamais été considérée comme telle. Elle est plutôt considérée comme un droit ou un moyen qui permet à l'enfant de prouver son courage et sa force. Dès l'âge de cinq ans, on le dote du droit d'accabler ses sœurs qui sont obligées d'accepter les exactions de leur frère unique.

L'exemple de Titi, la plus petite des sœurs de Fouroulou, offre une meilleure illustration à la supériorité du garçon. La petite ne manifeste aucune opposition quant à la tyrannie exercée sur elle parce que,

*« Toutefois on ne manqua pas de lui inculquer la croyance que sa docilité était un devoir et mon attitude un droit » (P.29)*

La supériorité du garçon se marque aussi au niveau de la répartition de la nourriture. On gava Fouroulou de toutes les bonnes choses. Au début, c'est la grand-mère qui le faisait. Après sa mort et le partage des biens, Fatma, la mère, donne à son enfant une priorité dans la nourriture,

*« Il eut sa part de toutes les bonnes choses » (P.109)*

Une part qui dépasse celle des autres, sans qu'ils osent ouvrir la bouche même si cette part est des fois, complètement supprimée pour eux.

*« Fouroulou qui recevait ainsi deux fois plus que les autres » (P.109)*

Fouroulou déjeune du « Couscous au lait » quand les circonstances adéquates se rassemblent.

*« Le "Couscous", le lait de la chèvre et l'absence de ma petite sœur car elle aurait revendiqué sa part de l'aubaine » (P.57)*

Cette inégalité dans la façon de répartir la nourriture entre filles et garçons se justifie doublement:

- D'une part, par la situation misérable des villages kabyles qui ne font qu'une partie d'une vaste région rurale dont l'économie demeure stationnaire durant la période du colonialisme français alors que celle du colonisateur se développe. Il en résulte une amélioration du niveau de vie des français en dépit de celui de tous les algériens et non seulement des villageois kabyles.
- D'autre part, dans la société kabyle voire algérienne, seul le garçon peut assumer les grandes responsabilités et les devoirs imposés par les traditions, les coutumes et la religion. Alors, une sélection dans la nourriture sur le plan qualitatif et quantitatif se reconnaît légitime.

Les coups donnés par les garçons aux filles, les moqueries, les critiques, la différence dans la répartition de la nourriture et l'estime particulière du garçon ne caractérisent pas uniquement la société kabyle mais toute la société algérienne où une primauté du mâle est bien marquante. Cet état peut avoir plusieurs explications.

La première est liée à un évènement que l'Algérie a connu. C'est celui de l'introduction de la médecine européenne, durant le colonialisme, dans une société démunie de toute forme de développement scientifique. Après avoir mis la main sur le territoire algérien, les français ont adopté une politique médicale à

l'encontre des différentes maladies dont souffre le peuple algérien. Pour les épidémies, la vaccination était le meilleur moyen préventif et curatif.

« En 1864, la vérole a fait des ravages »<sup>(1)</sup> tandis que d'autres maladies et épidémies ont, tel un torrent, emporté un nombre considérable d'algériens. « Le Choléra, le Typhus, la Tuberculose et la rougeole sont les plus connues en Algérie vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle »<sup>(2)</sup>. Avec l'ignorance du mécanisme, de l'utilité et des conséquences de la vaccination, ce peuple, à la fois ignorant et ignoré, n'a fait que refuser les soins portés par les "Roumis". Ce refus est justifié par les raisons suivantes:

- « Il y a péché à vouloir empêcher ce que Dieu nous envoie »<sup>(3)</sup>, cette croyance est complètement bâtie sur la méconnaissance de l'Islam qui ordonne à l'être humain d'apprendre.
- « La malédiction ou les Djenouns sont à l'origine de notre malheur »<sup>(4)</sup> et nous nous retrouvons dans une causalité médicale revêtue de religion ou de pensées ancestrales.
- « On ne peut accepter qu'un Roumi nous soigne »<sup>(5)</sup> tandis qu'il s'empare de la terre qui est la vie même de tout être enraciné.
- « La vaccine est une marque qui doit désigner les enfants pour la servitude et le service armé chez les français »<sup>(6)</sup>. C'est, en somme, la vieille idée du tribut payé par le sang, et de l'esclave marqué du fer rouge.
- «La vaccination n'a d'autre but que de déterminer, à la longue, la paralysie du membre vacciné et de l'empêcher ainsi de servir à faire la guerre »<sup>(7)</sup>.

---

1- TURIN Y. : *Op. Cit*, p. 352

2- Ibid, p. 355

3- Ibid, p. 357

4- Ibid, p. 311

5- Ibid, p. 363

6- Ibid, p. 364

7- Ibid, p. 365

- « Plusieurs essais de vaccination sont faits sur les enfants indigènes. C'était un moyen pour éliminer la race »<sup>(1)</sup>. En plus de cette dernière raison, « une nouvelle diffusée dans toute l'Algérie et en Kabylie surtout »<sup>(2)</sup>, vient consolider ce refus, « Ces vaccins faits sur les enfants musulmans, feront d'eux des hommes impuissants ou générateurs des filles »<sup>(3)</sup>.

Quelles que soient la nature et l'origine de ces raisons avancées; croyances sociales, religion, vagues de bruit ou pensée ancestrale, et quel que soit le degré de leur véracité ou rationalité, elles ont contribué, avec l'idée de la suppression de la race en éliminant la production des mâles, à rendre fou tout algérien privé de garçon, durant le colonialisme et jusqu'à nos jours.

Une deuxième explication peut nous fournir un éclaircissement sur cette favorisation du mâle. C'est le rôle et l'importance de ce dernier, dans les obligations que la société ou la religion lui attribue. Tout kabyle et tout algérien espère un garçon lorsqu'une naissance s'annonce. Avoir un héritier des biens et surtout du nom qui perpétue la lignée de la tribu car les biens étaient généralement maigres durant la colonisation française et assurer la défense de la famille. Cette tâche ne peut être réalisée que par un mâle, fort, capable et ayant droit grâce au système patriarcal dominant en Kabylie, voire en Algérie.

Pour en finir, une autre explication possible peut justifier ce comportement social et indiquer aussi son origine. La Kabylie, n'étant qu'une partie de l'Algérie, pays musulman, est marquée par « Le Coran (qui) demeure un objet de culte et de vénération »<sup>(4)</sup>. Dans le verset trente quatre de la Sourate des Femmes, il est indiqué que: « *Les hommes sont supérieurs aux femmes parce que Dieu leur a donné prééminence sur elles et qu'ils les dotent de leurs bien* ». Avec ce verset,

---

1- Ibid, p. 357

2- TURIN Y. : Ibid, p. 358

3- Ibid, p. 359

4- NACIB Y. : *Op. Cit*, Ed. SNED/NATHAN, p. 28

nous n'aurons aucun doute sur l'existence du fait, la supériorité du mâle qui demeure justifiée.

Si la femme est censée être enceinte, accouche et allaite son bébé, l'homme doit assumer d'autres responsabilités plus difficiles: défendre sa famille, veiller sur elle, lui fournir de quoi vivre et assurer son organisation. Cette attribution de spécialités n'est pas fortuite. Elle est fondée sur une réflexion que l'esprit humain n'arrive pas à concevoir. Les différences morphologiques, physiologiques et psychologiques sont d'un grand apport. Si la femme est douce, affectueuse, non consciente de certains réflexes, instantanée dans ses réactions et s'énerve rapidement, l'homme est dur, solide, lent dans sa nervosité et ses réactions se basent sur la réflexion.

C'est à partir de ces caractéristiques qu'il y a eu cette répartition des tâches, raisonnable et loin d'être suffocante, qui fait que l'homme doit veiller sur la femme, la prendre en charge et s'octroie ainsi le statut décisif au sein de la famille. Quelles que soit l'origine ou la justification portée à cette primauté du mâle, elle demeure innocentée par le fait d'appartenir à une société colonisée, défaillante et misérable où le garçon, homme de demain, est son ultime espoir.

Cette supériorité décelée dans les passages les plus expressifs du « *Fils du pauvre* » et constatée à travers la favorisation du garçon au détriment de la fille, sur tous les plans, peut se voir nettement dans d'autres aspects, ayant un rapport direct cette fois-ci, avec la société surtout et les conditions de vie.

### 3.2. Droit du garçon à la scolarisation

Le sujet de la politique de l'enseignement que la France a adopté en Algérie, dès qu'elle a achevé de coloniser le dernier pouce d'une terre qui ne cesse de céder aux conquérants, abordé ultérieurement, a révélé que le refus manifesté par les algériens envers cet enseignement, commence à se dissiper vers 1880<sup>(1)</sup>.

Après de nombreuses tentatives dont l'objectif était l'acculturation des algériens à travers « La suppression de la source financière les "Habous" des Medersas et l'implantation des écoles françaises »<sup>(2)</sup> afin de supprimer toute trace des écoles arabes, cette politique appliquée, a voué à l'échec. Entre abandon et préoccupation, la loi Jules Ferry fait étendre l'aspect obligatoire et gratuit de la scolarité sur l'Algérie<sup>(3)</sup>.

Cependant, « en 1889, la proportion des enfants scolarisés et poussés jusqu'au certificat d'études, ne dépasse pas 1,9% »<sup>(4)</sup>. Une diffusion de la politique de l'enseignement accordé aux algériens commence à apparaître à partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle à travers une faveur accordée aux enfants de notables musulmans d'accéder aux écoles françaises. Parallèlement à cette faveur, la France a adopté une stratégie restrictive des écoles arabes tout en implantant « des écoles indigènes où l'on enseigne un peu d'arabe, (mais qui) demeurent peu nombreuses »<sup>(5)</sup>. Ces écoles sont « un peu plus nombreuses en Kabylie, où elles bénéficient du "berbérisme" »<sup>(6)</sup>.

---

1- TURIN Y. : *Op. Cit*, p. 205

2- Ibid, p. 217

3- Ibid, p. 217

4- Ibid, p. 218

5- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit*, p. 36

6- Ibid, p. 36

Comme toute stratégie est au service d'un ou de plusieurs objectifs à atteindre, la France n'a cessé de renforcer sa stratégie d'enseignement en Algérie. « Les écoles indigènes n'augmenteront qu'après 1914, tandis que, les écoles françaises seront un peu plus ouvertes »<sup>(1)</sup>.

Cette dernière information est d'un grand apport. La scolarisation de Fouroulou est entamée sept ans après sa naissance qui date de 1912, ce qui signifie que l'année 1919 est celle où Fouroulou a fait sa rentrée à l'école. Une école indigène gérée par les français, mais des kabyles y enseignent aussi.

*« Demain, toutes les places seront prises. Et puis, il vaut mieux ne pas commencer l'école par des absences. On dit qu'ils sont sévères, les roumis (...) Nous avons deux maîtres, kabyles tous les deux » (P.60)*

La scolarisation de Fouroulou et de la plupart des garçons du village n'est qu'un droit attribué par la France à tout algérien sans distinction entre filles et garçons au point d'en faire une obligation.

Ce droit décerné uniquement au garçon dans la société kabyle, s'il évoque d'une part, une supériorité de celui-ci, il nous fait, d'autre part, introduire aux années où l'instruction imposée par les français n'était qu'un moyen de diffusion d'une politique et d'une idéologie européenne. Cette dernière a trouvé refuge dans les cœurs de ces colonisés, instruits dans des écoles instaurées par les français.

---

1- ARNAUD J. : T. 1, *Op. Cit*, p. 37

### 3.3. Travail du garçon

Le travail est à la fois une donnée sociale et une activité productrice. L'être humain s'est trouvé dans l'obligation de fournir des efforts pour assurer les besoins vitaux. L'homme est le responsable naturel d'assurer à sa famille les différentes nécessités. Avec l'évolution des sociétés et l'introduction des facteurs socio- politico- économiques, le coefficient du travail s'élève et fait appel à tous les membres de la famille.

La Kabylie dont le colonialisme a confisqué les terres les plus fécondes, n'a épargné pour ses enfants qu'un sol marqué par une avarice incomparable. Tous les bras doivent intervenir à son exploitation pour avoir de quoi ne pas mourir de faim. Les garçons, encore enfants, n'ont pas échappé à ce destin. Ils doivent travailler pour porter aide aux parents épuisés de gratter une terre ingrate.

*« Fouroulou qui venait de quitter l'école accompagnait régulièrement son père au champ et partageait ses travaux. (...) Le père Ramdane était heureux de trouver en son fils une aide appréciable » (PP.131-132)*

Avec ces données du travail offertes à un kabyle et qui sont « l'agriculture archaïque, l'élevage de petits animaux, l'exploitation d'arbres à fruits et de vergers »<sup>(1)</sup>, Il ne peut être rassasié. Il doit chercher aide dans l'embauche comme ouvrier saisonnier dans des champs du village ou des villages limitrophes pour les grandes récoltes.

Durant ces absences et d'autres, les garçons substituent, les pères, Ainsi Ramdane dit à Fouroulou:

*« J'irai avec l'âne vendre les légumes pendant que tu t'occuperas des animaux et des terres » (P.132)*

---

1- COUPEL E. : *Op. Cit*, p. 49



Le travail du garçon kabyle ne se limite pas à la garde des animaux.

*« Ils surveillent les propriétés, cherchent du bois, ramassent les olives ou les figues selon les saisons » (P.122)*

Des tâches diverses et pénibles à assumer, exigent des bras forts, un grand courage, un cœur et un corps solides. Ce n'est que le garçon, futur homme, qui est doté de ces caractéristiques. Ce qui lui permettra d'assumer cette corvée.

En revanche, sur ce tableau noir scintillent des étoiles d'argent qui font jaillir une lumière éclairant le chemin d'un garçon partagé entre sa situation misérable et le rêve d'en échapper. Une observation objective des données socio-économiques de la société kabyle nous permettra de dire que c'est cette situation, vécue par ces villageois en particulier et les algériens colonisés en général, qui a donné lieu à une favorisation du garçon.

## 4. L'image de la fille dans la société Kabyle

### 4.1. Infériorité de la fille

De tout temps et sous multiples formes, le sujet de la place de la fille, future femme, dans la société, soulève de longues controverses. Sujet délicat à évoquer surtout dans une société qui se rattache aux traditions berbère- arabo-islamiques. La fille Kabyle est faite pour travailler, se marier ensuite, et donner des enfants, « mais ce sont surtout les enfants garçons qui raffermissent la condition de l'épouse »<sup>(1)</sup>.

Une femme qui n'arrive pas à donner un héritier à son mari, risque de subir des conséquences néfastes car elle n'a pu mettre au monde que des filles indésirables. Assia Djebar dans les « *Alouettes naïves* », raconte à la naissance d'une fille: « A côté d'elle sa belle sœur s'était mise à maudire le sort de l'accouchée: une fille! Tu nous donnes une fille! (...) tout juste bonne pour une race d'esclave »<sup>(2)</sup>. Ce cas est identique à celui de Helima qui n'a pu avoir que des filles qu'elle voit aborder leur vie en état d'infériorité.

« *Retire-toi avec tes garces!* » (P.41)

Chez les kabyles, comme le montre Mouloud Feraoun à travers « *Le Fils du pauvre* », les filles sont accueillies sans enthousiasme dans la famille.

« *Tout le monde la néglige, on lui en veut d'être née.* » (P.77)

Ainsi la progéniture "filles" ne fait qu'humilier la mère. Helima, n'ayant que des filles, éprouve de la jalousie et de la haine envers Fouroulon dont les sœurs sont aussi considérées inférieures.

« *Tant pis pour elles si elles ne sont que des filles.* » (P.109)

---

1- ABADIR S. R. : *La Femme au Machrek et au Maghreb, Fictions et Réalités*, Ed. E.N.L, Alger, 1986, p. 71  
 2- DJEBAR A. : *Les Alouettes Naïves*, Ed. Julliard, Paris, 1967, p. 53

Dès sa naissance, la fille kabyle est soustraite à l'apprentissage de son rôle de future femme, avec toutes les données qu'on lui a imposées. On l'a très tôt habituée à subir les brimades. On encourage les garçons à frapper leurs petites sœurs ou cousines, au moins dans le cadre des jeux. En cas de plainte, la sanction du garçon n'est pas à attendre. Ainsi, la fille est dressée à tout endurer et à ne jamais réclamer. Un meilleur exemple nous est fourni, dans la tyrannie exercée sur Titi qui disait à sa mère en pleurant :

*«C'est mon frère, "que Dieu me le garde", qui a mangé ma part de viande – mon frère, "que dieu me le garde", a déchiré mon foulard » (P.19)*

Devant cette plainte la réponse reçue était :

*«N'est ce pas ton frère?Quelle chance pour toi d'avoir un frère! Que Dieu te le garde! Ne pleure plus, va l'embrasser.» (P.29)*

Et la petite finit par croire inséparable de la formule « que Dieu te le garde », du nom de frère.

Les passages que nous avons relevés du « *Fils du pauvre* » évoquent l'infériorité de la fille vis-à-vis du garçon. Cette infériorité peut se confirmer sur d'autres plans. Dans cette perspective, nous allons puiser dans ce produit de Feraoun, pour déceler les points déterminants de cette situation de la fille kabyle qui inclut celle de la fille algérienne.

## 4.2. Honneur de la fille

Considérée mineure de naissance, la fille kabyle doit se résigner au mode de vie et à la ligne de conduite que la société lui établit. Une fille orpheline est obligatoirement protégée par le mâle, mais cette protection s'applique aussi sur toutes les filles car les kabyles n'admettent pas que leurs filles vivent sans protection. Le père, les frères, les cousins et même les beaux-frères sont là pour avaliser, ce rôle qui vise à sauvegarder l'honneur de la famille.

Ainsi, Ahmed, le grand-père de Fouroulou, n'ose pas confier ses propriétés à ses filles, avant de mourir. Il décide de les abandonner aux Aït-Moussa, des cousins de Fatma. Ce comportement trouve une double explication quant à la place attribuée à la fille chez les kabyles.

- -D'une part, Ahmed ne veut pas que ses filles se séparent de leur famille, les Aït-Moussa.

*« Mais sur ses derniers jours, il crut plus sage de leur laisser ses terrains afin de ne pas détacher ses filles de la grande famille. » (P.23)*

- -D'autre part, le vieux espère, en adoptant ce comportement, qu'il puisse assurer la sécurité à ses filles et les mettre ainsi à l'abri des différents incidents de la vie.

*« Elles se croyaient protégées, elles préféreraient cela à l'indifférence et à l'abandon qu'accompagne toujours le mépris. » (P.23)*

L'honneur de la famille et la « Horma » tant désirés et recherchés dans les sociétés berbères en général et chez les kabyles en particulier ne se réalisent qu'en faisant du mâle l'arrogant de cet honneur. « L'atteinte à l'honneur sexuel est au Maghreb en général et en Kabylie en particulier, quasi inexpiable »<sup>(1)</sup>.

---

1- BENNOUNE M. : *Les Algériennes, victimes d'une société néo patriarcale*, Ed. Marinoor, Alger, 1999, p. 69

Il en résulte que la fille doit vivre à l'abri des regards masculins, l'une des valeurs dans lesquelles elle évolue, et perpétue elle-même de mère en fille. « *Dès l'âge de dix ans, la fille rentre dans le clan des femmes. Elle est étroitement surveillée et amplement édifiée par les femmes.* »<sup>(1)</sup>. S'il arrive à une fille de transgresser les règles préétablies par les coutumes et les traditions de la société, elle sera châtiée.

*«Tachez de vous débrouiller dans l'honneur, disent-ils aux filles. Marchez droit ! (...) Le moindre de vos écarts peut salir notre nom. La plus graves des sanctions ne se fera pas attendre. Vous êtes à notre discrétion.» (P.23)*

La prévention mise en disposition pour éviter l'irréparable, est le fait « d'éloignement ». Retirer la fille des endroits où se trouve le garçon, est la meilleure précaution adoptée par les kabyles. « *De quinze à vingt ans, les garçons et les filles forment deux catégories d'humains qui existent côte à côte et qui doivent s'ignorer. Aucune relation* »<sup>(2)</sup>.

La Fille kabyle est complètement écartée des lieux de la présence masculine. « *Son mari doit la trouver intacte. C'est la première règle qu'on lui inculque* ». <sup>(3)</sup> Le procédé curatif appliqué par ces kabyles est mis en doute par l'écrivain pédagogue. « *Voilà comment les gens de chez nous croient sauver l'honneur et les mœurs* »<sup>(4)</sup>.

---

1- FERAOUN M. : *L'Anniversaire*, Ed. ENAG, Alger, 1992, p. 127

2- Ibid, p. 127

3- Ibid, p. 127

4- Ibid, p. 127

### 4.3. Exhérédatation de la fille

Considérée comme source de déshonneur, la fille kabyle est entourée d'une multiplicité de stratégies adoptées dans son éducation et imposées dans sa vie. Les kabyles croyaient qu'avec ces différentes procédures, ils peuvent assurer l'honneur qu'ils désirent. Dans cette perspective, Ahmed refuse de faire de ses filles, ses héritières. Il voit en elles et en toute fille kabyle, des êtres faibles qui ne peuvent pas défendre leurs biens.

*«Il craignait pour ses biens, proie facile entre les mains de femmes.»*  
(P.23)

Le vieux ne veut pas que ses biens sortent de la propriété familiale des Aït-Moussa. Il aurait aimé avoir un de ses cousins comme gendre, c'est l'unique façon de maintenir ses biens entre les mains de ces cousins.

*« Il ne voulait pas que d'autres s'installent sur ses terrains fussent-il des gendres ou des petits enfants. Oh ! Oui, les choses auraient été arrangées de son vivant, si un de ses petits cousins, moussa comme lui, s'était marié à l'une de ses filles. »* (P.23)

En déshéritant ses filles, Ahmed n'ignore pas qu'elles n'ont aucun soutien. Alors, il prend le bâton du milieu, laisse un champ et la maison pour ses filles qui découvrent après sa mort qu'elles n'avaient droit qu'à l'usufruit, et les terrains aux Aït-Moussa. De cette façon, il assure la protection à ses filles et l'honneur et le nom de sa famille même après sa mort. Ce qui consolide l'idée exposée sur la fille comme source de déshonneur, c'est que le kabyle pense et programme des précautions qui prennent la situation en charge, durant sa vie et après sa mort.

Qu'il s'agisse d'une supercherie du cadî qui « *sans doute n'avait pas bien compris les vœux du mourant, il enregistra ceux des cousins* » (P.17), ou d'une volonté bien programmée d'Ahmed, le fait de démunir les filles de leur héritage est un comportement qui révèle un constat particulier. Les kabyles, faisant partie de l'Algérie pays musulman, font marginaliser les institutions islamiques en faveur de leurs propres traditions.

Le grand père de Fouroulou a balayé d'un coup les lois de la législation islamique en anéantissant le droit de ses filles à l'héritage. Ainsi, le mâle refuse le droit de propriété accordé à la fille comme stipule « la loi de l'exhérédation des femmes kabyles qui fut prononcée en 1749 par les notables des Djemaa »<sup>(1)</sup>.

Une date qui succède d'Islam et précède la colonisation française, présente une décision d'origine sociale, se nourrissant des coutumes, des traditions et des pensées ancestrales. L'attachement des kabyles à cette loi signifie un désir formel d'abolir la valeur de la fille et la soumettre à cette ou magouille.

« *Elles acceptaient que leurs cousins les trompent, les dépouillent pourvu qu'on ne les écartât pas de la communauté et qu'elles gardassent leur droit au nom.* » (P.19)

---

1- Citée par BENNOUNE Mahfoud dans son ouvrage précédemment cité.

#### 4.4. Privation de la fille de la scolarisation

Une dérogation d'un autre droit de la fille est marquante dans ce cahier d'écolier, le droit de s'instruire. Le roman traite de la scolarisation de Fouroulou dans ses détails, sa peine, ses souffrances et son endurance pour réaliser son rêve et devenir instituteur, à travers tout un processus d'enseignement, sans mentionner même l'existence d'une scolarisation de la fille. Ce qui montre une résistance envers l'instruction de la fille. Un constat qui n'est pas uniquement propre aux Kabyles mais, il inclut la majorité des algériens.

L'histoire de l'enseignement, en Algérie coloniale, nous a révélé un refus des algériens d'accéder aux écoles françaises. Malgré les différentes réformes adoptées par les français et visant à intégrer les indigènes à cet enseignement, un refus qui commence à se dissiper, après la loi Jules Ferry, a marqué presque le centenaire colonial.

Les années quarante du XX<sup>ème</sup> siècle étaient l'horizon, annonçant un renoncement à cette obstination de l'instruction de la fille<sup>(1)</sup>. Ainsi l'idée prétendant que le XIX<sup>ème</sup> siècle est celui des aurores et des soleils levants est faussée pour le cas des algériens qui n'ont vu en ce siècle que des crépuscules pour rendre la vie obscure à des enfants qui ont renouer même au sourire.

Nous ne pouvons s'attendre qu'à une réclusion de la fille, de la part d'une société qui a omis la scolarisation de ces données existentielles et de la vie d'une enfance déshéritée. Le cas de la fille est plus décadent. Elle assume une existence que nous nous permettons de juger de décevante. Une situation, dont nous signalons la détermination socio-économique, vise à expulser la fille du monde des lumières pour l'introduire au monde des ténèbres.

---

1- TURIN Y. : *Op. Cit*, p. 371



Les pensées humiliantes recouvrent l'adoption de ce comportement envers la fille algérienne en générale. Cette abstinence est justifiée chez ces arabo-berbères par une « solide » hypothèse. « Si la fille apprend à écrire, elle écrira à coup sûr « la lettre » qui sera destinée à son amoureux »<sup>(1)</sup>. Les mâles de la société s'arrogent la tâche de ne pas donner l'occasion à un amour écrit qui est à leurs yeux, encore plus dangereux, et se donnent la souveraineté d'abroger le droit de la fille à l'instruction dans le but de maintenir, l'honneur de la famille. La croisée de ces différents facteurs, déterminants de la condition de la fille, future femme, ne fait qu'aggraver une situation déjà torturée par la présence coloniale.

---

1- DJEBAR A. : *Op. Cit*, p. 54

#### 4.5. Travail de la fille

Un autre aspect révélateur du pourrissement de la situation de la fille dans la société kabyle, voire dans les régions rurales de toute l'Algérie, est son travail. Bien qu'elle soit considérée comme un être faible par rapport au garçon, la fille participe aux durs travaux imposés par le besoin, l'insuffisance et les traditions sociales. Cette besogne endossée par la fille, lui donne un rôle social bien déterminé, c'est une force de travail complémentaire à celle du mâle.

Le partage, effectué après la mort de la grand-mère, oblige tous les membres de la famille à se mettre au travail. Les filles ont un rôle inéluctable à jouer, si elles aident leurs mères dans les tâches ménagères,

*« Baya aidait notre mère à la maison » (P.29)*

elles assument un lourd fardeau, le travail en dehors de la maison.

*« Fouroulou n'a pas deux grandes sœurs pour rien. Il peut aller à l'école sans déranger personne. Sa mère et ses sœurs se chargent des travaux des champs. » (P.122)*

En plus de ses sœurs, ses cousines animées par la concurrence de Fatma et ses filles, se plient aux recommandations de leur mère et se mettent au travail.

*« La mère, tel un capitaine, distribue les tâches sans hésitation : Djouher ira avec elle, il leur faut passer partout et rechercher sur les lisières des champs des fruits égarés (...) Melkhir et Smina travaillent ensemble. Elles se rendent dans l'autre olivette. » (P.79)*

Même Chabha, la plus petite des cousines de Fouroulou, participe comme les autres au travail.

*« Ma cousine Chabha se lève chaque matin avec les autres. Elle a sa tâche à remplir. » (P.80)*

La fille peut apaiser la situation misérable de la famille où il n'y a qu'un seul mâle qui doit nourrir les ventres.

*« Cependant, grâce à sa femme et à ses filles, mon oncle ne paraissent pas plus embarrassé que mon père. »(P.81)*

La fille s'adonne aussi à des travaux artisanaux, tels, la poterie et le tissage.

*« Les filles faisaient de la poterie qu'elles échangeaient pour de l'orge. Elles travaillaient la laine et mon oncle vendait ce qu'elles fabriquaient. » (P.81)*

Donc, la fille kabyle contribue à plusieurs tâches : l'aide aux champs, la garde du troupeau comme bergère, le travail de la laine et de la poterie, en plus de sa participation aux tâches domestiques.

Inférieure dès sa naissance, exhérée, source de déshonneur, être faible nécessitant la protection du mâle, la fille est exploitée dans des travaux presque pareils à ceux accomplis par le garçon. A travers cette multiplicité de contrastes, divulgue la situation de la fille dans une société démunie par la pauvreté et la privation, auxquelles viennent s'ajouter les traditions et les pensées ancestrales, le tout fusionné dans un espace colonial.

En effet, le nom attribué au protagoniste du roman, l'a doté d'une certaine particularité. Le bijou caché est " un passe-partout". Il ne peut être empêché d'accéder là où il veut, pour révéler à travers une enfance, l'existence menée par les algériens durant l'entre deux guerres, avec toutes ses dualités.

Assurément, l'aventure coloniale en Algérie veut, d'une main, déposséder les vrais propriétaires de leurs terres fécondes et les reléguer dans les montagnes et les terres parcimonieuses pour goûter à l'amertume de la misère, et leur tendre de l'autre, une civilisation, en courant le risque d'affronter celle des autochtones. Un affrontement se manifeste envers les différentes formes de cette civilisation imposée.

Une omission de tout ce qui est fourni par le conquérant, est signalée. Ainsi, l'enseignement en Algérie a suivi sa destinée, entamée par le refus, parcourue du rejet et achevée par l'adhésion. Loin de prétendre que l'analphabétisme soit la source des malheurs vécus par la société algérienne car «la plupart des autochtones savaient lire et écrire la langue du coran lors de la conquête française»<sup>(1)</sup>, nous signalons l'apport des pensées tribales, des traditions et des coutumes accablantes qui ont fait répartir la société en deux catégories: celle d'un mâle, fort et supérieur et celle d'une femelle, inférieure et méritant la protection et le suivi, sans prendre en considération la situation pourrissante dans laquelle évolue cet être faible mais obligé à travailler durement, et dans laquelle on veut maintenir l'honneur. « La pauvreté et le dénouement sont les anti-valeurs dont la puissance annihile tout le reste »<sup>(2)</sup>.

Une approche faite par un adulte et confiée par un enfant, a pu nous fournir des aspects identitaires de l'enfance de Fouroulou mais aussi de celle des enfants algériens. Ce discours social sur la société kabyle a montré son étendu sur la société algérienne à travers les positions communes, les traditions, les coutumes et les pensées qui se nourrissent de la même source.

---

1- TURIN Y. : *Op. Cit*, p. 176

2- MEHENNI A. : *Les idées médiologiques chez Mouloud Feraoun*, Ed. ENAG/DEHLAB, Alger, 2001, p. 58

## II. LES COMPOSANTES DE L'ENFANCE

### 1. Relations d'enfance de Fouroulou

L'enfant a généralement besoin d'avoir un compagnon ou une personne avec qui, il partage ses petits secrets, révèle une tare, joue, apprécie, se querelle et aime. Dès ses premières années d'enfance, Fouroulou fait d'Akli un ami, sans qu'il puisse déterminer le moment et les circonstances dans lesquels cette amitié est née.

*« A quel moment et dans quelles circonstances naquit notre amitié? Je ne saurais le dire. » (P.31)*

Mais puisqu'ils habitent la même rue, Fouroulou n'a aucun doute que c'est là où il fait la connaissance d'Akli.

Un choix que le fils des Menrad n'arrive pas à justifier. Pourquoi Akli parmi tous les autres bambins du quartier? Ceci se traduit par le fait que l'amitié, comme tout sentiment est inexplicable. On ne peut le ramener à des causes et c'est ce qui lui donne un aspect mystérieux.

*« Cependant, rien n'explique notre attachement. Il y avait d'autres bambins, mais il ne se forma pas de paire d'amis comme la notre. » (P.31)*

Contrairement à la douceur de Fouroulou, Akli est hardi, turbulent, aime rire, taquiner, cogner et ne craint pas les grandes personnes. Et c'est peut être pour cette raison qu'une solide amitié se noue entre eux. Une possibilité d'explication est fournie par Fouroulou.

*« Akli était turbulent comme un diable (...) Ce qui me fit estimer autant qu'il était pour sa hardiesse (...) j'admirais et j'aimais Akli parce qu'il avait tout*

*ce qui me manquait. Je suppose qu'il s'attache à moi pour les mêmes raisons.»*  
(P.32)

Cette explication demeure possible puisqu'elle se base sur la complémentarité. Des qualités ou des défauts absents chez l'un, peuvent être comblés par leur présence chez l'autre.

*« Nous nous complétions à souhait. »* (P.31)

Avec Akli, Fouroulou explore le quartier, fait la connaissance des autres enfants, accède à la Djemaa et arrive au café. C'est avec le même enfant qu'il fait son entrée à l'école. Akli assure la protection au garçon chétif et l'escorte là où il va. Il le fait sortir de la maison au monde extérieur et c'est dans une grande harmonie que leur amitié évolue.

Cet enfant, beau comme une fillette, n'est pas la première personne avec laquelle Fouroulou entreprend une relation durant son enfance. Chabha, la plus jeune de ses cousines, fut sa première relation.

*« Chabha était ma première amie. »* (P.77)

Plus vieille que Titi, la petite s'est attachée à son cousin, ce qui a marqué le cœur et l'enfance du petit.

*« Chabha s'est attachée à moi (...) Elle est morte depuis longtemps, ma chère Chabha, mais son souvenir est resté vivace en moi. »* (P.77)

La relation de Fouroulou avec Saïd et Achour est signalée aussi dans le récit. Le fils de Ramdane a eu une relation d'amitié avec ses camarades à l'école. Une première amitié avec sa cousine, une deuxième avec un voisin habitant la même rue et d'autres amitiés résultent de sa scolarisation. Cet itinéraire, que suivent les relations d'enfance du fils des Menrad, est identique à celui de la plupart des enfants du village, qui n'ont aucun moyen de communication et aucune occasion de rencontre avec les enfants des villages limitrophes. De ce fait,

la logique veut que les relations d'enfance de ces montagnards ne sortent pas de la famille, la rue, l'école ou le village.

A partir de ces relations soumises à un choix qui n'a qu'un seul critère, les conditions socio- politico-économiques, nous pouvons dire que cette composante de l'enfance de Fouroulou, expose une image reflétant une existence bannie de toute complexité. La rue, la famille et l'école, comme lieux d'émergence des relations d'enfance, couvrent celles-ci d'une certaine spontanéité qui n'est qu'un résultat d'une vie menée dans des circonstances identiques à celles de toute l'Algérie colonisée.

## 2. Scolarisation de Fouroulou

Le premier jour de l'école marque tout enfant. Les circonstances de sa scolarisation montreront, par la suite, si cet enfant va s'adapter ou il va mener une scolarité de heurt. La plus grande partie de sa vie se passe à l'école où ses contacts sociaux se multiplient et se diversifient. La réussite ou l'échec sont généralement au premier rang des préoccupations de l'enfant mais surtout de ses parents et de son entourage.

Pour fouroulou qui fait son entrée à l'école avec Akli, son premier ami, le cas est différent car les circonstances dans lesquelles évolue sa scolarisation sont particulières. La particularité marque tout l'itinéraire scolaire.

*« Nous fîmes ensemble notre entrée dans le monde ; d'abord à la Djemaa du quartier, puis dans les autres Djemaas, enfin à l'école. » (P.31)*

Le premier jour d'entrée à l'école reste gravé dans la mémoire de Fouroulou pour, une simple raison, ne pas pouvoir prendre son petit déjeuner, qu'on ne lui accorde qu'exceptionnellement du « Couscous au lait ». Un grand festin à ses yeux et à ceux de toute la famille Menrad, est délaissé à cause de l'annonce du père que ce jour là est un jour de rentrée à l'école pour Fouroulou. Le fait de renoncer au petit déjeuner, le jour même de rentrée à l'école, marque l'enfant à jamais.

La particularité, présente dès le premier jour d'entrée, couvre aussi les préparatifs qui précèdent la sortie de l'enfant, de sa maison vers l'école, et qui se résument dans le fait de lui laver les mains, la figure, le cou et les pieds. Habillé de sa gandoura sale, Fouroulou accède à la cour de l'école, l'esprit toujours avec son « Couscous au lait ».



Autant que son premier jour d'entrée à l'école demeure gravé dans sa mémoire, le premier jour de classe, la première semaine et la première année n'y ont presque pas de traces. Et le fait de vouloir déterminer sa situation en classe durant cette année, le gêne.

*« Je serais très embarrassé de dire si je fus bon ou mauvais élève, si j'appris beaucoup ou peu. Du moins, je n'éprouvai aucune répugnance à être écolier. » (p.61)*

Pour lui, il va à l'école car tous les enfants y vont. Il veut éviter les moqueries des voisins qui savent lire, sinon c'est uniquement l'heure de manger le « Couscous » qui le séduit.

On ne peut s'attendre à un bon résultat si on n'éprouve aucun intérêt envers les études. Un désintérêt des parents et des maîtres aggrave la situation.

*« Nos parents et nos maîtres ne paraissaient pas attacher une grande importance à ce que nous faisons en classe. » (P.62)*

La conjonction de l'indifférence et du désintérêt éprouvé par les trois partis contributifs à la réussite d'une scolarité, génère un élève inattentif, non ambitieux et qui refait sa première année. Durant sa deuxième année de l'école où il se trouve toujours en première classe, un jour, Fouroulou revient à la maison, après une absence de toute la journée, avec une flûte à la main. Son père le réprimande et l'informe qu'il donne raison au maître qui se plaint de lui. Un intérêt du père et du maître jaillit mais Fouroulou s'en doute.

*« En réalité, mon père était plus fâché de ma flânerie que de ma mauvaise place à l'école. Je suis bien certain que c'est tout à fait par hasard, au cours d'une conversation ordinaire, grâce à une association d'idée quelconque, que l'instituteur avait parlé de moi à mon père. » (P.63)*

Avec ce doute sur l'intérêt surprenant qu'éprouve le père envers les études de son fils, la réprimande que subisse l'enfant était un élément déclencheur qui a suffi à le mettre sur le bon chemin des écoliers.

*« Mon père pensait m'avoir fait de la peine par le ton sévère qu'il avait pris. Au fond, j'étais presque heureux de constater qu'il s'intéressait à ce que je faisais, qu'il était peiné de me voir parmi les traînants (...) Cette petite réprimande me fit prendre mon rôle au sérieux (...) N'empêche ! Cette scène décida de mon avenir d'écolier : à partir de ce jour, je deviens bon élève, presque sans effort. » (P.63)*

Devenu le premier de sa division, Fouroulou continue à se plaindre du désintérêt de ses parents malgré sa conviction qu'ils n'ont pas de temps à lui consacrer car ils sont plus occupés à arracher une bouchée de nourriture, à une existence qui ne cesse de la leur supprimer.

*« Dès le cours élémentaire, je travaillais donc avec un imperturbable sérieux, à l'insu de mes parents qui continuent à manifester pour mes progrès la plus grande indifférence (...) Les pères de familles qui passent leur temps à essayer de satisfaire les petits ventres peuvent-ils s'occuper également des petites cervelles ? » (P.64)*

L'utilité de la scolarisation de l'enfant n'est au yeux des parents qu'une réduction de sa part de nourriture à cause de son absence prolongée. L'écolier fournit des efforts énormes durant les six années de l'école élémentaire, passe son examen à Fort National avec deux de ses camarades et réussit au certificat d'études. La nouvelle s'annonce au père, émigré en France pour travailler, dans une lettre que Fouroulou rédige.

*« C'est avec joie que t'écris pour t'annoncer que je suis admis au certificat. » (P.118)*

La réponse reçue, le père envoie avec une lettre, un roman d'amour « Collection Gauloise » et un catalogue d'une maison de chaussures. Il est content d'après les dits de son ami :

*« Alors ! Il paraît que tu es instruit, toi? Et bien, voilà des livres que ton père t'envoie. Il est très content, tu sais ? (P.120)*

Après cette fabuleuse réussite, Fouroulou décide de préparer le concours des bourses. Il ne veut pas renoncer aux études malgré sa certitude que son utilité est dans sa contribution à aider sa famille. Le jour du concours, un sujet de rédaction sur les difficultés rencontrées par les pères de familles, ouvriers en France et ignorants, est donné aux candidats. Fouroulou fait une bonne rédaction car son père fait partie de la catégorie visée dans le sujet.

Il brille aussi à l'oral, réussit au concours et se prépare à annoncer, dans une lettre, la nouvelle à son père. Une grande joie remplit le cœur de l'enfant mais elle s'interrompt par une mauvaise nouvelle annonçant un accident de travail que subisse Ramdane, en France.

Attentif à l'état de santé de son père, il manifeste de l'inquiétude envers la situation misérable de la famille qui va s'aggraver après cet incident. En contre partie, le maître pense que les enfants sont insoucieux quant à la situation de leurs parents, à travers un commentaire que Fouroulou dénonce.

*« L'enfance, c'est l'âge heureux ! Vous écoliers, vous n'avez d'autres préoccupations que de vous instruire ou de vous amuser. Vous avez le sommeil tranquille. Vous ne pensez à rien. Quelquefois votre père passe toute une nuit sans dormir, tourmenté par toutes sorte de difficultés. Il pense à ses enfants, aux créanciers qui le tracassent, aux ikoufans vides. Vous êtes insouciant. Vous ne connaissez aucun de ses tourments. » (PP.125-126)*

Le père revient de France avec un ventre cousu mais aussi avec trois mille francs. Ce qui permettra une amélioration de la situation familiale et non pas celle de l'écolier obligé, d'attendre qu'on lui accorde une bourse. Durant cette attente et malgré l'apparition de quelques rayons annonçant la conviction du père de l'instruction de son fils, il lui propose d'abandonner les études et de venir l'aider dans le champ et la garde des animaux, autrement dit, devenir un fellah comme lui. « Quels que fussent leurs résultats scolaires, tous ces jeunes élèves étaient destinés à être bergers et à travailler la terre comme leur père. »<sup>(1)</sup>

Tandis que l'enfant est partagé entre la volonté de porter aide à son père et à sa famille et le désir de réaliser son rêve, d'étudiant prodige, le père avec ses propositions, finit par chasser ce rêve de l'esprit de son enfant.

*« Au fur et à mesure que le père développait ses projets. Fouroulou le suivait avec surprise. Il voyait s'ouvrir devant lui des horizons auxquels il n'avait pas songé : Il se voyait devenir fellah, il était un peu sceptique. Il avait un autre rêve, lui. Il s'était toujours imaginé étudiant, pauvre mais brillant. » (P.132)*

Fouroulou se donne espoir. Il pense que s'il aura une bourse, il pourrait étudier sans inquiéter son père sur les frais de ses études.

*« Et si on m'accorde la bourse ? Je pourrai continuer mes études sans t'occasionner de frais. » (P.132)*

Cependant, une réalité échappe à l'enfant. Son père est convaincu que ceux qui font des études sont uniquement les riches, quant à lui, fils d'un pauvre, il ne peut poursuivre ce chemin.

Ramdane trace une vie et l'espère à son fils. Il travaille avec lui deux ou trois ans puis il peut aller en France. Avec son certificat, il se débrouille mieux que les ouvriers ignorants. Un circuit de vie auquel Fouroulou n'a jamais pensé.

---

1- ELBAZ R et MATHIEU M J. : *Op. Cit*, p. 39

L'attribution de la bourse, annoncée par une lettre du directeur du collège de Tizi-Ouzou, tranche dans le sujet. L'enfant reprend espoir et l'image d'étudiant pauvre se dessine à nouveau dans son esprit. Le père ne revient jamais à ses propositions, il commence, peut être à croire au rêve de son fils.

*« Le père lui-même commence à y croire. » (P.34)*

Entre le parcours de vie tracé par Ramdane à son fils et le rêve de celui-ci, la bourse a mis fin à deux points de vue complètement différents et à deux espérances incompatibles. Le père voit en son fils, un bras fort, disponible au travail, prêt à porter aide à la famille et à supporter avec lui le fardeau que la vie et les circonstances l'ont obligé à assumer.

L'intérêt douteux de Ramdane s'explique. Il s'agit d'une inquiétude sur le parcours de vie de son enfant. Le père veut épargner à son fils la misère du village.

*« Le père Ramdane n'était pas dupe. Il savait très bien que son fils n'aboutirait à rien. Mais, en ville, Fouroulou serait nourri mieux que chez lui, il grandirait loin de la dure existence des adolescents de chez lui. » (P.134)*

Devant les vœux de Ramdane, un obstacle fait face. Si Fouroulou a pu avoir une bourse, il ne peut pas s'inscrire à l'internat car celle-là ne peut pas couvrir tous ces frais. Une autre réalité et une autre contrariété s'ajoutent pour consolider les précédentes et dire à l'enfant qu'il faut laisser les études aux riches, seuls capables de les faire. Quant à toi, tu es fait pour le travail du sol afin de satisfaire des ventres réclamant la nourriture d'une terre avare.

Une étincelle d'espoir jaillit avec la proposition d'Azir. Enfant du village, étudiant à Tizi-Ouzou, il entend circuler le problème de Fouroulou, alors il porte secours et donne solution au père et à son fils, la mission Lembert, est la seule issue. Fouroulou y passe quatre ans de travail acharné, accompagné de son

camarade Azir. Il peut avoir son brevet et accéder à l'Ecole Normale après avoir réussi au concours. Cet itinéraire est tracé dans la tête et l'esprit de Fouroulou depuis son enfance.

*« Fouroulou était sincère. Il allait candidement au collège dans l'intention d'obtenir son brevet, puis d'entrer à l'Ecole Normale pour devenir instituteur. » (P.134)*

Voilà pour ce qui est de la scolarisation et de ce qui est présenté comme déterminant dans la formation intellectuelle de Fouroulou. Celle-ci est réalisée dans une dure existence, dans des conditions difficiles et des circonstances régées par les obstacles qui, à chaque fois, veulent mettre fin à une instruction tant souhaitée, à un rêve tant attendu et à un espoir pour lequel, l'écolier a sacrifié tous ses plaisirs. Il peine en travaillant comme fellah durant les vacances et s'acharne au travail scolaire, une fois qu'il reprenne classe.

Le heurt scolaire que l'enfant a vécu n'était pas de nature psychologique mais plutôt financière. Durant toute sa scolarisation, la misère l'a harcelé. Elle ne veut pas s'en détacher. S'il est un fils d'un pauvre, il devait le rester. Mais la volonté, le courage et l'endurance de l'enfant ont pu s'opposer au destin, qui fait des enfants, kabyles des bergers. Fouroulou a pu s'en arracher et devenir un instituteur et par la suite, un écrivain qui a eu la possibilité de dire que les circonstances dans lesquelles, il a poursuivi ses études, n'ont fait qu'éveiller son désir d'apprendre et lui donner le courage de dépasser les difficultés. Ces dernières sont identiques pour toute scolarisation algérienne menée dans une politique d'enseignement français et sous des conditions dictées par le colonialisme.

Si la scolarisation de Fouroulou, avec ses chutes et ses succès, a contribué à l'ajustement de son âme, elle a aussi déterminé l'image du garçon, seul bénéficiaire de la scolarisation, par rapport à la fille. Ce qui reflète la société kabyle dans sa réalité qui n'est qu'une partie de toute une réalité algérienne durant la période coloniale.

### 3. Jeux d'enfance de Fouroulou

Akli et Chabha sont les premiers amis d'enfance de Fouroulou. Les jeux de celui-ci sont entamés avec ces deux personnes. Chabha joue avec lui quand il est incapable de sortir seul mais après avoir fait connaissance d'Akli qui l'escorte partout, Fouroulou le préfère à sa cousine. Il lui arrive de refuser de jouer avec elle sous prétexte qu'il a des choses plus importantes à faire dehors. Une fois, un enfant lui interdit d'aller loin de chez lui, il revient vers Chebha et accepte de jouer avec elle, sans avoir d'autres choix.

*« Lorsque ma cousine Chebha me demandait de jouer avec elle, je lui répondais, non sans importance, que des occupations plus intéressantes, plus viriles, m'appelaient loin de la maison (...) Par un effet de hasard, les jours où je la dédaignais, je trouvais quelqu'un qui me menaçait, me provoquait ou me défendait l'accès de la Djemaa, de sorte que je revenais à la maison plus vite que je ne me l'étais proposé. J'acceptais alors humblement de jouer avec Chabha. »*  
(P.32)

Les types de jeux de Fouroulou avec Akli et les garçons voisins sont cités et bien détaillés dans le récit, contrairement à ceux avec Chabha et les autres filles qui ne sont même pas mentionnés. A l'âge de sept ans, le petit des Menrad, connaît des jeux différents comme, les billes, les glands ou les boutons, les toupies et les pistolets.

Les enfants appartenant au groupe de jeu de Fouroulou sont du même quartier que lui ou des quartiers voisins et ont presque son âge. Ce groupe établit un cycle de jeu géré par deux facteurs déterminants, les saisons et les matières premières disponibles à la fabrication des jouets. En automne, les jeux de billes, des glands ou des boutons et des toupies sont très courants. En hiver, aucun jeu cité. Au printemps et en été, c'est le tour des cerceaux, des osselets et des flûtes.



Cette façon d'établir ce cycle de jeu n'est pas fortuite. Le fait de ne pas avoir des jeux relatifs à la saison de l'hiver, indique que ces enfants ne peuvent pas jouer durant cette période caractérisée par le froid, un obstacle devant tout type de jeux en dehors de la maison. Ces jeux, ayant comme matière première, le bois disponible sur les hauteurs ou dans les rivières des villages kabyles, ou les vieux vêtements auxquels les montagnards ne renoncent que s'ils sont convaincus de leur inutilité, expliquent leur adoption par les enfants kabyles.

*« Nous avons établi un cycle qui revenait à peu près tous les ans. Cela débutait en octobre par les billes, les glands ou les boutons- On dévastait alors toutes les vieilles chemises, vestes, gilets- Puis c'était le tour des toupies (...) Au printemps, nous fabriquions des pistolets avec un bois rare que l'on allait chercher à la rivière. Ensuite on passait aux cerceaux, aux osselets, aux flûtes. »*  
(P.62)

La flûte donne un autre aspect quant au choix de ces jeux. Les enfants de ces villages ne sont en réalité que des bergers. Ils transforment leurs pastorales en une badinerie de bergers avec ces flûtes. Ces dernières étaient le jeu qui a marqué Fouroulou.

*« (...) les flûtes. Ce sont ces dernières qui m'ont laissé un souvenir ineffaçable. »* (P.62)

Devenu adulte, Fouroulou reconnaît que lorsqu'il était enfant, il n'a jamais aimé les jeux.

*« Quand j'essaie de m'imaginer parmi mes élèves, je me retrouve toujours parmi les plus chétifs, les moins turbulents, ceux qui craignent l'effort, détestent les jeux. »* (P.84)

Mais il n'a pas seulement joué avec les garçons du village, il a aussi participé à la fabrication des jouets.

Les jeux de ces petits enfants sont basés sur l'offre des matières utilisées dans la fabrication des jouets. Ce qui montre que, si « les classes d'âge, les formes de vie, la division ethnique et les couches hiérarchiques marquent, chacune à sa façon, le contenu et la fonction d'un jeu »<sup>(1)</sup>, la matière première, avec laquelle on façonne les jouets, et le climat de la région sont aussi des traits déterminants du contenu et du choix. C'est selon ces deux données que les enfants kabyles optent pour tel ou tel jeu.

Sur un autre plan, si « le jeu se rattache à la politique, à la religion, au langage et à l'art »<sup>(2)</sup>, il est aussi lié à la culture, aux traditions et surtout aux conditions de vie. Ainsi, les jeux de ces petits montagnards ne sont pas des jeux d'échecs, des jeux de cartes ou des jeux électroniques, ni leurs jouets sont les belles poupées, les petites voitures ou les cubes magiques. Ce qui signifie qu'à travers les jeux, on peut, en quelque sorte, cibler la génération, identifier ses conditions de vie et déterminer son aisance ou sa difficulté.

Les osselets, les cerceaux, les toupies et les billes nous font introduire dans le fond algérien des années vingt, où l'enfance algérienne est réduite au néant par l'aumône que la France lui donne et qui peut juste lui assurer la survie. Cette composante de l'enfance qui se définit comme « agent de développement social »<sup>(3)</sup>, nous dévoile un développement particulier dans des conditions spécifiques, car il puise, d'un côté, dans les boutons des anciens gilets et vestes des montagnards pour y exister, et d'un autre, dans la présence d'un beau temps pour perdurer. Peut-on attendre de ce type de développement qu'il assure l'évolution d'une enfance soumise à de grandes épreuves où la misère est le point marquant?

---

1- VANDER ZANDEN J W. : *Introduction à la psychologie du développement*, Ed. Chenelière/Mc Graw- Hill, Canada, 1996, p. 151

2- Ibid, p. 151

3- Ibid, p. 154

#### 4. Querelles d'enfance de Fouroulou

L'enfant grandit au sein de relations interpersonnelles au cours desquelles il élabore des rapports multiples où les émotions, les identifications et les agressions jouent des rôles déterminants. Ces dernières se manifestent dans les bagarres et les querelles d'enfance qui décident approximativement du devenir de l'enfant sur le plan moral et éducatif.

Comme les relations ne sont pas toujours de tout repos, le petit Fouroulou vit des querelles comme tous les enfants de son âge et de sa génération. Seulement les siennes ont pris un parcours dicté par l'unicité du mâle dans cette famille.

*« Lorsque je remportais la palme, j'étais félicité par tous. Lorsque j'avais le dessous, ils m'accablaient de leurs railleries. » (P.33)*

Deux situations purement opposées. Une victoire récompensée et un échec blâmé inspirent à l'enfant un comportement intermédiaire, faire semblant que les cas échéants sont inexistants dans ses querelles, et planer avec ses succès.

*« Je dissimulais avec soin retraites et défaites. Je ne parlai que de mes victoires. » (P.33)*

Ainsi, Lounis inculque au petit une logique qui se résume dans le fait que Fouroulou peut rencontrer trois cas d'opposants dans ses querelles:

- Lorsque Fouroulou est plus âgé que son adversaire.

Dans ce cas, l'oncle permet à son neveu de donner une correction à l'enfant tandis qu'il se charge de son côté des promesses à faire aux parents, à propos de la sanction de Fouroulou, lors de leurs plaintes.

*« Si j'avais affaire à un petit, il me permet de lui donner la correction pourvu qu'après coup je me sauve ou me cache. Si on venait se plaindre, mon*

*oncle me cherchait pour me punir, se gardait de me trouver, consolait l'enfant, promettait aux parents mon châtement. » (P.33)*

- Lorsque Fouroulou a le même âge que son adversaire.

Lounis voit que dans ce cas, son neveu doit affronter avec force son opposant, en faisant de la bonne nutrition de Fouroulou, fils unique, une raison suffisante pour faire surgir de la force.

*« S'il s'agit d'un garçon de mon âge, je n'avais raison de le craindre. Mon oncle faisait ressortir avec colère que l'avantage était de mon côté: j'étais mieux nourri, donc j'avais plus de force. » (P.33)*

- Lorsque Fouroulou est moins âgé que son adversaire.

Si un garçon plus âgé que Fouroulou le frappe, Lounis intervient pour lui régler ses comptes. Le fils de Ramdane, non convaincu de la logique de son oncle, profite de ce dernier cas et le fait courir pour des futilités.

*« Par contre, il n'admettait pas qu'un garçon plus grand que moi me frappât ou me taquinât. C'est ce qui me permettait d'avoir ma petite revanche sur mon oncle (...) que de futilités pour lesquelles je le faisais courir. » (P.34)*

De cette catégorisation qui est loin d'être logique mais elle est admise par le fait qu'elle tient son raisonnement des croyances sociales qu' on se trouve obligé d'accepter sans fouiner dans leur véracité, la nourriture s'expose comme une faveur accordée aux uns au dépens des autres. Un fils unique est mieux nourri que les autres enfants nombreux dans une même famille. Et la misère de ces berbères s'évoque même à travers les petites chicanes des enfants.

Le problème de çof<sup>(1)</sup> figure aussi dans les disputes de Fouroulou. L'oncle ne veut pas que l'unique des Menrad enregistre une défaite devant un enfant d'un çof rival, car il s'agit de l'honneur de la famille.

---

1- Le terme çof signifie: clan, selon la définition proposée par Nacib Youcef dans son ouvrage précédemment cité, Ed. SNED/NATHAN.

« *Le fils d'un lâche ne devait pas faire reculer un Menrad. (...) ou enfin, c'était un garçon d'un çof riva l- aucune retraite n'était permise devant un ennemi.* » (PP.33-34)

Le problème de clan, présent et interprété dans les disputes de Fouroulou, leur donne un aspect profond. La querelle que nous allons évoquer dans ses détails, fait surgir ce problème et lui donne une grande dimension.

Boussaad N'Amer, d'un çof rival, assis sur les larges dalles de la place des musiciens, confectionne un panier avec des brins d'olivier sauvage en utilisant le couteau pour tailler le bout des brins cassés. Le vieux applique sans le vouloir la lame de son couteau sur le front de Fouroulou qui se trouve trop près de lui. Boussaad n'a cessé de demander au petit de s'éloigner ou d'aller jouer avec les enfants. Fouroulou refuse, en réclamant sa place à la Djemaa.

Le sang coule du front de l'enfant. Les hommes présents sur la place, se précipitent vers lui. Boussaad lui applique de la prise qui reste au fond de sa tabatière pour faire arrêter le sang et couvre la blessure avec un morceau de la gandoura d'un volontaire.

Rentré chez lui en hurlant, Fouroulou informe son oncle qui se trouve sur le seuil de la maison, que Boussaad veut le tuer.

« *Qui t'a arrangé ainsi? Dit mon oncle (...)*

- *C'est Boussaad N'Amer.*
- *Exprès?*
- *Oui, il a voulu me tuer.* » (P.38)

Suivi de Fatma qui entraîne le reste de la famille ainsi que les Aït-Moussa, Lounis mène la bataille contre les Aït-Amer. Il reçoit une grosse pierre sur la tête et un coup de couteau au flanc. Le cousin Kaci a eu à son tour plusieurs coups de bâtons. L'oreille de Fatma est déchirée. Le clan des Aït-Amer a eu lui aussi son compte, avant que l'Amin n'intervienne pour mettre fin à la bataille.

La nuit même, l'Amin, deux marabouts et une douzaine de notables jouent le rôle de médiateurs entre les deux clans. Une réception généreuse est préparée à ces Cheikhs, du Couscous, de la viande, du café et à la fin de l'arrangement, cinquante francs donnés à l'Amin. Un mensonge d'un enfant fait déclencher une bataille dont les conséquences sont néfastes pour les deux familles.

Ces gens sacrifient leurs « Couscous avec de la viande », grand festin à leurs yeux, pour préparer un dîner qu'ils ne peuvent s'offrir qu'exceptionnellement. A ce sacrifice, vient s'ajouter la sanction représentée dans les cinquante francs, versés par chaque famille culpabilisée, dans la poche de l'Amin, Simple messenger.

Cette querelle déclenchée par le petit enfant révèle plusieurs points frappants dans la société kabyle:

- Le premier, est celui des moyens archaïques utilisés dans le traitement des blessures.

*« Le vieux qui me tenait et m'appliquait sur la plaie ce qui lui restait de prise au fond de sa tabatière. Un autre déchira sa gandoura déjà en loques et me fit un turban avec un morceau de la vieille étoffe. (...) Dis à ta mère qu'elle t'applique la cendre d'un linge brûlé. ». (PP.36-37).*

Ce qui reflète une société dépourvue des moindres substances nécessaires pour les soins. Les médicaments sont substitués par la prise et la cendre, les pansements par les loques de la gandoura. L'utilisation de la prise, de la cendre, du café moulu et du poivron noir, est connue non seulement en Kabylie mais elle s'étend sur d'autres régions du territoire algérien.

- Le deuxième point, encore plus frappant est la rivalité qui existe entre les deux çofs rivaux.

« *Ce Boussaad, d'un çof rival, armé d'un couteau, se jette sur son neveu sans défense.* » (P.38)

L'appartenance à telle ou telle kharouba et la fierté d'être de cette famille et non de l'autre, ont donné naissance à un sentiment de supériorité d'une famille par rapport à l'autre, à une concurrence et à une adversité.

Ce que les membres des deux clans ennemis ressentent n'est pas le seul motif de cette adversité. Car la politique coloniale est d'un grand apport. Visant à répartir la haine et la rivalité entre les différentes tribus, çofs et familles, cette politique a appliqué un stratagème basé sur la logique « divise et règne ». Elle a pu jouer un rôle déterminant quant à l'origine et à la diffusion de telles attitudes chez les kabyles et les algériens en général.

- L'amende, remise à l'Amin et versée dans la poche du Caïd représentant de l'autorité Française, n'est qu'un autre point marquant dans la querelle. Si la bagarre ne peut laisser qu'un vainqueur ou un vaincu à moins qu'il n'y ait plutôt ni vainqueur ni vaincu comme le cas de ces deux clans, elle pourra introduire un troisième parti qui va en profiter. Du sang algérien coule, celui des Aït Amer et des Aït Moussa, et se sont eux-mêmes qui doivent payer l'amende versée dans le compte des autorités Françaises qui sont les seules à en tirer profit.

Une querelle qui nous a révélé tant d'aspects détériorés dans la société kabyle, nous a dévoilé une dimension positive. La leçon, que l'enfant a tiré de cette dispute, « être tranquille », a influencé son devenir.

« *Je sus apprécier, tout jeune, le prix de la tranquillité.* » (P.35)

La mise en lumière de cet espace colonial à travers une composante de l'enfance de Fouroulou, a déterminé des attitudes et des visions kabyles. Ces dernières, comparables à des mailles transparentes d'un filet vide, reflètent la profondeur de l'existence algérienne avec toutes ses blessures.



## 5. Divertissements de Fouroulou

Tizi Hibel, l'un des villages nombreux de Djurdjura et le lieu natal de Fouroulou, a été bien décrit par l'auteur dans le chapitre ouvrant le roman. Cette description qui a attiré notre attention par la profondeur de ses détails, est loin d'être fortuite. Elle nous procure une explication quant à l'unicité du moyen de divertissement et du choix du conte comme type représentatif de celui-ci.

Si la communication avec les villages limitrophes s'établit à l'aide de chemins muletiers, les échanges hivernaux sont réduits. Les visites entre les habitants du même village sont aussi limitées à cause des chemins montant et des pistes broussailleuses qui peuvent être bloquées par la neige durant des jours. La densité du village kabyle, sa structure et son climat dominant surtout en hiver, ont créé un isolement des montagnards. Ceux-ci ont pu surmonter la longueur des veillées par le fait de raconter des histoires, seul moyen de divertissement qui les accompagne dans les veillées longues, froides et redoutées et leur permettait d'imaginer des jours meilleurs.

Pour Fouroulou, les histoires de Khalti lui procurent un plus. Elles lui créent un monde d'imagination et lui accordent, à travers les personnages de l'histoire, le plaisir de vivre avec eux et de s'imaginer des rôles différents : soutenir le pauvre, supporter le triomphe d'un personnage et se transmuter en héros pourfendant l'injustice.

*« Khalti savait créer de toute pièce un domaine imaginaire sur lequel nous régnons. Je devenais arbitre et soutien du pauvre orphelin qui veut épouser une princesse, j'assistais tout puissant au triomphe du petit M'quidech qui a vaincu l'ogresse ; je soufflais de sages répliques au Hechaïchi qui tente d'éviter les pièges du sultan sanguinaire. » (P.56)*

Si l'enfant se met au côté du juste pour le défendre du méchant, au côté du pauvre faible pour affronter le puissant opposant et sait distinguer le candide du rusé, c'est qu'il emprunte son chemin qui monte vers le rêve et la morale. Comme tout moyen de divertissement peut avoir des inconvénients, les histoires racontées par Khalti ont généré un homme peureux. Il ne peut pas traverser seul le cimetière de Tizi, durant la nuit. Un fait dû à ses questions incessantes sur tout ce qui se rapporte à la superstition.

La tante qui se donne, dans ses histoires, arrive à faire rire ou pleurer l'enfant selon le contenu de ses contes. Elle peut aussi lui faire oublier la peine de ses parents.

*« Le destin de mes héros me préoccupait davantage que les soucis de mes parents. » (P.57)*

Une conteuse née, Khalti initie Fouroulou au monde de chimères et de fiction et avant de devenir homme, il apprend à aimer, à sentir, à rêver, à créer des pays mystérieux.

*« Néanmoins je suis reconnaissant à Khalti de m'avoir appris de bonne heure à rêver, à aimer créer pour moi-même un monde à ma convenance, un pays de chimères où je suis seul à pouvoir pénétrer. » (P.58)*

Ces histoires que Khalti raconte à l'enfant, sont racontées par les vieux dans la plupart des régions rurales et mêmes urbaines de la vaste Algérie. Les membres de la famille se réunissent dans un coin près du feu, support privilégié du conte, pour étendre des histoires connues dans toute l'Algérie, mais avec une différence des noms des personnages ou des titres.

Quelles que soient les différences existant entre un conte et un autre, l'objectif est identique. Amuser les enfants qui n'ont pas d'autres moyens d'amusement durant les longues nuits de l'hiver. Distraire dans une période où une pénurie de distraction fut marquante par les conditions médiocres de la société algérienne.

Fatigués de jouer, rentrés chez eux, le sommeil les délaisse. Ces enfants vivent une oisiveté qui les ennuie et des divertissements dont ils sont bannis. Il suffit que le conteur ou la conteuse disparaisse pour que les divertissements s'effacent. Ainsi, Fouroulou perd son paradis d'enfance où il pouvait jouer et se distraire, avec la mort de Nana et la disparition tragique de Khalti.

Quant aux parents, ils sont occupés à assurer la subsistance à leurs familles. Acharnés à le faire et épuisés de cette besogne, ils ne peuvent même pas penser à procurer des moyens de distraction à leurs enfants.

*« Je dois dire que ces histoires m'attiraient beaucoup chez mes tantes. Mon père et ma mère ne nous en racontaient jamais. » (P.56)*

De nouveau, l'une des composantes de l'enfance de Fouroulou, nous expose les conditions navrantes d'une région de l'Algérie colonisée. L'amitié ne peut pas dépasser le seuil du village, les jeux sont variés, mais ils puisent dans leur façonnement dans la nature kabyle. Les contes symbolisant les divertissements, sont devenus un fait social. La scolarisation souligne la condition commune des kabyles, la misère, et évoque l'image d'une majorité d'algériens qui ne pouvaient pas toujours assurer la soudure alimentaire entre les saisons. Les querelles représentent une violence qui s'interprète chez ces fiers montagnards, comme une attitude de défense. Loin d'être un culte, cette violence est une arme de combat, un rite existentiel qui renforce le sens de la ténacité.

Nous nous permettons donc, pour clôturer la liste des composantes, de dire que cette enfance de Fouroulou a exposé une image d'une société en carence sur tous les plans: nutritionnel, instructif et moral. Nous pensons enfin que cette société, confrontée à mille épreuves, a eu la chance de mettre au monde des enfants qui ont pu par la suite, transcrire ses souffrances et exposer dans les moindres détails, les obstacles qui ont entravé son évolution. Déchirée par deux fléaux, voulant l'arracher chacun à son côté, l'Algérie est soumise, d'une part, à un colonialisme oppresseur et d'autre part à des pensées et des croyances dirigées par l'erreur de l'œil et qui n'auront qu'un fatal destin, l'errance.

# **CONCLUSION GENERALE**

Dans notre étude, nous nous sommes fixés l'objectif de repérer la relation existante entre l'œuvre intitulée « *Le Fils du pauvre* » de l'écrivain algérien Mouloud Feraoun et les réalités sociales qu'a vécues le protagoniste du roman , à travers l'analyse de l'aspect de l'enfance figurant dans cet écrit.

La présence de cet aspect ne se limite pas à ce produit de Feraoun mais le dépasse pour apparaître dans d'autres produits littéraires maghrébins d'expression française. Ce qui nous a dicté un retour aux origines et à l'évolution de la littérature maghrébine pour fournir le contexte de l'émergence d'un tel aspect mais, surtout, pour déceler les différentes images qu'il expose.

Faisant partie de la littérature algérienne d'expression française, «*Le Fils du pauvre*» nous a orientés vers le fait de fouiner dans les produits littéraires algériens de langue française, traitant d'une enfance ou l'ayant comme aspect dominant, pour en dégager celles reflétant une Algérie colonisée, détériorée et ruinée.

Ainsi, l'aliénation, le déchirement, la faim, la misère, les traditions accablantes, les pensées ancestrales et le raisonnement archaïque, étaient les images les plus marquantes d'une enfance maghrébine ou algérienne.

Quant à l'image procurée par l'enfance de Fouroulou (protagoniste de l'histoire), elle a suivi un processus particulier. La particularité existe aussi dans le fait que cette enfance a pu rassembler une pluralité d'images. Elle est tel les débris d'un miroir, reflétant chacun une partie de toute une réalité sociale.

En effet, cette image n'est pas partielle car elle expose tant les conditions de vie pénibles et la lutte pour la survie, que les coutumes et les pensées arriérées contribuant ainsi, à rendre difficile l'existence des algériens plus qu'elle ne l'est déjà.

Ce miroir n'est pas une simple surface réfléchissante. En réalité, sa fonction n'est pas uniquement le reflet des faits sociaux parce qu'alors le rapport entre ces faits et leurs reflets s'établit mécaniquement. Le miroir est un révélateur qui nous dévoile la situation pourrissante de la société algérienne durant l'époque coloniale.

A cet effet, «*Le Fils du pauvre*» nous procure un tableau d'une société dans sa totalité. Si toutefois, une réalité échappe à ce tableau, il importe de se demander où peut-elle être trouvée? Elle est trouvée derrière le miroir, c'est-à-dire dans l'analyse, le sous-entendu ou les interprétations attribuées à tel ou tel contenu ou fait.

Notre propos n'était pas d'établir la véracité des faits sociaux, mais plutôt de confirmer que le littéraire n'est jamais aussi loin du social. Aussi, même si ce roman algérien ne reflète pas une société dans toutes ses dimensions, il ajuste l'image d'une enfance déshéritée, vivant dans une société démunie.

Face à la complexité de la société et de son vécu et de la tâche d'un auteur colonisé, voulant révéler le négatif de sa société, il convient de reconnaître aussi, la complexité du discours social inclus dans ce produit littéraire. Cette complexité est composée de différents éléments constituant et reflétant les contradictions et les contraintes d'une société.

Néanmoins, dans notre étude, nous avons tenté de mettre en relief la réalité sociale et le produit littéraire en faisant de l'enfance de Fouroulou un bris de miroir (le roman) auquel correspond des enfances algériennes. En effet, cette tentative d'étude nous permet de dire que «*Le Fils du pauvre*» fait partie des romans à propos desquels l'écrivain français Stendhal a laissé tomber de sa plume l'expression suivante: "*Le roman est un miroir que l'on promène le long du chemin*".

Cependant, un chemin semé d'épines, d'obstacles et de difficultés a été emprunté par Mouloud Feraoun pour concrétiser son rêve et devenir écrivain afin de pouvoir révéler tant de réalités sur une enfance qui n'est que celle de tous les algériens de l'époque de la colonisation française.

Devant cette image où l'auteur a osé signaler dans un produit "misérabiliste", l'oppression et l'injustice d'un colonisateur visant l'avilissement du peuple algérien, nous ne pouvons l'accuser de tiède envers la situation navrante de son pays mais nous acceptons qu'il était partagé entre un engagement politique et sa propre vision idéologique.

Ce point d'aboutissement, nous permet de conclure que si un aspect d'une œuvre littéraire a exposé une société dans ses moindres détails, il a aussi soulevé la possibilité d'interférence d'autres aspects. Dans cette perspective, il faudrait en fait, mener des études plus approfondies, non seulement, sur le rôle déterminant des différents aspects tels les aspects idéologiques, culturels, philosophiques, sociaux et autres, dans le reflet des faits d'une société donnée, mais aussi sur l'apport de chaque aspect existant dans une œuvre littéraire à l'avènement des sociétés dotées de faits inépuisables.



## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- \* ABADIR S.R. : *La femme au Machrek et au Maghreb, Fictions et Réalités*,  
Ed. ENL, Alger, 1986.
- \* ABI HAMED E. : *Ihya Ouloum Eddine*, Ed. Maison du livre, Liban, 2005.
- \* ARNAUD J. : *La littérature maghrébine de langue française*, T.1, Ed.Publisud,  
France, 1986.
- \* ARNAUD J. : *La littérature maghrébine de langue française, Le cas de Kateb  
Yacine*, T.2, Ed. Publisud, France, 1986.
- \* BEAUMARCHAIS JP et COUTY D. : *Dictionnaire électronique des écrivains*,  
Ed. Bordas, Paris, 2003.
- \* BENNOUNE M. : *Les Algériennes, Victimes d'une société néo patriarcale*, Ed.  
Marinoor, Alger, 1999.
- \* BONN C. : *La littérature algérienne de langue française et ses lecteurs*,  
Ed. Naaman, Canada, 1974.
- \* CHAULET-ACHOUR C. : *Albert Camus et l'Algérie*, Ed. Barzak, Alger, 2004.
- \* CHAULET-ACHOUR C. : *Lectures critiques*, Ed.OPU, Alger, 1990.
- \* CHEURFI A. : *Ecrivains Algériens, Dictionnaire biographique*, Ed. Casbah,  
Alger, 2004.
- \* COUPEL E. : *Le juste assassiné ou L'univers de Mouloud Feraoun*, Editions des  
écrivains, Paris, 1991.
- \* DANINOS G. : *Les nouvelles tendances du roman algérien*, Ed. Naaman, Canada,  
1983.
- \* DEJEUX J. : *Littérature Algérienne Contemporaine*, Ed. PUF, Paris, 1975.
- \* DEJEUX J. : *Littérature maghrébine d'expression française*, Ed. Naaman,  
Canada, 1973.
- \* DEJEUX J. : *La littérature maghrébine d'expression française*, conférences  
données au centre culturel français, fascicule.2, Alger, 1970.
- \* DESCOMBES A. : *Expressions Maghrébines, revue de la coordination  
internationale des chercheurs sur les littératures maghrébines*,  
Vol.2, n°1, Ed. Tell, 2004.

- \* DJEBAR A. : *Les Alouettes Naïves*, Julliard, Paris, 1967.
- \* DIB M. : *La Grande Maison*, Ed. Seuil, Paris, 1952.
- \* ELBAZ R et MATHIEU-JOB M. : *Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une littérature*, Ed. Karthala, France, 2001.
- \* FERAOUN M. : *L'Anniversaire*, Ed. ENAG, Alger, 1992.
- \* FERAOUN M. : *Les chemins qui montent*, Ed. Seuil, Paris, 1976.
- \* FERAOUN M. : *Le Fils du pauvre*, Ed. Talantikit, Béjaïa, 2002.
- \* FERAOUN M. : *Journal (1954-1962)*, Ed. Seuil, Paris, 1962.
- \* FERAOUN M. : *Jours de Kabylie*, Ed. Points, Paris, 2003.
- \* FERAOUN M. : *Lettres à ses amis*, Ed. Seuil, Paris, 1969.
- \* FERAOUN M. : *Poèmes de Si Mohand*, Ed. Minuit, Paris, 1960.
- \* FERAOUN M. : *La Terre et le Sang*, Ed. Seuil, Paris, 1953.
- \* HARBI M et STORA B. : *La Guerre d'Algérie*, T.1, Ed. Chihab, Alger, 2004.
- \* KATEB Y. : *Nedjma*, Ed. Seuil, Paris, 1956.
- \* KHATIBI A. : *La Mémoire Tatouée*, Ed. Denoël, Paris, 1971.
- \* KHEIREDDINE M. : *Agadir*, Ed. Seuil, Paris, 1967.
- \* LANASRI A. : *La littérature algérienne de l'entre-deux-guerres*, Ed. Publisud, Paris, 1995.
- \* MEHENNI A. : *Les idées médiologiques chez Mouloud Feraoun*, Ed. ENAG/DEHLAB, Alger, 2001.
- \* MEMMI A. : *La Statue de Sel*, Ed. Gallimard, Paris, 1966.
- \* NACIB Y. : *Contes Algériens de Djuedjura*, Ed. Publisud, Paris, 1982.
- \* NACIB Y. : *Mouloud Feraoun*, série: *Classiques du monde*, Ed. SNED/NATHAN, France, 1982
- \* TURIN Y. : *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale, écoles-médecines, religions*, Ed. ENAL, Algérie, 1983.
- \* VANDER ZANDEN JW. : *Introduction à la psychologie du développement*, Ed. Chenelière/Mc Graw-Hill, Canada, 1996.
- \* Universalis 9: Encyclopédie Microsoft, Ed. 2004.